

AU-DELÀ DES FRONTIÈRES DE L'ANTILLANITÉ :  
ALTÉRITÉS ET ALTÉRATIONS IDENTITAIRES, COROLLAIRES DES  
ALLERS-RETOURS ANTILLAIS.

by

JANLENER JEAN LENERGAY

(Under the Direction of Timothy Raser)

ABSTRACT

Dans cette dissertation, il s'agira de montrer le rapport entre l'altérité et les altérations subis par les Antillais dès la fondation de la société Antillais. Les voyages à l'étranger ont aussi joué un rôle formateur, et les échanges entre les peuples ont fait progresser plus rapidement les rapports entre les Antillais eux-mêmes. À travers trois romans, Gouverneurs de la rosée, Traversée de la mangrove et l'Énigme du retour, de leur auteurs respectifs : Jacques Roumain, Maryse Condé et Dany Laferrière, nous analyserons les rapports entre les Antillais qui ont choisi de vivre chez eux et ceux qui ont choisi l'exil. Nous analyserons aussi l'impact de ces rapports sur la société antillaise.

INDEX WORDS: Identité; altérité; altération; aller-retour.

AU-DELÀ DES FRONTIÈRES DE L'ANTILLANITÉ :  
ALTÉRITÉS ET ALTÉRATIONS IDENTITAIRES, COROLLAIRES DES  
ALLERS-RETOURS ANTILLAIS.

by

JANLENER JEAN LENERGAY

MA, THE UNIVERSITY OF GEORGIA, 2008

A Dissertation Submitted to the Graduate Faculty of The  
University of Georgia in Partial Fulfillment of the  
Requirements for the Degree

DOCTOR OF PHILOSOPHY

ATHENS, GEORGIA

2014

© 2014

Janlener Jean Lenergay

All Rights Reserved

AU-DELÀ DES FRONTIÈRES DE L'ANTILLANITÉ :  
ALTÉRITÉS ET ALTÉRATIONS IDENTITAIRES, COROLLAIRES DES  
ALLERS-RETOURS ANTILLAIS.

by

JANLENER JEAN LENERGAY

Major Professor: Timothy Raser

Committee: Rachel Gabara

Jonathan Krell

Jan Pendergrass

Electronic Version Approved:

Maureen Grasso  
Dean of the Graduate School  
The University of Georgia  
May 2014

## ACKNOWLEDGEMENTS

I would like to express my sincere thanks to Dr. Raser for his dedication and support during the writing of this dissertation. Without your help this dream may have never come true. I would like also thank Dr. Gabara, Dr.Krell and Dr. Pendergrass for accepting to be part of my committee. Their teaching and advice have been monumental to this achievement. I would like to thank Dr. Debbie Bell for believing in me and for supporting me. And last but not least I would like to thank my wife Roselaine, my daughters, Amandine and Nerlaine for having been there for me and have allowed me to be part of their lives.

## TABLE OF CONTENTS

	Page
ACKNOWLEDGEMENTS.....	iv
TABLE OF CONTENTS.....	v
CHAPITRE	
1 INTRODUCTION .....	1
2 CRISE D'IDENTITÉ: PRÉLUDE AU VOYAGE .....	17
3 ÉVASIONS ET RETOURS .....	40
4 LA PROBLÉMATIQUE DU RETOUR .....	65
5 UNE FOIS DE RETOUR : CONFRONTER LES DÉFIS POSÉS PAR L'ALTÉRITÉ ET LES ALTÉRATIONS .....	91
6 ALTÉRATIONS À DES NIVEAUX MULTIPLES .....	118
7 CONCLUSION .....	142
BIBLIOGRAPHIE.....	161
NOTES.....	166

## CHAPITRE 1

### INTRODUCTION

Dans le bassin des Caraïbes se trouve une société distincte par sa diversité ethnico-culturelle qu'on nomme les Antilles. Le vocable « altérité », définit par le Petit Larousse comme « caractère de ce qui est autre », est souvent employé pour parler de cette région du monde, à cause des origines multiples de l'Antillais. Cette société est le résultat d'unions physiques entre les colons français et leurs esclaves africains donnant ainsi naissance à un métissage à multiples facettes. L'altérité identitaire semble être un produit des « altérations » ou changements dans la dans la fabrique sociale aux Antilles, y compris l'addition d'autres groupes ethniques tels que les Sud-Asiatiques, engendrant d'autres degrés de mélanges mélaniques et culturelles. Au cours des deux derniers siècles, la société antillaise a connu son plus haut niveau de changements individuel et sociétal, grâce au nombre croissant de penseurs littéraires.

Le vingtième siècle a vu l'émergence d'une nouvelle ère d'études sur l'identité antillaise. Les noms comme Chamoiseau, Glissant, Confiant étaient bien connus de tous

les adeptes de l'antillanisme. Ces auteurs<sup>1</sup>, ainsi que d'autres écrivains non mentionnés, ont produit volumes sur volumes de poèmes, romans et essais qui traitent de l'identité antillaise. Selon Régis Antoine :

Tout un temps, à l'époque des gouvernorats de Guadeloupe et de Martinique - le cas haïtien faisant l'objet d'une étude spéciale -, la littérature a été accordée à l'évolution de la littérature française *stricto sensu*, c'est-à-dire métropolitaine avec toutes les marques de dépendance et de répétitivité que cela supposait. (Antoine 7)

Pourtant, pour peu qu'on eût fait cas de la littérature antillaise, elle ne tenait pas la chandelle aux œuvres littéraires provenant de la métropole en termes de sa réception locale. La littérature antillaise a souvent été reléguée au second rang en faveur de son homologue français, même dans les régions caribéennes d'expression française. Néanmoins de ce côté-ci de l'Atlantique, bouillonnait un torrent idéologique qui a donné naissance à bien des mouvements littéraires. On pourrait parler de « l'Indigénisme » dont l'Haïtien Carl Brouard fut pour un temps le chef de fil à coté de Jacques Roumain, auteur de *Gouverneurs de la rosée*. Ensemble ils fondèrent vers 1927

« La Revue indigène ». Une année après, Jean Price-Mars se joignit au mouvement intitulé « Négritude ».

Et si le « *Cahier d'un retour au pays natal* » est l'œuvre qui mit Césaire au rang notoire des maîtres de cette école de pensée, Price-Mars y avait bien aussi apporté son grain de sel littéraire en publiant son très célèbre essai « *Ainsi parla l'oncle* », texte qu'il écrivit surtout pour protester contre l'invasion américaine d'Haïti, mais aussi pour faire l'éloge de la littérature antillaise francophone. C'est alors que les effervescences idéologiques sur « l'Antillanité » ont connu un bouillonnement sans précédent. Au cours des années trente le mouvement littéraire intitulé « Négritude » a eu un grand impact aux Antilles et à travers le monde, mais il se passera près de quatre décennies avant qu'il y ait eu des collaborations littéraires de la même trempe. Vers les années quatre-vingt, on allait voir d'autres rencontres entre Chamoiseau, Bernabé Confiant, faisant revenir la vague idéologique vers les eaux caribéennes pour donner lieu à la « Créolité »<sup>2</sup> comme vocable référant à l'identité antillaise. La définition qu'ils ont élaboré ensemble fournit des paramètres permettant de mieux comprendre ce que « être Antillais » voulait dire, et qui devait montrer

que la « Négritude » était dépassée, parce qu'elle isolait trop les autres territoires caribéens.

Le vingt-et-unième siècle de son côté, annonçât l'aube d'une progression idéologique de la Créolité vers la Créolisation comme mouvement globalisant, puisque son principal maître à penser, en l'occurrence, Édouard Glissant nous dit qu' « aujourd'hui le monde entier s'archipélise et se créolise » (Glissant, *Traité* 194). Cette nouvelle façon de concevoir l'Antillanité allait chambarder la perception de l'identité antillaise ou créole, car en dépit des rapprochements avec le monde extérieur, la fracture sociale demeura présente et sera apparente à travers les exils prolongés et d'autant plus fréquents des Antillais. Plus tard on a eu l'impression d'une divergence idéologique, lorsque les théories postulées par Glissant sur l'identité antillaise se transformèrent en une nouvelle catégorisation dénommée le « Tout-monde », vocable que l'auteur proposa comme une ouverture de la créolisation sur le reste du monde, et là il semblerait suivre le chemin opposé de celui de ses prédécesseurs.<sup>3</sup>

Glissant revisita l'idéologie des auteurs de l'*Éloge de la Créolité* : Jean Bernabé, Patrick Chamoiseau et Raphaël Confiant qui résumant en ces termes

l'Antillais : « Ni Européens, ni Africains, ni Asiatiques, nous nous proclamons créoles » (Bernabé et al. 13), appliquant cette définition non juste aux Antilles, mais au monde entier. Pour une fois qu'on semblait se mettre d'accord sur une définition explicite de ce qu'est l'Antillais, on doit néanmoins remarquer un manque de réconciliation entre les différents points de vue sur les frontières de l'antillanité. On peut constater que l'approche de Glissant n'est nouvelle que dans la mesure où elle propose une ouverture sur le reste de la Caraïbe non-francophone et même plus loin encore. Le « Tout-monde », prochaine étape, ressemblerait donc à une « invitation au voyage » puisqu'il faut quitter son chez-soi pour aller à la découverte de l'autre. Ce sont ces voyages qui ont ouvert d'autres horizons sur l'identité antillaise jusqu'ici confinée aux limites de l'arc des Antilles.

Nous nous proposons par ce présent travail de faire un survol des concepts d'altérité et d'altérations, tels que présentés chez trois auteurs Antillais, Jacques Roumain, Maryse Condé et Dany Laferrière, afin de mieux comprendre leur pertinence dans l'évolution de la société antillaise. Nous nous proposons aussi d'en établir le lien avec les allers-retours entre les Antilles et les pays étrangers pour déterminer l'indice d'influence du voyage sur

l'identité antillaise. En réunissant sur un même plan discursif trois romans qui malgré leur parenté en termes de géographie et d'identité, s'étalent sur de grandes distances temporelles, nous espérons trouver un juste milieu applicable à travers les âges. *Gouverneurs de la rosée*, *Traversée de la mangrove*, et *L'Énigme du retour*, cités dans l'ordre chronologique par leurs auteurs respectifs ci-mentionnés, sont d'un intérêt particulier à cause de leur applicabilité qui résiste à l'épreuve du temps. L'Antillais étant un être trop complexe pour le confiner à un espace physique ou temporel, voilà pourquoi il importe d'analyser ses différentes interactions avec les autres sur des terrains divers incluant les Antilles, mais aussi sur une chronologie de l'évolution identitaire chez les Antillais eux-mêmes.

À travers le temps, le processus de transformation identitaire a fait des Antillais des êtres dont les traces ne seraient point identifiables sans le lien territorial qu'ils partagent. Pourtant avec les multiples migrations à l'intérieur et en dehors des Antilles par les Antillais eux-mêmes, il faudra partir bien loin à la recherche de racines communes rendues presque inextricables par les migrations. Dans ses voyages ou plutôt ses errances, comment est-ce que l'Antillais le saurait s'il venait à

croiser un parent ? Questions pertinentes qui justifient une étude transversale ou transcontinentale, car au sein des mêmes races il existe des diversités qui ont conduit à des guerres internes. Cette déchirure ne saurait être évitée qu'en ouvrant les frontières de l'Antillanité sur le monde, à la recherche de souches communes avec le reste de l'humanité. Il importe cependant de garder en mémoire que la réalité antillaise n'est pas toujours en alignement avec ce qui se passe à l'étranger.

Dans *Gouverneurs de la rosée*, on assiste à une altération identitaire chez Manuel le héros du roman, qui le met en désaccord avec ses compatriotes, et ce différend s'interposera jusqu'entre lui et son père sur les aspects de la religion vaudou. Manuel a vécu à Cuba pendant moins de la moitié de sa vie. Cependant, même après son retour, il reste un étranger pour les habitants de Fonds-Rouge. Certaines personnes voient en lui le Cubain plutôt que l'Haïtien. Dans ces îles, il existe des critères bien précis pour définir l'identité antillaise. Celle-ci ne se marie pas bien avec d'autres altérités, car l'altération qui en résulte crée parfois un trop grand écart social entre celui qui revient de l'étranger (changé de par le contact qu'il n'a pas pu éviter), et ses anciens compatriotes qu'il voit alors d'un œil nouveau.

On constate un rapport, parfois antagoniste entre les membres des communautés antillaises, en grande partie parce que la question linguistique est au cœur du problème identitaire. D'autant plus que les échanges entre les habitants de ces régions caribéennes semblent produire des ondes de choc pour les pays destinataires et destinateurs. Les interactions qui ont lieu entre les personnages des romans antillais prouvent que les contacts sociolinguistiques vont produire des changements (altérations), qui entraîneront des altercations entre les Antillais dues aux altérités inhérentes à la nature hétérogène de leurs sociétés. Comme on peut voir dans *Traversée de la mangrove*, l'origine hispanique supposée d'un des personnages nommé Francis Sanchez ou Sancher (notez les orthographes différentes) soulève d'emblée des soupçons, mais aussi du mépris contre lui : « À voir les gens si nombreux, on aurait pu conclure à leur hypocrisie. Car tous à un moment donné, avait traité Francis de vagabond et de chien » (Condé, *Traversée* 20). Le narrateur poursuit son analyse de la xénophobie des habitants de Rivière au Sel, cadre du roman, à travers les propos injurieux « kouli malaba... Isi dan pa peyiw »<sup>4</sup> tenus à l'endroit de Ti-Tor parce qu'il était d'origine indienne.

Dany Laferrière met en évidence une prise de conscience typique du changement irréversible chez le voyageur antillais, à travers l'histoire du père du protagoniste de son roman *L'Énigme du retour*, homme qui a choisi de rester à New-York jusqu'à la fin de ses jours. Le narrateur du roman s'interroge sur les motifs du personnage en question en ces termes : « Je me demande quand a-t-il su qu'il ne retournerait plus jamais en Haïti et qu'a-t-il senti exactement à ce moment-là? » (Laferrière 106). Cet homme a choisi de prolonger son exil malgré la chute du régime qui lui a fait fuir son pays. Pour lui, le voyage restera sans retour, non pas parce que les circonstances n'y seraient pas propices, mais parce qu'il aura compris qu'on ne revient jamais indemne après vingt, trente ou quarante ans vécus à l'étranger.

On verra à travers de plus amples exemples dans ces romans, combien dispendieux est le prix à payer quand on ajoute l'élément étranger à une société déjà en proie à ses propres différences internes. Le tarif devient plus lourd encore quand on combine les différences linguistiques et culturelles des régions non-francophones. Par exemple les stéréotypes se multiplient contre le protagoniste du roman de Maryse Condé. On note combien l'arrivée de Francis Sancher crée un tohu-bohu à Rivière au Sel, non seulement à

cause de son « vrai » nom (Francisco Alvarez Sanchez), mais aussi à cause de son apparence physique. Et en dépit de l'affirmation du facteur supportant l'origine guadeloupéenne de Francis : « Sa famille vient d'ici et il cherche ses traces. C'étaient des békés qui ont fui après l'abolition. » (Condé, *Traversée* 61), les habitants de Rivière-au-Sel était plus portés à accepter l'ascendance hispanique de Francis comme facteur identitaire déterminant. En tout cas, dans ce roman, on a l'impression que l'Antillais s'identifie à ceux qui lui sont familiers et avec qui il partage le même héritage et les mêmes valeurs.

La définition des Antilles comme zone géographique est tout de même nécessaire puisque c'est la norme pour les relations et les échanges de biens entre les régions. Bien sûr il y a des avantages tout comme des inconvénients au niveau des privilèges relatifs à de telles relations bilatérales. Certains pays membres d'un groupe territorial<sup>5</sup> payeront un plus faible tarif douanier contrairement à un autre qui n'en est pas membre. En d'autres termes la classification géographique joue un rôle important sur les traitements faits à un pays dans les relations inter-antillaises. Avant d'aborder la question de l'antillanité, de la créolité ou d'autres matières idéologiques, il

faudrait tout d'abord voir de plus près le champ des relations entre les pays et les organisations territoriales de la Caraïbe.

Tout d'abord nous verrons comment le manque de transparence sur les critères d'appartenance aux sociétés antillaises au sein même de chaque île engendre des confusions sur l'identité antillaise. Mais quand on va plus loin encore, on observe que l'arrivée des éléments démographiques venant des autres régions limitrophes exacerberont davantage la situation, comme dans le cas de la République d'Haïti, francophone, et la République Dominicaine, hispanophone, qui partagent l'île d'Haïti (ou bien Hispaniola ; notez encore la différence) mais qui sont divisées par des réalités linguistiques aussi bien que raciales. D'autre part, la conscience de soi chez l'Antillais sera mise sous la loupe pour analyser l'effet au niveau de l'altérité et de l'altération due aux voyages aller-retour. Le sujet de l'identité antillaise en fonction de l'altérité et de l'altération étant tellement vaste, nous allons devoir nous restreindre au cadre des voyages à l'étranger et leur rapport avec l'identité antillaise de ceux qui sont restés aux Antilles et ceux qui y reviennent. Il sera donc question entre autres, des raisons qui poussent au voyage, du sort de ceux qui partent

et reviennent de ceux qui choisissent de ne plus rentrer au pays.

L'identité dans l'altérité donnant lieu à l'altération, est un sujet crucial en fonction des mouvements constants des peuples. C'est aussi un sujet délicat car une fois le mélange social accompli, il ne peut se défaire sans grand heurt. Les noms comme Sarajevo, Kosovo, ou Ouganda devraient rappeler que si l'ensemble des sujets faisant l'objet de cette thèse sera issu d'œuvres littéraires, l'essence n'en est pas moins matière à réflexion par sa pertinence à la réalité. Il faut tout aussi se rappeler à quel point le problème de l'identité antillaise est compliqué. Plus d'un demi-siècle après les premiers questionnements identitaires, on n'a toujours pas trouvé un terrain d'entente délimitant les frontières idéologiques de cette région géographique. Les différentes étapes de sa nomenclature ne sont que symptomatiques du malaise qui caractérise la conscience de soi dans cette partie du monde où le simple fait de traverser la mer transforme le voyageur à tout jamais, par l'expérience vécue. Il existe une instabilité identitaire, encore plus profonde que les différences visibles entre les Antillais eux-mêmes, qui s'associe à la mise en contact avec d'autres cultures. Ces confluent idéologiques engendrent

confusions et dérangent l'équilibre déjà fragile de la société antillaise. S'y confondent aussi le « Pays rêvé » et le « Pays réel » que Glissant projette sous cette impossibilité existentielle :

La rivière la mer en même temps nées  
 D'un seul volcan la rivière la mer  
 Nous donnent vie et nous ôtent mémoire. (Glissant,  
*Pays* 70)

Mais la dissociation interne est la vraie crise qui fait rage chez des gens qui sont forcés de nier l'équilibre des diverses facettes de leur identité, ou d'en choisir l'une au détriment des autres.

C'est le contact avec autrui, se faisant souvent sous forme de voyages aller-retour, qui va faciliter la progression identitaire aux Antilles, en y injectant d'autres éléments nécessaires à son évolution. Lorsqu'on ajoute le contact d'autres cultures aux paramètres de l'antillanité, on en réinvente forcément l'identité. On en voit des exemples des deux côtés de l'Océan. Ceux qui partent à l'étranger évoluent rarement dans le même sens que leurs compatriotes restés aux Antilles, et par leur retour, les sociétés antillaises subiront leurs influences et seront altérées en conséquence. De l'autre côté du rideau, lorsqu'on arrive à percer le voile de

l'Antillanité, on retrouve une équation beaucoup plus complexe, car l'identité de l'Antillais lorsqu'il est à l'étranger évolue plus rapidement que celle d'un individu qui reste aux Antilles, ce qui rend encore plus profond le déchirement interne et la perspective d'une universalité de l'identité antillaise.

Selon Édouard Glissant, le processus de mondialisation vers laquelle tendent les civilisations du vingt-et-unième siècle est un phénomène nocif à l'équilibre des sociétés antillaises dont il propose le remède en appliquant le concept de l'antillanité au monde entier<sup>6</sup>. Dans ce scénario, il ne s'agirait pas de s'intégrer à la mondialisation en tant que phénomène inévitable, mais de la modifier en ouvrant les frontières de l'Antillanité sur d'autres horizons, sans qu'il y ait d'aliénation pour l'Antillais. Car derrière l'apparente unité nationale que revendique chaque île, il existe une confluence de statuts raciaux, sociaux, et économiques qui se dissiperait pour donner lieu à des factions irréconciliables. Si à première vue, certaines différences sont évidentes d'un Antillais à l'autre, par exemple la couleur de peau, un plus profond regard nous révèle les éléments antagonistes d'une société mal intégrée.

C'est un univers hérissé de problèmes à résoudre que nous proposent les trois romans principaux faisant partie de notre analyse. Par contre on y entrevoit un monde où les allers-retours entre les Antilles et les pays étrangers servent de moyen d'augmenter la compréhension entre les peuples, même si les romans qu'on a choisis d'examiner nous laissent parfois perplexes quant aux bénéfices des voyages hors des îles caribéennes pour les Antillais. En contemplant le sort des protagonistes des trois romans, Manuel de *Gouverneurs de la rosée*, Sanchez de *Traversée de la mangrove* et Dany de *L'Énigme du retour*, on en apprendra long sur le voyage aller-retour et ses conséquences. On gardera l'aube d'un espoir de rapports mutuellement bénéfiques entre l'ici et l'ailleurs, les Antilles et les pays étrangers, en apprenant que dans les trois cas romanesques, les issues ne sont pas toujours tragiques pour les personnages principaux.

Somme toute, le sujet des allers-retours vaut bien le détour si l'on veut comprendre les différentes raisons qui motivent les Antillais à faire ce premier embarquement pour le « pays étranger ». Pour beaucoup, il s'agit d'un simple vol en avion, et un retour quelques mois plus tard, mais pour d'autres le retour se fait de plus en plus lointain. Pour expliquer ce phénomène, suivons le parcours de ces

voyageurs solitaires. Analysons leurs départs, leurs détours et leurs retours avec, tout en filigrane, les vers du *Cahier* de Césaire d'où émane un sentiment doux-amer-  
« Partir. Mon cœur bruissait de générosités emphatiques. Partir... j'arriverais lisse et jeune dans ce pays mien et je dirais à ce pays dont le limon entre dans la composition de ma chair : 'J'ai longtemps erré et je reviens vers la hideur désertée de vos plaies' » (Césaire, *Cahier* 22)-et retrouvons le désir du retour et les souvenirs des Antilles malades qui n'auront peut-être pas tellement changé en une décennie ou même plus. De même que pour les héros des romans tantôt mentionnés, l'ambiguïté du sentiment du retour chez Césaire pourra expliquer le pourquoi de ce laps de temps qu'ils y mettent avant de rentrer au bercail, et le changement qui s'opère en eux une fois de retour. L'extrême comportement de ceux qui évitent tout bonnement le retour, fournira tout aussi bien matière à dissenter.

## CHAPITRE 2

## CRISE D'IDENTITÉ: PRÉLUDE AU VOYAGE

Le territoire est petit mais l'attachement en est bien grand. La cohabitation n'est pas toujours facile, mais qu'ils soient Blancs, Mulâtres, Noirs ou tout autre mélange de races et d'ethnies, ils sont nombreux à chérir ces petits espaces terrestres entourées d'étendus d'eaux marines qu'ils nomment les Antilles. L'amour qu'ils vouent à leur terroir ne s'explique que par le fait qu'ils y sont restés, alors qu'ils auraient tous pu partir en métropole s'ils le voulaient. En effet, les habitants de la Guadeloupe et de la Martinique, ayant de droit la nationalité française, auraient pu choisir de vivre dans n'importe laquelle des plus belles régions de France. Il faut avoir visité ces coins paradisiaques pour comprendre l'obstination de ces peuples à vouloir rester dans un endroit où la nature n'est pas toujours clémente, mais qui offre, quand elle le veut, un spectacle à nul autre pareil, se parant de ses plus belles couleurs par sa faune et sa flore, et de ses plus magnifiques éclats, en vives éruptions volcaniques.

On peut aller plus loin encore pour décrire l'entêtement que d'autres Antillais ont à vouloir s'accrocher à leur bout de terre, s'il fallait considérer le cas des Haïtiens, habitants aussi des Antilles mais qui n'ont pas les privilèges des premiers groupes mentionnés, car ils sont parmi les habitants les plus pauvres de la terre, qui même lorsqu'ils émigrent en masse vers les pays étrangers<sup>7</sup>, caressent néanmoins ce rêve du « retour au pays natal ». Les plus nantis d'entre eux envoient leurs enfants étudier à l'étranger avec pour condition qu'ils reviennent vivre chez eux une fois leurs études achevées. Faites-vous balader en taxi dans les rues de New-York, et demandez à la plupart des chauffeurs de taxi d'origine haïtienne (car il paraît que c'est le boulot de prédilection de tout Haïtien voulant se faire riche dans le plus bref délai), demandez-lui pourquoi il travaille avec tant d'acharnement et il vous dira c'est pour pouvoir se construire une belle maison en Haïti le plus vite possible et d'y retourner vivre le reste de ses jours. Le problème c'est que les opinions changent et les besoins aussi une fois qu'on a quitté les barrières délimitant les Antilles et qu'on a rencontré d'autres gens, d'autres façons de penser et de vivre ; et l'exil se prolonge comme dans le roman de Dany Laferrière.

Les romans respectifs de Jacques Roumain, Maryse Condé et Dany Laferrière présentent une panoplie de personnages, chacun représentant un aspect différent de l'identité antillaise. On peut y constater une multitude de personnalités évoluant dans leur environnement propre. Pour mieux comprendre ce mélange éclectique, déjà on n'a qu'à voir la diversité territoriale à travers la nature variée d'une île à l'autre que ces trois romanciers nous proposent d'apprécier à travers leurs œuvres. Chez le premier romancier il faut faire un bond en arrière, à un temps où l'homme était garant de la verdure des champs, faisant le travail en commun, technique agricole qu'ils avaient héritée de leurs ancêtres : « Ah ces coumbites<sup>8</sup>, songe Bienaimé » (Roumain, *Gouverneurs* 20). Déjà on avait l'idée de la nature dépendante de l'unité des hommes mais bien avant, il avait fallu que les hommes s'unissent en un seul corps. Et bien qu'ils fussent issus de diverses ethnies africaines d'avant l'esclavage, ils avaient fini par mettre à l'écart leurs anciennes rivalités pour former une société unie. À Fonds-Rouge par la suite d'une altercation entre deux familles qui jusque-là vivaient dans la bonne entente, les liens se sont défaits entre les gens de ce village, cadre du roman de Roumain. Ce revirement de situation donne lieu à des altérations dans la fabrique

sociale de cette localité où les gens sont co-dépendants et la nature elle-même dépend de cette entente sous-entendue.

Du côté de Maryse Condé, la nature joue aussi un rôle important dans son roman. C'est dans la nature que l'on trouve Francis Sancher, mort, face contre terre. C'est cette nature que l'auteur décrit comme capricieuse et imprévisible : « Ce furent de jours tristes que ceux-là. La pluie n'arrêta pas. La Ravine Vilaine sortit de son lit, enfla, accoucha dans son flot de limon noirâtre des corps d'animaux qu'elle avait surpris dans les savanes » (Condé, *Traversée* 46). De même, la conséquence des chocs identitaires que l'on croyait irréversibles pour les gens de Rivière au Sel aurait, ne serait-ce que pour quelques brefs instants, disparu avec la mort de Francis. Et enfin ils semblaient avoir trouvé la clé de l'entente par le sacrifice du corps de cet étranger à la nature : « Pas de doute : c'était lui. La face enfouie dans la boue grasse, les vêtements souillés, il était reconnaissable à sa carrure, et à sa tignasse bouclée poivre et sel » (Condé, *Traversée* 14).

Contrairement à la terre sèche et revêche de Fonds-Rouge, le paysage de Rivière au Sel révèle une nature luxuriante comme celle d'avant le temps où les habitants du roman de Roumain avaient coupé l'herbe de Guinée et les

arbres avec, pour faire place à la culture de la terre. Toutefois, dans les deux cas, la nature peut se révéler un ennemi formidable. La rencontre d'autres êtres humains, malgré les caprice de la nature, c'est ce qui fait qu'on s'attache à la vie quel que soit l'endroit où l'on a choisi de mener son existence, puisque l'identité antillaise n'est pas le propre d'un endroit ou même d'un peuple particulier, selon Maryse Condé : « ce n'est pas une recette de cuisine. Une culture se vit, et il ... il y plusieurs manières de vivre l'identité antillaise » (Pfaff 113).

Dans le roman de Dany Laferrière, la nature fait un va-et-vient entre l'agressivité d'un Port-au-Prince austère et l'invitation de quelques villes de province parfois envoûtantes par leurs charmes d'antan. Dans le premier cas la vie de ville semble avoir altéré la vie elle-même et on ne reconnaît plus les êtres humains, tant leurs propres altérités les ont rendus inhumains les uns envers les autres, comme le romancier le constate: « J'ai visité beaucoup de pays avec ce métier, mais c'est la première fois que je vois ça. Tu demandes à quelqu'un dont la famille a été tuée de refaire la scène, et il rejoue tout devant toi en prenant soin de bien faire. L'assassin aussi, tu n'as qu'à demander et il te fait l'assassin » (Laferrière 144). Malgré la disparition considérable de la

couverture végétale, pour ce qui en reste d'espaces verts, les villes et les villages de province l'emportent sur la capitale haïtienne, tant par la gentillesse des gens, que par la qualité de vie.

En guise d'entrée en matière romanesque, il est nécessaire de se situer sur ce que c'est que les Antilles. Géographiquement, les Antilles sont divisées en deux catégories : Les Grandes Antilles qui regroupent Cuba, l'île d'Haïti (Haïti et la République Dominicaine), la Jamaïque et Puerto-Rico, dont Haïti est le seul pays francophone. Dans la seconde catégorie on retrouve les petites Antilles qui regroupent les départements d'Outre-mer de la France, la Guadeloupe et la Martinique, dont la langue officielle est le français. Ces trois régions francophones de la Caraïbe, par leurs liens avec les principaux romans qui serviront d'échafaudage à la construction de notre étude.

Commençons tout d'abord par Haïti qui selon Césaire est l'endroit « où la négritude se mit debout pour la première fois » (Césaire, *Cahier* 24). Son opinion indique que l'identité antillaise en plus de se jouer sur les bases géographiques se joue aussi sur des bases linguistiques et idéologiques. En effet les relations identitaires entre les habitants de l'île d'Haïti qu'on nomme aussi île

d'Hispaniola, sont particulières selon qu'on se trouve sur les deux-tiers est ou le tiers occidental de l'île. Pour les Haïtiens, leur identité se définit par rapport à la langue parlée, qui est le français, et la situation géographique, l'île d'Haïti, tandis que pour les Dominicains c'est Hispaniola, le nom espagnol donné à l'île par Christophe Colomb, qui est adopté comme référence géographique, et où la langue parlée est l'espagnol. Le cas de l'île de Puerto-Rico, aussi connue sous le nom de Porto-Rico aux États-Unis et dont elle détient le statut de territoire non incorporé<sup>9</sup>, est aussi indicatif de l'influence géopolitique sur l'appartenance identitaire. À la lumière de ces données, le cas de Francis Sancher, de son vrai nom Sanchez, a toute sa logique, puisque le précédent attesterait mieux de son héritage guadeloupéen que ne le laisserait croire « Sanchez ».

Manuel Jean-Joseph offre l'exemple de ceux qui ont ressenti le besoin de partir et qui pourtant ne pourront pas rester loin de leur pays indéfiniment. Il sera aussi l'exemple de ceux qui pour une raison quelconque auront prolongé leur séjour à l'étranger sans qu'on sache si ou quand ils reviendront au bercail: « La vielle Délira pense à son garçon. Manuel qu'il s'appelle, parti il y a des années couper la canne à sucre à Cuba...il devait rentrer

après la Zafra, ainsi que ces Espagnols appellent la récolte. Mais il n'est pas revenu » (Roumain, *Gouverneurs* 32). Ce thème du voyage aller-retour prolongé, et parfois inachevé, sera récurrent dans l'ensemble de cette thèse parce qu'il identifie toute une gamme d'altérations identitaires issues des voyages à l'étranger, et qui va apporter d'autres notes de gaieté ou de tristesse à la vie antillaise.

Le départ de Manuel était en partie causé par les luttes intestines qui sévissaient à Fonds-Rouge mais c'était pendant son absence que la crise avait escaladé en une lutte fratricide mettant dos à dos deux familles (les Dorsica et les Sauveur) très liées auparavant : « À l'époque, on vivait tous en bonne harmonie, unis comme les doigts de la main et le 'coumbite' réunissait le voisinage pour la récolte ou le défrichage » (Roumain, *Gouverneurs* 20), se souvient Manuel. Cette mode de vie garantissait aux habitants de Fonds-Rouge, abandonnés par les dirigeants du pays, un moyen de survie en dépit de toutes sortes de répressions et d'exploitations qui étaient monnaie courante dans tout le pays. À ce propos, Eddy Arnold Jean mentionne : « À travers Fonds-Rouge se trouvent en filigrane Haïti, l'humanité des exploités de Fond-Rouge était emblématique de la vie campagnarde à l'époque » (Jean

127). Leur système d'entraide qui leur garantissait une main-d'œuvre collective marchait très bien jusqu'à ce qu'une guerre éclate entre deux camps, jadis cousins qui vivaient en harmonie. Les descendants de Dorsica ont gardé une rancune intarissable contre ceux de Sauveur. Celui-ci avait tué Dorsica d'un coup de machette à la suite d'une altercation. Sauveur finira sa vie en prison pour ce meurtre, ce qui ne fera que renforcer les tensions. Cet épisode avait causé des brèches dans la fabrique sociale de Fonds-Rouge que seule l'effusion du sang pouvait colmater et nous voyons plus tard que Manuel, le « revenant, » sera celui qui se porte garant de ce colmatage.

Au fait, ce qui a causé le départ de Manuel n'était pas la rupture entre les deux groupes mais plutôt le début d'une crise écologique, qui timidement s'installa à Fonds-Rouge, lorsque les habitants commencèrent à couper les arbres pour en faire toutes sortes de produits utilitaires : charbon, clôtures et maisons. C'est alors que la sécheresse s'y est installée pour ensuite faire ravage en apportant une désolation telle que l'on n'eut jamais vue dans ce village. Le pire arrive après la division interne qui s'est produite en l'absence de Manuel alors qu'il défrichait les champs de canne à Cuba. Cette lutte fratricide fait écho aux guerres tribales avant même

l'arrivée des Africains sur les terres antillaises :

« depuis Nan Guinen nèg pa vlé wè nèg <sup>10</sup> ». Elle avait mis halte à la coopération entre des habitants qui jusque-là se considéraient comme des frères, cousins, et amis. Il se rappelle encore l'époque où tout un chacun tirait sa part de récolte grâce à cette entente agricole tantôt mentionnée. Après son retour d'une longue absence, Manuel avait pour tout accueil une terre desséchée; résultat d'une lutte fragmentaire entre des gens qui pourtant avaient l'air bien soudés entre eux. Mais le sang a coulé en son absence, ce qui prouve que même une société partageant presque tous les traits communautaires pouvaient régresser au stade des identités fractionnées d'avant la grande traversée de l'Atlantique.

Les romanciers Antillais ont joué un grand rôle dans le maintien de l'archive de l'identité antillaise. Les écrivains comme Raphael Confiant en profitent dans leurs œuvres pour mettre en évidence les diverses fractions de la société antillaise sous leurs jours les plus reluisants ou les plus sombres : « --Sais-tu d'où vient ce mot de 'chabin'<sup>11</sup> ? Il désigne une variété de mouton au poil jaune qu'on trouve en Normandie. De même que « mulâtre » provient de mulet ! Vos pères, les Blancs ont donc rejeté dans la pure animalité les fils qu'ils eurent des négresses

esclaves » ( *Confiant, Eau* 180). Leurs romans ont servi à disséminer des modèles de comportement entre Antillais francophones et d'autres régions de la Caraïbe. À titre de bons ou de mauvais exemples, la fiction romanesque a traité de sujets si vifs qu'ils auraient mis feu à la poudrière, si ces sujets étaient abordés sous une autre forme littéraire.

Outre le « *Cahier* » de Césaire à qui on pardonne les débordements de la passion lyrique, car relayé au rang de la pensée poétique, tout autre genre aurait sans doute attisé outre mesure les esprits déjà surchauffés. On se souviendra des rappels à l'ordre du gouvernement français à l'endroit d'Édouard Glissant pour ses propos trop politisés au goût du président de la République, ce qui lui a valu un séjour en résidence surveillée à Paris. Plus tard, il confesse : « Vous me parliez du Général de Gaulle ; il m'a envoyé une belle lettre en 1961 pour m'assigner à résidence en France. Je n'avais pas le droit de rentrer dans mon pays, bien que j'aie essayé de le faire de toutes les manières possibles » (Couffon 49). Cependant, du côté de la fiction romanesque, on a pu donner carte blanche à la fureur intellectuelle tout en châtiant les mœurs de la société antillaise à travers des romans qui se jouaient en parallèle avec ce qui se passait sur la scène sociale. De

ce fait, certains romans antillais sont autant des laboratoires où l'on peut observer le dénouement de l'expérience de la cohabitation des altérités, que l'altération qui en résulte. Du côté ouest de l'Atlantique on voit moins l'effet de l'altérité sur l'évolution de l'identité antillaise, puisque ceux qui sont en haut de l'échelle semblent satisfaits du *statu quo*, alors que ceux qui sont en bas ont peu de moyens à leur disposition pour changer les faits établis.

Pour ceux qui n'ont jamais quitté les Antilles, les vieilles habitudes perdurent, et les différences ont une plus grande importance, d'autant plus qu'elles créent par un effet pervers une certaine stabilité au sein d'une société qui dépend du maintien des différences sociales. Mais une fois qu'on a quitté les eaux « carcérales » des Antilles on comprend bien que même lorsqu'on se déciderait à faire le voyage retour, il est quasiment impossible de revenir aux « Antilles d'avant » et qu'indéniablement la nature des relations changera, engendrant ainsi un nouveau rapport entre l'individu et la société. On pourrait donc dire que la fabrique sociale des Antilles se modifie d'autant plus rapidement qu'il y a des allers-retours (Antilles - Ailleurs). Du même coup on devrait tenir compte du désenchantement de ceux pour qui le progrès des

relations aux Antilles semble trop lent, une fois de retour de leurs voyages. Après avoir respiré l'air du grand large, l'Antillais pourrait avoir tendance à se poser (en substituant le mot écrivain au mot Antillais cette question de Maryse Condé) : « Est-ce qu'un écrivain doit avoir un pays natal ? Est-ce qu'un écrivain ne pourrait pas être constamment errant, constamment à la recherche d'autres hommes ? » (Condé, *Conjonctions* 23). Le voyage est l'élément révélateur du vrai « soi ». C'est l'aspect synthétique, soit une nouvelle façon de concevoir l'identité antillaise, qui tiendrait compte des différents aspects constitutifs de l'Antillais. C'est une mosaïque qui ne peut être appréciée de façon morcelée, mais qui ne brille que par le rapprochement et le contraste entre ses fragments composants. Ce n'est qu'en rencontrant d'autres errants voyageurs qu'on finit par comprendre l'interconnexion des altérités.

La recherche d'autres hommes a peut-être motivé l'alliance entre des écrivains tels qu'Aimé Césaire et Léopold Senghor. Le mal de vivre engendré par l'isolement d'avec le reste du monde pousse à rompre les barrières pour aller à la recherche d'autres êtres qui partagent les mêmes idéologies. C'est ainsi que les écrivains Antillais sont parvenus à combler d'énormes

écarts pour se rapprocher de leurs congénères africains, mettant ainsi fin à des malentendus perpétués par des siècles d'absence de communication. Dans ce cas particulier, le lien linguistique a été la base sur laquelle s'est bâtie la Négritude, table de réconciliation entre frères ennemis, du moins étrangers. Et même si ce chapitre du roman identitaire antillais, n'aura duré que quelques pages, il est symbolique de l'existence d'un élément catalyseur qui, s'il ne donne pas lieu à un alliage uniforme, conduit du moins à une adhésion mutuellement bénéfique. Bien plus que l'aspect littéraire, l'aspect linguistique démontre encore la plausibilité d'une transformation complète sans passer par une éradication des entités identitaires.

Que ce soit par le biais du roman ou de la poésie, l'expression de l'identité créole à travers la langue française demeure un processus d'intégration à la mondialisation, avant la lettre. À cet égard, Jean-Paul Sartre érige la langue en baliseur de différences raciales et culturelles :

Puisque nous ne pouvons pas nous taire, il faut faire du silence avec le langage. De Mallarmé aux Surréalistes, le but profond de la poésie française me paraît avoir été cette autodestruction du langage. Le

poème est une chambre obscure où les mots se cognent en rondes, fous. Collision dans les airs : ils s'allument réciproquement de leurs incendies et tombent en flammes.<sup>12</sup>

Cette autodestruction prônée par Sartre s'appliquerait aussi bien à l'élimination des barrières identitaires créées par les nomenclatures et les cloisonnements aux Antilles.

Qu'on l'admette d'ores et déjà : l'identité Antillaise n'est pas limitée par ses frontières océanes, puisqu'elle garde jalousement ses racines africaines et européennes sans être prisonnière d'elles. Bien plus fluides que les hommes, les idées et les pensées voyagent et se communiquent à travers le roman antillais, tout comme la poésie élimine les barrières linguistiques. Il se trouve que parfois la « traversée » doit être accomplie de manière physique comme dans le cas des trois protagonistes des romans choisis, mais parfois aussi sur le plan idéologique, comme pour leurs auteurs. En outre il n'est pas nécessaire de traverser les océans pour se créer des liens solides et durables. Il existe déjà suffisamment d'éléments divers dans le roman antillais qui ne demandent qu'à être appréciés à leur juste valeur. Même lorsqu'on quitte le cadre romanesque, on ne saurait nier que la crise

identitaire qui affuble les Antilles francophones est un phénomène social important, notamment par son non-alignement avec cette Amérique « autre » dont le décalage entre géographie et culture est sous-jacent à son malaise identitaire.

Les habitants de ces îles rêvent de quitter leur « prison » en passant par « la mer qu'on ne regardait que pour avoir le désir de s'échapper des Antilles » (Condé, *Le Cœur* 9). Ici l'Histoire se joue à travers la nomenclature des diverses étapes successives de l'identité antillaise, prônées par des mouvements littéraires à caractères ethnologiques et sociaux. Tous ces mouvements littéraires—Indigénisme, Négritude<sup>13</sup>, Créolité et Antillanité—ont apporté leur contribution à la fabrication identitaire des Antilles. À défaut de prouesses militaires ou de conquêtes napoléoniennes, on y parle de mouvements. A chaque succession chronologique de ces écoles de pensée, un pas a été fait en avant, même si c'est pour relancer la question identitaire dans la Caraïbe d'expression française. Frantz Fanon faisait le lien entre identité et idéologie en ces termes : « Le concept de négritude était l'antithèse affective sinon logique de cette insulte que l'homme blanc faisait à l'humanité » (Fanon 258).

En observant le déroulement de la scène romanesque antillaise, nous pouvons remarquer certaines nécessités socioculturelles, qui conduisent inéluctablement à un remaniement de la vision de l'identité antillaise. L'altérité telle qu'on la concevait au tout début des sociétés antillaises n'est plus la même, non seulement à cause des progressions dans les mouvances littéraires aux Antilles, mais aussi à cause des entrechoquements idéologiques. Cet état de cause crée une situation ambivalente toujours irrésolue, selon Rosello, pour la société antillaise en butte à des carences de repères :

L'exil ici n'a pas encore de définition satisfaisante, il n'est pas résolu par un 'retour' au 'pays.' Les textes qui 'viennent' des îles et qui y 'retournent' sont malades non pas de l'Exil mais d'une série d'exils, ils souffrent d'un départ et d'un retour impossibles, ils sont marqués par l'ambiguïté d'une éternelle conduite de 'détour' (Rosello 93).

Le voyageur errant et l'exilé qui rentre au pays seront les dépositaires d'une continuité de l'identité antillaise en dehors des Antilles. « L'Antillanité », ne se véhiculant qu'à travers les traditions orales va perdre de sa stabilité au fur et à mesure que les conteurs disparaissent. C'est là que vient en ligne de jeu les

idéaux des romanciers, y compris ceux qui écrivent directement au sujet des Antilles et d'autres qui le font de la diaspora, dans le cas des Martiniquais et des Guadeloupéens de la France. Et de long en large se forge le prototype de l'Antillais dit « diversel<sup>14</sup> », pour emprunter un terme employé par Édouard Glissant dans son *Discours Antillais*.

Le thème du voyage et des échanges outre-Atlantique va prendre sa plus grande ampleur à travers les relations directes et indirectes entre les Antillais qui vivent aux Antilles et ceux qui résident à l'étranger. Les trois romans choisis touchent d'une manière plus ou moins étendue ce concept d'échange transocéanique, et les conséquences nocives ou bénéfiques se vivent à travers la vie de divers personnages tels que Manuel Jean-Joseph, Francis Sancher, et Dany Laferrière. Leur vie imite le parcours de ces voyageurs en attente, rêvant à une amélioration de leur sort. Les auteurs de ces romans jouent sur les besoins de changements pour présenter des personnages qui souffrent du mal de partir. À travers les mélanges de gens et les brassages idéologiques se produisent des changements de latitudes et surtout de longitudes qui invitent à nuancer les altérités et disséminer les altérations. Avec l'élimination des frontières, les rapports deviennent plus

fréquents entre les humains. Alors l'Antillais qui vit à l'étranger sera moins en manque d'un « pays natal ».

Le rôle joué par Manuel, Francis et Dany met en évidence les crises vécues par les autres personnages du roman antillais, ce qui en fait un élément clé de leur étude individuelle. Il y a aussi ce rêve partagé d'avoir un pays natal, qui serait autre que la France. C'est vers la Martinique que le regard de Césaire se dirige quand il pense au pays natal. C'est peut-être parce qu'il s'y trouve tous les éléments requis pour former une zone particulière avec tout ce qu'il y a de diversité. Dans ce sens-là, les Antilles revêtent un caractère tout particulier ; c'est un creuset où tous les mélanges sont possibles. Elles puisent dans de multiples ports les matériaux qui leur sont nécessaires pour se renouveler en une société au pas avec le reste du monde. À travers le cheminement de Manuel, Francis et Dany, s'étale une marche à suivre pour éviter de tomber victime du décalage entre l'évolution des sociétés locales et étrangères, pour celui qui part en voyage et qui revient après une absence prolongée.

Dans *Traversée de la mangrove*, l'auteur expérimente avec l'idée d'une société déjà en ébullition tout en ajoutant un élément agitateur, Francis Sancher. Et là où

il semblait que ce dernier allait mettre en miettes ce monde déjà fragile, l'auteure trouve, par la mort de ce personnage, un moyen de redonner vie à ce petit village du nom de Rivière au Sel. La transformation engendrée par l'altérité dans ce cas vient du fait que cet individu venant de l'extérieur a, dans ce cas un effet positif. C'est pendant la veillée, rite traditionnelle pour les morts, que les habitants se sont réunis pour trouver au moins une chose pour laquelle Francis Sancher mériterait le pardon des habitants de Rivière au Sel. Mlle Léocadie était la première à offrir son pardon : « Pauvre diable ! Si la pluie est tombée comme ça, c'est qu'il la regrette, la vie, toute amère qu'elle est et sans jamais rien pour la sucrer » (Condé, *Traversée* 250).

L'altérité chez les habitants de ce village se voit dans leur attachement à leurs origines, mais aussi à leur réticence à se mélanger avec ceux qui n'étaient pas de la même race qu'eux. En parlant des Ramsaran—l'une des riches familles indiennes de la région—le narrateur nous dit : « Enfin si certains d'entre eux avaient gardé leur sang pur et avaient été chercher leurs compagnons aux Grands Fonds dont ils étaient originaires, nombreux étaient ceux qui s'étaient mariés dans des familles nègres ou mulâtres de la région » (Condé, *Traversée* 23). Et pour les Lameaulne,

c'est un honneur de porter un nom de Français même s'ils sont mulâtres. Le passé souvent amer de la vie antillaise dicte la donne pour certains habitants, forcés à partager le même territoire dans des relations agresseurs-opprimés, maîtres-esclaves, ce qui devait indubitablement conduire à des conflits ou pire. La pensée suivante d'Albert Memmi est applicable à cette situation : « Le refus du colonisé ne peut être qu'absolu, c'est-à-dire non seulement révolte, mais dépassement de la révolte c'est-à-dire révolution » (Memmi 174). Longtemps après que les normes relationnelles ont été changées, les Antillais ont continué les rapports de force basés sur les différences socioéconomiques.

Dans le roman antillais, la fiction côtoie aussi de près la réalité, et c'est ce qui lui donne son aspect captivant pour le lecteur qui serait peu accoutumé à la réalité antillaise. L'intertextualité constatée dans *Traversée de la mangrove*, où Maryse Condé cite *Gouverneurs de la rosée* : « La maîtresse leur avait fait acheter *Gouverneurs de la rosée* et lui, qui n'aimait pas lire, s'était trouvé transporté, se demandant si cette histoire n'avait pas été écrite expressément pour lui » (Condé, *Traversée* 174), peut renforcer cette impression. Dany Laferrière lui-même, dans son *Énigme*, revisite des sites familiers aux lecteurs de *Gouverneurs de la rosée*. Les

trois romans en analyse ici ne peuvent être que des exemplaires représentatifs d'une réalité antillaise parmi d'autres, car les rôles y sont si bien joués qu'on aurait du mal à se faire une idée fixe sur leur nature fictive ou réelle. De plus, on peut constater quelques lieux communs qui laissent entrevoir comment dans certains endroits les réalités semblent similaires, et ceci en dépit des grandes distances temporelles qui séparent ces romans.

De *Gouverneurs de la rosée*, en passant par *Traversée de la mangrove*, pour aboutir à *l'Énigme d'un retour*, on assiste à la transformation des sociétés antillaises, où l'altérité est encore mise en évidence, comme élément décisif capable de sortir les Antilles de ce que Glissant qualifie de « colonisations réussies de l'histoire moderne<sup>15</sup> ». Pour lui, la formation d'une société harmonieuse aux Antilles ne devrait pas annihiler l'altérité des individus, mais il propose que « la créolisation n'est pas une fusion, elle requiert que chaque composante persiste, même alors qu'elle change déjà » (Glissant, *Traité* 210). Il faut qu'à travers les allers-retours l'identité antillaise demeure avec tous ses composants, comme la matrice autour de laquelle pourront se grouper les racines multiples de ceux qui sont restés aux Antilles, et de ceux qui vivent en terre étrangère.

Le concept de voyage rejoint la philosophie de Glissant, car les gens qui ont voyagé au-delà des Antilles pourraient avoir une perspective unique sur la façon de marier les anciennes traditions aux nouvelles réalités nées du contact des peuples. Par nécessité, l'Antillais hors de son île doit s'accrocher aux souvenirs des Antilles, tout en restant ouvert aux nouvelles idées de sa terre d'accueil, souvent plus progressistes que celles de son pays natal. La crise identitaire que vivent les Antillais est inévitable en raison des racines étrangères dont ils essaient de retracer les origines exactes. Parce que la rencontre entre le vieux continent et le nouveau monde s'était faite de façon arbitraire, les voyages hors des Antilles sont peut-être les seules vraies chances qu'ont les Antillais de s'en sortir, même si c'est pour y revenir. Il est à espérer qu'à la longue les exils ne seront plus nécessaires, car bien plus qu'un besoin financier c'est le manque de repères qui fait des Antillais des voyageurs en escale ou permanents.

## CHAPITRE 3

## ÉVASIONS ET RETOURS

Les personnages des trois romans se retrouvent souvent dans un triple espace carcéral. Ils sont parfois prisonniers des espaces temporelle, physique, et identitaire. C'est ce dernier qui les tient parfois dans une plus forte emprise de par les incertitudes qui régissent l'identité antillaise. À cause des divergences d'opinions autour de l'Antillanité, il importe de faire quelques classifications en fonction des besoins de notre étude. Dans cette étude, nous dirons « Antilles françaises » pour parler de la Martinique et de la Guadeloupe à cause de leur statut politique de départements français. Et lorsqu'on se référera aux « Antilles » tout court, ce sera pour inclure les autres territoires de la Caraïbe d'expression française mais qui ne jouissent pas du statut de départements français, à l'instar de la Martinique et de la Guadeloupe (Saint-Martin, Saint Barthélémy) par exemple. En fin de compte on désignera par son nom propre Haïti, pays francophone indépendant des Caraïbes. Pour le mot « Caraïbes », le terme englobera

l'ensemble des territoires qui jalonnent la mer qui porte le même nom.

Tout d'abord, parlons de l'exode en masse qu'on a vu s'effectuer aux Antilles, particulièrement en Haïti, vers la fin des années cinquante<sup>16</sup> et qui peut se classer en deux catégories. D'un côté on retrouve ceux qui, par un besoin intellectuel ont choisi d'immigrer vers les grandes métropoles francophones telles que Bruxelles, Montréal, Paris, et ceux qui pour un besoin financier ajoutent à cette liste d'autres métropoles Anglophones, comme New-York, Chicago ou Boston. Mais bien avant les départs en masse vers les grandes villes étrangères, il y eut un remue-ménage identitaire aux Antilles qui donna lieu à des vagues d'exode rural.<sup>17</sup> Aux Antilles l'identité préférée est celle qu'affiche l'Antillais des villes. Ainsi on assiste à des exodes massifs vers Port-au-Prince, Fort-de-France ou Pointe-à-Pitre, et la vie dans les villes de province désuètes se déroule comme dans les romans, avec une population en manque d'identité, s'amenuisant constamment au profit des métropoles.

De fil en aiguille le schéma identitaire des Antilles se dessine à travers l'entrechoquement des éléments de la cohabitation. Et puisqu'il faut le plus que possible ressembler à l'autre, que souvent on jalouse ou qu'on

déteste, de là prend naissance le déni de soi-même. Les Antilles étant une « société composite<sup>18</sup> », ses membres ont le droit de choisir le groupement auquel ils veulent le plus appartenir. Or dans les capitales antillaises, c'est l'image de l'Occident qui prédomine, et les vieux accoutrements paysanniers paraissent piètres comparés aux styles vestimentaires panachés des grandes villes qui à coup sûr font de leur mieux pour imiter les dernières modes de Paris, New-York, Milan, etc. On peut bien voir comment l'identité antillaise subit déjà une première mutation dans les confins même du pays local. Indéniablement le voyage a un grand effet sur l'identité aux Antilles.

Aux Antilles, certains mécanismes ont été mis en place dès le commencement pour agencer les relations entre Antillais. C'est par le contact avec autrui cependant qu'ils finissent par établir une perception d'eux-mêmes en termes de leur valeur intrinsèque. Le phénomène que décrit Glissant—où plus on était loin des racines africaines mieux on paraissait—trouve toute sa vérité : « Lorsque j'étais enfant, les Noirs se méprisaient eux-mêmes. Quand les enfants s'insultaient, ils se traîtaient de nègre de Guinée ou de nègre du Congo » (Couffon 35). Pour les Antillais, le voyage est donc clé dans la formation de l'identité antillaise. Plus on a voyagé ou vécu longtemps hors du

pays, plus haut placé on est vu dans la hiérarchie sociale. Plus qu'une simple affaire d'évasion touristique, le voyage de vient une nouvelle méthode d'affranchissement des entraves d'une société qui regarde en permanence l'autre bord de la mer.

Une triste réalité remplace très vite le rêve doré, pour ceux qui croyaient pouvoir améliorer leur vie par un simple changement de lieux. Certains provinciaux ont vendu à vil prix leurs propriétés terriennes, pour finir gardiens de cours, bonnes à tout faire ou même mendiants dans les grandes villes, espérant le miracle du voyage à l'étranger. Du moins cela se passe plus exactement de cette manière en Haïti. Les Antilles françaises suivent un processus similaire, sauf que pour un plus grand nombre la chance d'aller jusqu'à Paris moyennant un billet d'avion est plus favorable que pour leurs confrères Haïtiens. En fin de compte on retrouve bien des cas où l'Antillais volontairement cherche à se défaire de son antillanité, pour embrasser une altérité qui lui ressemble un peu ; par exemple l'Haïtien qui réside aux États-Unis va parfois se réclamer de la Louisiane, et comme le fait remarquer Frantz Fanon, le Sénégalais qui vit en France dira qu'il est Antillais pour éviter les traitements défavorables<sup>19</sup>. Il y a certainement des avantages et des inconvénients à

s'approprier une identité altéritaire, mais les inconvénients sont plus fréquents. Comme dans *Traversée de la mangrove*, Désinor l'Haïtien devient l'autre pour les habitants de Rivière au Sel, car lorsque l'identité s'effrite, il n'y a plus d'Antillais au sens large. La solidarité pan-caribéenne s'estompe quand tous les membres ne sont pas en mesure de porter leur part du fardeau, tout comme on a vu des voisins dénoncer leurs bons amis dont la seule vraie différence était de venir d'une région différente de la Caraïbe lorsque leur sécurité, voire leur confort était menacée.

Le besoin parfois pour l'Antillais de se défaire de son identité vient de ce que la nature altéritaire de celle-ci rend difficile et parfois impossible son intégration. « Partout à Paris l'Antillais et l'Africain sont rappelés à l'ordre et à l'image qu'ils portent avec eux : la pigmentation, suffisant toujours et tout de suite à 'labéliser' quelqu'un » (Talahite-Moodley 188), constate Anissa Talahite-Moodley. On va souvent faire référence à son altérité, tout comme pour lui dire qu'il est le bienvenu « ici », tout en oubliant que la simple mention de ses caractéristiques « autres » fait remonter à la surface une différence que l'Antillais à l'étranger essaie souvent d'oublier. Il faut bien se rappeler que l'altérité a

toujours joué un rôle dans la formation des sociétés, diffractées au début mais qui vont finir par s'unifier. Si on remonte le cours de l'histoire, on verra qu'à la genèse de maintes nations, il y eut plusieurs fusionnements d'altérités qui les ont orientées vers une telle ou telle autre forme d'identité nationale. Si Aimé Césaire est de l'avis que : « partout où il y a eu colonisation, des peuples entiers ont été vidés de leur culture, de toute culture » (Césaire, *Présence* 190), il n'exclut pas cependant la possibilité d'une intégration d'éléments culturels différents donnant naissance à un peuple à part entière. La Grèce et Rome sont des exemples réussis d'altérités constitutives de nations singulièrement unies dans l'histoire.

Ce n'est que lorsque les intérêts personnels rentrent en ligne de compte que l'altérité devient un problème. Dès sa formation, par exemple, les États-Unis n'auraient peut-être eu aucun problème à intégrer les descendants des Africains si ces derniers ne représentaient pas un marchepied à la croissance économique de ce nouveau pays. On évoque souvent les problèmes de race, de classe et de religion parmi tant d'autres, lorsque ces composants sont antagonistes. D'autres nations par contre ont fini par mettre de côté leurs différends pour se fondre dans la

mixité nationale quand la nécessité le réclamait.

Rappelons qu'au début de l'époque industrielle aux États-Unis, les Irlandais et les Italiens avaient souvent des échauffourées entre eux dans ce nouveau pays qu'ils venaient d'habiter, d'autant plus qu'ils étaient économiquement défavorisés<sup>20</sup>, mais ils sont parvenus à s'entendre pour l'intérêt commun qu'ils avaient.

Ce parallèle sert à rappeler que la crise identitaire qui existe encore aux Antilles a été pendant longtemps un moyen de garder cantonnés les Antillais, particulièrement les Haïtiens qui venaient d'obtenir leur indépendance le 1<sup>er</sup> janvier 1804. Parmi eux il y avait deux clans ; celui des noirs ayant récemment mis bas le joug de l'esclavage, et celui des mulâtres qui depuis longtemps jouissaient d'une certaine liberté, car ils étaient nés de pères blancs. Quoiqu'ils fussent ennemis au début, ils se sont unis pour faire la guerre de l'indépendance contre la France. Pourtant, c'est là que la distinction entre les Haïtiens et les autres Antillais qui étaient encore esclaves s'était établie. Cette fermeture sur le reste du monde avait une double fonction. Les puissances coloniales occidentales voulaient isoler les nouvelles idées d'indépendance des peuples noirs du reste des esclaves qui restaient encore

dans les colonies antillaises, tout en les punissant d'avoir accompli l'inconcevable acte d'indépendance.

Ce moyen d'isolement a été possible grâce à un processus d'identification semblable à la manière dont les colons marquaient leurs esclaves au fer chaud. Peu importe le degré de mobilité, ce signe indiquait que cette personne était en fait la propriété de son maître. Des siècles sont passés, la mobilité reste encore réduite pour quelques-uns et à défaut du voyage outre-Atlantique, les déplacements se font entre villes de provinces et capitales. Le blockhaus des pays à peine émancipés avait longtemps été favorisé par d'autres nations occidentales, et ceci pour la raison évoquée antérieurement. Il aurait été néfaste aux puissances émergentes et établies de promouvoir l'expansion de nations dont la condition de gens inférieurs était la norme et dont la main-d'œuvre gratuite était le moteur de l'économie occidentale. Mais quoiqu'il en soit, les échanges se sont faits tout de même.

L'identité antillaise passe souvent par l'échange avec des peuples autres qu'Antillais souvent plus riches et plus puissants, ce qui la place en situation de dépendance vis-à-vis les autres cultures dites « civilisées ». Dès lors, beaucoup a été fait pour empêcher l'émancipation des sociétés antillaises. Si le processus identitaire semble

une dynamique constante pour les Antillais, c'est parce que les échanges ne se sont pas faites en proportions égales, et tout peuple qui ne participe pas à l'échange humain se retrouve en une situation de décalage général. Le rêve du voyage pour certains ne restera que chimère, car tout un système a été mis en branle pour les garder à leur place. De l'Asie jusqu'en Amérique du Sud, en passant par les Caraïbes, il y a une foule de gens, les valises bien arrangées, en attente d'un « aller » qui ne viendra jamais. En Haïti, les impatients qui ont marre d'attendre qu'on les convie au festin des peuples civilisés décident de risquer leur vie sur des voiliers de fortune espérant toucher les rives de la Floride. Aujourd'hui le décalage identitaire fait affront au monde civilisé et on se demande à qui la faute, si encore au 21<sup>ème</sup> siècle il existe des sous-hommes. C'est le tiers voire le quart-mondialisme qui fait que des pays se vident tandis que leurs habitants vont emplir les rues où on ne veut pas d'eux. Même dans le cas des Antilles françaises la situation n'est pas bien meilleure. Fatigués de voir les touristes européens, canadiens ou américains mener la belle vie sous les doux tropiques (là sous leurs yeux), certains Antillais vont trimer pendant des mois, pour aller en Métropole, où ils seront traités en citoyens de deuxième classe. L'Antillais peut subir les

contrôles d'identité pendant son séjour en France métropolitaine, à cause de sa couleur de peau, tandis qu'on ne s'attendrait pas à ce que son compatriote Blanc reçoive un traitement similaire lorsqu'il visite les Antilles, pourtant ils ont les mêmes droits comme Français.

Pour que le problème de l'identité antillaise soit vraiment résolue, il faudrait arriver à un consensus autour des origines, et pour cela, on pourrait emprunter ce terme à Roland Barthes, un voyage au degré zéro de l'identité : L'identité antillaise est un paradoxe dont la *doxa* donnerait lieu à une non-existence. Dans la mesure où l'on se rend à l'évidence que le point de départ de la société antillaise est difficile à cerner, il faudrait aussi admettre que l'identité s'impose par elle-même. On ne pense pas aux gens familiers en termes de leur identité ; ils sont ; et c'est tout. C'est seulement du moment où l'on commence à les voir en « entités autres que soi » que le problème se pose. Il y a des différences qui se voient plus que d'autres, mais il y en a d'autres encore que l'on se plaît à voir, car partout, les nations civilisées ou non vivent leurs crises identitaires. C'est souvent au moment des crises que l'on voit les désignations et les ségrégations à leur paroxysme. Tant que perdure le besoin de se sentir supérieur à un autre, tant que durera aussi la

nomenclature identitaire. L'identification est un phénomène qui part de la personne en situation de pouvoir, car une personne se trouvant dans une situation dévalorisante n'a nulle envie de crier au reste du monde son identité.

Il n'existe aucune fierté à se déclarer Antillais quand l'idéal est de partir loin de tout ce qui définit l'identité antillaise ; tâche impossible d'ailleurs puisqu'il ne suffit pas de changer de pays pour changer d'identité. On peut bien s'imaginer qu'Aimé Césaire se passerait volontiers des éloges pour son excellente maîtrise de la langue française<sup>21</sup>, compte tenu de sa citoyenneté française. Il n'y aurait aucune anomalie à ce qu'il s'exprime en un français châtié, ne serait-ce le fait qu'il était un Français noir. Lorsqu'on cantonne les gens dans une nomenclature quelconque, on leur nie d'ores et déjà la nature humaine en leur imposant des catégories définies. Dans les idéologies-mêmes on invente des distinctions qui engendrent d'autres prisons identitaires dont l'évasion est la porte de sortie. La primauté d'une certaine altérité au détriment d'une autre est une des causes pour laquelle le besoin de voyager est si palpitant. Se rapprocher de l'autre pour mieux appréhender son existence est la raison et le but du voyage. Et à la

longue on espère effacer les frontières à force de les traverser. On s'imagine que puisqu'à la base on se ressemble un peu, au fond on serait tous les même où que l'on soit. Sinon, pourquoi quelqu'un laisserait-il tout ce qu'il possède et tous ceux qu'il aime pour aller vivre une vie parfois difficile ailleurs ?

Avant d'aborder les multiples exodes antillais, il est important de comprendre pourquoi on en est encore à discourir sur l'identité, l'altérité et l'altération aux Antilles. Dans la plupart des cas, le désir de s'enfuir vient d'un mal de vivre tant physique que moral. La crise identitaire est à la base de l'exode tout comme le besoin de s'adapter est l'une des causes de l'altération chez l'Antillais lorsqu'il part à l'étranger. La catégorisation est cette grande machine à broyer et dont la résultante n'est pas toujours une mixité pluridimensionnelle. Lorsqu'on vit toute sa vie en bas de la marge, la seule chance d'ascension est l'exil. Les touristes étrangers comme locaux ne font qu'aggraver la situation, peut-être à leur insu, en exhibant une richesse en apparence due à leur statut d'étranger. Le voyage à l'étranger est sûr de changer tous ceux qui l'entreprennent et pour les protagonistes des romans de Roumain et Laferrière, le changement est visible et peut être directement attribué à

leur évasion hors des Antilles. Tant qu'il y aura ceux qui résistent au voyage, tant il y aura ceux qui y rêvent et qui n'attendent que l'occasion pour s'en aller, tout en prêtant la sourde oreille aux revenants racontant à qui veut l'entendre les péripéties que subissent les étrangers de couleur là-bas.

La relation de dynamisme qui existe entre l'altérité et l'altération, les deux pôles importants de la fabrique sociale aux Antilles est aussi à la base des cohabitations difficiles parmi les Antillais. Ces deux éléments exercent leur force d'attraction sur l'identité antillaise pour former un tout cohérent inséparable dans le contexte antillais. Lorsque l'Antillais se voit obligé de s'exiler, ce départ est le plus souvent le résultat d'un manque de cohésion entre ces trois aspects. Dans ce cas non plus, on n'arrive guère à parler d'identité sans y inclure les altérités et les altérations, un produit dérivé des diverses rencontres avec d'autres citoyens du monde entier. Si l'on considère que l'exil n'est pas un chemin facile à choisir, la déclaration suivante a tout son poids d'or: « La diaspora, de tous les temps et partout, a toujours été un mouvement naturel de survie d'une population opprimée, en mal de vivre, en quête d'un Eldorado » (François 50).

À cause de la complexité constitutive de la société antillaise, il est problématique d'en trouver un type universel. Il existe toujours en arrière-plan un manque d'unicité : d'origine, de race, de langue, de statut financier dont la résolution se trouve parfois à travers le voyage à l'étranger. L'altération chez l'Antillais se produit le plus fréquemment en conséquence du contact avec l'autre à qui il ne peut pas ressembler. En plus des différences internes d'un Antillais à l'autre, la situation devient plus problématique quand les nationaux d'autres pays ou les Antillais ayant vécu à l'étranger rentrent dans l'équation. Par contre, une fois le processus d'altération entamé il devient presque irréversible. On verra des exilés volontaires qui font ce choix sciemment. Le narrateur de *L'Énigme du retour* concède : « Seul le voyage sans billet de retour peut nous sauver de la famille, du sang et de l'esprit de clocher » (Laferrière 62). À travers cette phrase, Dany Laferrière fait sous-entendre que certaines personnes font, en partant pour l'étranger, le choix de ne pas revenir au bercail. Et ce choix ils le font bien longtemps avant même qu'ils ne partent.

L'altération est aussi un processus qui résulte de la situation d'impasse dans laquelle l'Antillais se retrouve lorsqu'il est confronté à l'impossibilité de n'appartenir à

aucun des groupes sociaux de son milieu. Avant son départ pour le pays étranger, il vit dans une sorte de limbes ; une vie entre deux rives, un présent qu'il tente si bien que mal de vivre, entre un passé qu'il veut à tout prix fuir, et un avenir qu'il essaie déjà d'anticiper. Une fois le voyage consumé, il ne pourra plus jamais réapproprier son identité première ; il va devoir naviguer les trois eaux en même temps, d'où la déchirure engendrée par une identité indéfinissable. On constatera aussi que le dénominateur commun chez ces personnages est le fait qu'ils ont voyagé hors de leur « pays natal », et qu'ils y retournent tout à fait transformés par l'expérience. À ce propos, nous invoquons le fameux « *Cahier du retour au pays natal* » d'Aimé Césaire dont la vision jette un pont en arrière pour se remémorer le pays natal tel qu'il était avant son départ : « Au bout du petit matin, ce plus essentiel pays restitué à ma gourmandise » (Césaire, *Cahier* 14).

Dans *L'Énigme du retour*, par le biais de l'expérience du narrateur, on remarque une impasse, entre l'exil et le retour, d'autant plus déchirante que lorsque le protagoniste rentre chez lui, c'est une situation bien plus complexe qu'il observe que lors de son départ. Dans ce cas particulier, Dany est le principal dépositaire de

l'expérience vécue à l'étranger, à travers tout le roman. Cela donne l'avantage d'une étude plus directe sur les implications du voyage et du retour. Dans ce cas aussi le retour n'est pas volontaire et il aura fallu plus de trente ans pour qu'il ait lieu. Il existe en effet un lien entre l'identité, l'altérité et l'altération qui s'amplifie lorsqu'on y ajoute l'élément du voyage hors de l'espace géographique antillais. Une chose qui est certaine, c'est qu'aux Antilles on aime beaucoup voyager. Que l'on soit de la Martinique, de la Guadeloupe (départements français), ou d'Haïti (pays francophone des Caraïbes), on finit très vite par se sentir à l'étroit dans son île ou sa presqu'île. Cette situation engendre une pulsion à l'extériorisation qui passe souvent par plusieurs étapes.

D'abord les habitants laissent les villes de province pour venir s'installer à la capitale. Ce changement souvent se solde en un échec, puisque la vie de ces voyageurs locaux, loin de s'améliorer, ne fera que s'empirer. Ensuite on retrouve ceux pour qui le dépaysement total est le seul remède qui conviendra à la piqûre de l'ennui et de l'enclavement. Aux Antilles françaises, les liens avec la métropole facilitent l'évasion des Guadeloupéens et Martiniquais vers la France, mais en dépit des lois économiques et sociales françaises

qui régissent ces îles, le dépaysement n'est guère plus facile à vivre pour leurs habitants. Ils souffrent moins d'un manque en matière pécuniaire, mais ils sont quand même défavorisés comparés à leur compatriotes vivant en métropole (En 2006, plus du quart des Antillo-Guyanais était sans emploi: 25,2 % en Martinique, 27,3 % en Guadeloupe et 29,1 % en Guyane. Ces taux sont très supérieurs à celui de la France métropolitaine, 9,8 % en 2005)<sup>22</sup>. Ceci constitue un autre facteur qui contribue à la migration vers la France métropolitaine. En Haïti on a vu des ingénieurs avocats ou autres cadres laisser leurs métiers, pour finir comme chauffeur de taxi soit à New-York, soit à Montréal ou dans d'autres métropoles occidentales à cause d'un taux de chômage<sup>23</sup> encore plus élevé qu'à la Guadeloupe ou la Martinique : 27%.

On aura beau se demander d'où vient cette envie de voyager puisque pour tout un grand nombre d'âmes migratrices, l'errance est occasionnée par autre chose que le besoin financier. Il serait facile de croire que l'adversité en est la seule cause, si on ne voyait pas des habitants de provinces abandonner leurs jardins et leurs champs encore fertiles pour venir croupir dans les capitales antillaises. Certes dans ces cas-ci on peut parler d'autres bénéfices offerts par ces voyages, tels

qu'une meilleure occasion d'approfondir les études, ou tout simplement la volonté changer son mode de vie. Il y a tout de même un mystère sur la raison pour laquelle certains choisissent de ne pas rentrer au pays malgré les misères qu'ils endurent en terres étrangères. Alors d'où vient-il à l'homme cette pulsion de tout quitter pour aller voir si le soleil brille mieux ailleurs ? Mais au fond, la question qui nous laisse un peu perplexe est celle-ci : Qu'en résulte-t-il des escapades en termes de changements et d'altération au niveau identitaire ? L'homme qui part revient souvent changé de son périple. Est-ce l'un (le voyage) qui provoque l'autre (l'altération) ou l'inverse ? On ne saurait dire si le changement identitaire qu'on observe souvent chez les gens ayant quitté leurs rives antillaises est la résultante des grandes « dérives<sup>24</sup> » ou si ces gens vivaient déjà dans un malaise identitaire dont ils cherchaient la moindre occasion pour s'en échapper.

Comment et pourquoi les gens choisissent-ils l'exil ? Quand on y pense-car ici, l'on prendra le mot choisir littéralement dans le cas des Antillais, tout exil est volontaire, mais ce qui importe le plus c'est la façon dont il se fait. Pour celui qui fuit une dictature, il s'agit d'accepter ou de ne pas accepter une situation politique. Le cas d'Édouard Glissant fait exception

puisque c'est en France, son propre pays où il a dû subir l'exil. Qu'on le nomme voyage ou exil, faire le saut vers l'ailleurs reste l'un des meilleurs moyens de changer d'horizons. La littérature française contient maintes mentions de voyages où les habitants d'un pays ont exploré des contrées lointaines. Montesquieu est rendu célèbre pour ses *Lettres persanes* (Montesquieu 200), où il relate l'expérience de deux Perses, Usbek et Rica à travers la France. Françoise de Graffigny, dans *Lettres d'une Péruvienne* (Graffigny 1993), raconte les déboires de Zilia, une princesse arrachée à la terre des Incas et à Aza son fiancé, pour être forcée de subir l'exil en France. Dans les deux cas, l'attention à l'égard d'habitants des régions éloignées démontre l'intérêt qu'ont toujours suscité les sociétés étrangères pour ceux qui les découvrent.

Pourtant le même désir est mis sous microscope quand il surgit chez les habitants des Antilles ou des endroits limités par un autre handicap géographique ou économique. Et si l'on admettait qu'à la base, tout être humain, enfin presque, palpité du désir de s'évader, il ne serait non moins concevable pour l'Antillais de vouloir couper les amarres et partir vers un ailleurs meilleur. L'Histoire retient dans ses annales l'exode en masse du peuple Irlandais vers les États-Unis, pour échapper à la famine.

Mais bien plus souvent les causes de départ sont d'ordre idéologique. Des personnes comme Jacques Roumain ont été chassés de leur pays pour délit d'opinion. Maryse Condé choisira de plein gré d'œuvrer en Afrique, bien loin de sa Guadeloupe natale pendant une bonne partie de sa vie, et Dany Laferrière nous raconte comment toute une génération d'intellectuels haïtiens ont dû choisir le chemin de l'exil pour éviter le sort qui était réservé aux opposants du régime duvaliériste.

Parfois on rencontre des personnes qui, ayant résisté à la piqûre nomade, ont choisi de faire leur vie chez-eux bon gré, mal gré. Pour ces gens, tous les trésors du château de Versailles ne vaudraient un séjour prolongé hors de leurs pays. Certains, bien qu'ils détiennent un passeport français qui leur donne droit d'aller vivre en Métropole, ont choisi de rester en Martinique ou en Guadeloupe, car là seulement se sentaient-ils vraiment chez eux. Le thème du départ est aussi exploité dans les romans paysans haïtiens, où certains compatriotes refusent de partir chercher un mieux-être ailleurs. Dans *Gouverneurs de la rosée*, plusieurs personnages du roman refusent de suivre l'exemple facile de leurs compatriotes qui sont allés couper la canne-à-sucre en République Dominicaine. Chez Dany Laferrière, on s'étonne de voir que l'exode rural

dont on taxe la paysannerie haïtienne, n'a pas vraiment décimé les campagnes, car dans son *Énigme du retour*, l'auteur nous parle avec émerveillement des anciennes coutumes et habitudes des paysans haïtiens qui survivent encore aujourd'hui, autant chez la masse populaire que chez la bourgeoisie paysanne. Dans ce roman le narrateur relate l'expérience des rencontres entre lui-même, fraîchement débarqué de Montréal après une absence de vingt ans, et des gens qui n'ont jamais quitté Haïti. Il s'émerveille aussi de voir à quel point les paysans ont si peu changé et sont restés tels qu'il s'en souvient dans son enfance. Ce constat pousse le lecteur à se demander en quelle proportion, « l'altération » de l'identité chez les Antillais est due à un phénomène de va-et-vient, entre son milieu originel et les pays étrangers où il a séjourné.

Dans les œuvres principales que nous abordons, l'absence de progrès est imputée à la marche trop mécanique du temps qui n'attend personne. Pour celui qui rentre au pays, après cinq dix ou vingt ans, le constat est toujours éblouissant à plusieurs titres. Dans certains cas, les choses semblent n'avoir nullement bougé, alors que d'un autre point de vue les mêmes circonstances peuvent donner l'aspect d'un pays étranger pour celui qui revient de sa longue absence. Ces aspects inchangés peuvent convoquer des

souvenirs doux-amers. Manuel descend du camion pour être tout de suite projeté dans une atmosphère qui lui donne l'impression de n'avoir jamais quitté Fonds-Rouge, du moins pendant de brefs instants, le temps de bien s'orienter : « Du regard, l'homme donna encore une fois le bonjour à ce paysage retrouvé : bien sûr qu'il avait reconnu sous le massif de genévriers le sentier à peine visible » (Roumain, *Gouverneurs* 25). Il ne lui prendra pas longtemps à se rendre compte cependant, que les choses ont bien changé, à travers les champs arides qui jadis revêtu d'une couverture verdoyante.

La ressemblance est frappante entre Fonds-Rouge et les villages décrits par Laferrière, en dépit de l'espace temporelle qui éloigne les deux endroits. La vie à Petit-Goave se déroule comme à Fonds-Rouge, et on a l'impression qu'elle est y synchronisée au même rythme ralenti. Tandis qu'à quelques kilomètres seulement, dans la capitale, la vie trépidante faisait penser aux grandes villes métropolitaines étrangères. Paradoxalement, il existe aussi un décalage au niveau technologique entre les Antilles et les pays occidentaux. La Martinique et la Guadeloupe doivent importer leurs automobiles, et presque tous leurs biens de matière première de La France. La situation en Haïti est aussi précaire, et pire souvent.

Tandis que les Antilles ont une relation stricte avec la métropole française, le commerce en Haïti n'est pas régularisé. On y importe des voitures allemandes, françaises, coréennes entre autres, pour rouler dans des rues en état de délabrement, alors que la France se fait quand même un souci d'entretenir les routes aux Antilles où il existe une corrélation entre le nombre de voitures vendues aux Antilles et l'espace kilométrique de routes asphaltées.

Les Antilles représentent un creuset où le mélange des diversités est favorables en dépit d'un passé tumultueux. Discuter de l'altérité aux Antilles, n'est pas une mince affaire, car il y existe des degrés différents d'altérité où se cachent souvent les questions de couleurs et de rangs sociaux. Ces deux aspects, groupés ensemble donnent lieu à d'autres catégories sociales suivant le degré de mélange des couches hétéroclites. Les différences se font aussi, selon la distinction paysans-citadins. Dans le premier cas on vit à la campagne, hors des nouveautés, tandis que dans le second on essaie d'incorporer les mœurs étrangères à la vie antillaise. Toutefois les denrées se font parfois rares ; alors il faut affronter la dureté de la campagne ou partir pour la capitale. C'est une histoire qui ressemble en partie à celle de Dany. Là-bas pour survivre à l'exil,

il droit s'enfoncer dans la brousse nordique, quitte à braver le froid et l'indifférence. Bien que la langue soit la même, et par conséquent familière pour le narrateur, il restera toujours étranger, par le teint de sa peau et le timbre de ses mots. Il avait quitté son pays natal à cause d'une dictature qui va finir par péricliter ; il n'empêche qu'il choisira de rester quand même au Québec longtemps après la chute de la dictature.

Dans le roman de Dany Laferrière, on constate un phénomène où les gens qui choisissent l'exil sont les plus fervents gardiens de la mémoire ancestrale. Et ce à quoi ils s'attachent c'est au pays dont ils se souviennent étant enfants : « Et l'exil du temps est plus impitoyable que celui de l'espace. Mon enfance me manque plus cruellement que mon pays » (Laferrière 80). Les souvenirs d'enfance sont mitigés entre l'insouciance de la vie au rythme ralenti des villes de province et la fascination que représentent les pays étrangers. C'est peut-être pour cela que ceux qui partent caressent toujours le désir de rentrer chez eux, car le départ était la première pierre posée dans le processus de la reconstruction identitaire. Le voyage offre l'occasion de remplir ces cases manquantes de l'identité. Si les trois personnages principaux reviennent au bercail, c'est pour répondre à l'appel de voix, de

visages et de terres qui font leur identité. L'Antillais qui part n'arrive pas tout à fait à se défaire de sa peau identitaire car, comme le dit Manuel, «cette terre-là, (il l'a) dans le sang » (Roumain, *Gouverneurs* 78). Francis déclare clairement qu'il ne venait pas en Guadeloupe pour planter des enfants, mais pour y mourir. Dany quant à lui, repart vers le Québec pour y poursuivre son exil, et qui sait s'il suivra les traces de son père qui a passé ses dernières heures dans son pays d'adoption.

## CHAPITRE 4

## LA PROBLÉMATIQUE DU RETOUR

Il serait très facile pour un lecteur de confondre la voix du narrateur avec celle de l'auteur dans le « *Cahier du retour au pays natal* » pour la simple raison que la cloison entre la part de poésie et celle du vécu, y est très mince. Le retour dont parle Césaire dans son « *Cahier* » pourrait être tout aussi bien l'histoire du poète lui-même qu'il aurait mise en prose. Ou bien il pourrait simplement s'agir d'une fiction narrative qui ressemble à la vie de beaucoup d'Antillais, désenchantés par la vie parfois rude en France métropolitaine. L'Antillais qui s'en va en Europe ne revient pas toujours avec les mêmes idées qu'il s'en était faites avant son départ. D'abord, dès son arrivé en France, il fait l'effet d'une curiosité pour être « autre » que le Français traditionnel, puisque, selon Léon Gontran Damas, son épiderme le trahit<sup>25</sup>. La réaction initiale pour l'Antillais est de chercher un moyen de se mêler à la foule sans y être remarqué de telle sorte que son altérité ne lui cause pas trop de heurts. Aimé Césaire aurait probablement fait un parcours similaire et cela devient évident à travers sa

manière nostalgique de dépeindre son « pays natal » dont il retient une vision si marquante au moment d'entamer son voyage de retour tant anticipé.

Que les lignes de ce long poème soient le produit du for intérieur de l'auteur, ou qu'elles lui soient tout droit sortis de l'imaginaire, on ne saurait le dire. Néanmoins elles se font l'écho de multiples voix anonymes exprimant leur amertume devant le chemin du retour après un long exil. Ceux qui en font le choix seront, à leur retour confrontés à la réalité des milieux qui n'auront peut-être pas changés. L'altération qu'ils auront subie à cause de leurs séjours à l'étranger, rendra encore plus difficile pour eux de voir que certaines vieilles habitudes de l'ancien pays perdurent: « au bout du petit matin bourgeonnant d'anses frêles les Antilles qui ont faim, les Antilles grêlées de petite vérole, les Antilles dynamitées d'alcool, échouées dans la boue de cette baie, dans la poussière de cette ville sinistrement échouée » (Césaire, *Cahier 8*). Ces âmes tristes, revenant chez eux, non sans déceptions se voient perplexes lors d'un retour impromptu au pays natal devant tant de questions, tant d'espoir et tant de déceptions aussi.

Comment gérer la problématique du retour et confronter la réinsertion à l'identité globale une fois de retour?

Pour certains, inutile de résister et pas question de rebrousser chemin. Une fois sur le quai, il faut faire ce long voyage de retour, alors que pour d'autre l'indécision s'installe. Dans plusieurs cas, l'histoire romanesque antillaise se vit comme une série d'exils taxés d'escales provisoires, qu'il faut étudier pour voir pourquoi le « retour au pays natal » est souvent si problématique. Pour beaucoup d'Antillais ou d'Haïtiens des années soixante, il s'agissait d'aller faire des études de quatre à six années, puis de revenir au pays pour prendre part à la reconstruction de leur pays. Mais pour ceux-là même, des décennies se passent, ponctuées d'une ou deux visites de deux semaines suivies par un retour indéfini au pays étranger.

La vie de certains personnages des trois romans antillais dont l'histoire est familière, nous permet d'analyser la relation de l'exil, volontaire ou pas, avec la personne qui se décide à revenir au pays, après plusieurs années à l'étranger. Nous avons choisi de consulter le « *Cahier d'un retour au pays natal* » d'Aimé Césaire, non seulement pour sa valeur poétique mais aussi et surtout pour la perspective sociologique qu'il ouvre sur la pensée d'un Antillais faisant le bilan de sa vie au moment d'envisager son retour, dans la mesure où nous

prêtons à l'auteur les intentions du *Cahier*. Au niveau temporel, cet ouvrage fait aussi le lien entre *Gouverneurs de la rosée* et *L'Énigme du retour*. Césaire fait une pause pour réfléchir sur le périple du retour, mais c'est le roman de Dany Laferrière qui permet au lecteur de boucler le cycle aller-retour dans sa plénitude. *Traversée de la mangrove* nous offre aussi une vision de l'impact du retour sur la société et sur celui qui revient lui-même, et quoiqu'il n'aborde pas directement le sujet de l'aller-retour, ce roman nous permet d'ajouter à notre liste de personnages ayant influencé leur environnement par leur retour après un plus ou moins long voyage riche en détours. À travers le personnage de Sancher nous pouvons constater l'impact de « la personne qui revient », sur la population locale, tandis que le roman de Roumain permet de voir l'effet de la population locale sur Manuel. La déclaration suivante faite par George Sylvain dans *La Revue indigène* s'applique aux œuvres que nous analysons: « Les idées vraies ou fausses que l'on a d'un pays sont celles qu'en donnent les poètes, les romanciers, les peintres, les sculpteurs, image fidèle ou tableau trompeur » (Sylvain 3). Il incomberait donc au lecteur de faire la part objective de ce qui reste, rappelons-le, avant tout des œuvres de fiction.

Roumain présente une vision inachevée de l'aller-retour, puisque Manuel n'a pas eu la chance de voir son œuvre s'accomplir. Il a été assassiné avant même que la source d'eau qu'il a aidé à localiser fut révélée aux habitants de Fonds-rouge. Derrière le complot que tramait Gervilain pour faire périr Manuel se trouve caché sa peur de paraître inférieur à celui qui venait d'ailleurs. En quittant son village natal pour aller vivre à l'étranger, Manuel a couru un grand risque à vouloir y revenir. En plus d'être la proie d'inconnus qui voyaient en lui quelqu'un de naïf ou qui ne se souvenait plus des règles du jeu, il courait le risque d'être victime des gens qu'il connaissait jadis, et qui ont pu être jaloux de son sort, c'est-à-dire celui d'avoir connu un autre pays. D'autre part, il peut y avoir maintes autres raisons qui rendent risqué le retour. Gervilain a choisi d'assassiner Manuel, non seulement parce qu'il était amoureux d'Anaïs cette fille même qui avait donné son cœur à Manuel mais aussi à cause de la menace que ce dernier représentait pour lui. Ce type meurtrier représente du même coup tout un groupe d'Antillais incapables d'accepter pour siens celui qui revient après avoir fait le choix de partir. Comme on peut le constater dans le roman de Roumain, les rancunes ont la vie dure aux Antilles.

Qu'il soit de Fort-de-France, de Port-au-Prince ou de Point-à-Pitre, celui qui n'a jamais quitté son coin de pays regarde l'étranger avec méfiance et émerveillement. Parfois il tire la conclusion que là-bas c'est mieux que chez lui. Toutefois à travers les yeux de celui qui revient, on a le point de vue d'une personne qui voit la réalité d'une façon beaucoup plus nuancée. L'accueil reçu par les trois protagonistes est mitigé dans les trois romans. Tantôt on les acclame et d'autres fois ils sont en proie à des réactions moins favorables. Mais en général, ces œuvres fournissent une image claire des étapes de l'aller-retour et les motifs qui poussent celui qui part à vouloir revenir ou à rester à l'étranger. Aimé Césaire lui aussi garde un souvenir doux-amer des Antilles qu'il anticipe retrouver telles qu'imprimées dans sa mémoire. Jacques Roumain ramène le lecteur dans le passé de son pays à travers le contexte géographique de *Gouverneurs de la rosée*, en lui faisant revivre l'ambiance de la vie paysanne haïtienne, telle qu'elle était au cours des années trente à quarante. La progression du temps prend un rythme ralenti dans ce village semblable à beaucoup d'autres en Haïti, ce qui a pour résultat de fournir une lucarne sur le pays d'avant par rapport avec celui du présent.

La réflexion de Césaire sur la condition antillaise s'aligne avec le sort de milliers d'Antillais en situation d'exilés volontaires qui se retrouvent devant les impondérables du retour. C'est en planifiant le retour que tous les défis à surmonter se manifestent le plus clairement. Les Antilles ont en effet faim mais de bien plus que la nourriture, elles ont faim de fraternité aussi. L'homme qui revient de l'étranger met en lumière cette situation que plusieurs semblent accepter comme un fait normal, en se rebellant contre elle car il souffre d'une faim qui ne peut s'assouvir qu'en rentrant chez lui. Le narrateur du « *Cahier d'un retour au pays natal* » joue aussi le rôle de personnage tout comme Manuel et Dany, narrateur qui porte le même prénom que l'auteur de *L'Énigme du retour*, dans la mesure où ces deux acteurs romanesques accomplissent le rêve césairien en bouclant le cycle du voyage. Le cas de Francis demande une autre approche puisque dans son cas on ne peut parler d'un retour proprement dit, car on connaît très peu sur sa vie avant son arrivée à Rivière au Sel. Voilà donc trois perspectives qui nous permettront de jauger le degré de changement subi par l'Antillais comme résultante des échanges territoriaux. Ces situations permettent aussi de comprendre pourquoi l'exil dure souvent beaucoup plus

longtemps que prévu, même lorsque les conditions du retour sont favorables.

À cheval entre *Gouverneurs de la rosée* et *L'Énigme du retour*, le recueil de poésie d'Aimé Césaire fait le pont entre ces deux romans et nous propose une vision de l'altération opérée chez l'Antillais lorsqu'il est sur le point de faire le voyage retour. Cette œuvre se prête bien à une analyse de l'état d'esprit de Manuel et de Dany, par la durée du temps que ces personnages ont passé à l'étranger. On s'imagine que le séjour de Césaire fut long aussi par sa manière de présenter les souvenirs qu'il garde de son pays. Il faudra laisser momentanément de côté, le roman de Condé dont le personnage principal présente un autre aspect du retour aux Antilles. À la lumière des vers de Césaire dans son « *Cahier* », on peut analyser les pensées des deux protagonistes en question et en déduire leur angoisse face au voyage qui a fait d'eux ce qu'ils sont devenus. Les éléments qu'ils partagent sont évidents : ils ont quitté leur pays natal, ont vécu plus d'une décennie à l'étranger et finalement reviennent au bercail. De ces trois paramètres on peut aisément déduire le changement au niveau identitaire qui s'est produit chez eux. De là nous pouvons identifier le degré d'altérité

subie par ces personnages après le long exil et au moment où ils touchent le sol de leur patrie.

Manuel a passé quinze ans loin de son pays, et quand il y revient c'est l'amertume d'une vie altérée par la sécheresse que mènent les habitants de Fonds-Rouge qui l'attend. La personne qu'il était avant son départ a été altérée par les longues journées de travail dans les champs de canne à Cuba, où les travailleurs étaient au moins solidaires, à la différence des habitants de Fonds-Rouge. Là, dans ce pays étranger, il va faire connaissance d'autres groupes de nationaux dont l'altérité sera prise pour un signe d'infériorité, puisque ses compatriotes subissent les préjugés et les abus quotidiennement. La situation semble meilleure pour Dany Laferrière, puisque le métier d'écrivain qu'il exerce est plus prestigieux que celui de Manuel qui est coupeur de canne. Mais pour le premier, c'est le paysage même qui paraît hostile. Peu habitué aux hivers nordiques du Québec, il va pourtant y passer trente années sans revoir sa « moitié d'île ». Lorsqu'il y revient, c'est pour voir le délabrement moral et social de la capitale haïtienne.

Césaire invite à questionner le parcours de l'Antillais à l'étranger. On n'est pas toujours sûr si c'est le fait de vivre à l'étranger qui change l'Antillais,

mais toujours est-il que c'est au moment d'entamer le retour que l'identité est le plus remise en question, et le choc produit par le retour imminent est à son paroxysme, tout juste avant le départ. À ce moment précis le narrateur-personnage réuni dans la même espace constate la déchirure qu'engendre un exil qui continue de marquer celui qui l'entreprend dès le premier départ. En même temps il ne peut s'empêcher d'avoir un brin d'espoir que son pays sera touché par tout ce changement positif qu'il aura observé autour de lui. Le discours même dénote cet espoir que le pays natal aurait suivi les traces de l'Europe : « Au bout du petit matin, le vent de jadis qui s'élève des fidélités trahies, du devoir incertain qui se dérobe et cette autre petit d'Europe... » (Césaire, *Cahier* 20). En amorçant le voyage du retour, le narrateur se sent déjà là-bas dans ce qu'il nomme « pays natal ».

Dans l'ère nouvelle des études sur l'identité des Antillais, il est parfois difficile de cerner le lien qui existe entre l'exil et les changements identitaires que l'on observe chez les Antillais, une fois qu'ils ont quitté leurs îles. La tendance à la mondialisation rend accessibles certaines technologies qui jusqu'ici étaient hors de portée des Antillais, et les phénomènes d'identification basés sur des types caractéristiques se

verront modifiés en vertu des nouvelles idéologies formulées sur l'identité antillaise et ses composantes d'altérité et d'altération. Définir l'antillanité est un sujet si complexe que la meilleure façon de le faire jusqu'ici était de dire ce qu'elle n'était pas, à l'instar des écrivains de l'*Éloge*<sup>26</sup>, tant les éléments constitutifs de l'Antillais sont variés. Il y a ces deux mots, altérité et altération, que l'on rencontre assez souvent, jusqu'à se demander quel est le degré de corrélation entre ces trois éléments : identité, altérité, et altération. À première vue on concéderait volontiers que l'identité des Antillais se joue et se rejoue sur ces deux bases : l'altérité et l'altération. Mais lorsqu'on tient compte des allers-retours, on verra combien l'incidence de l'élément du voyage amplifie l'interaction de ces trois éléments. En effet, plus il y aura d'allers-retours, plus l'identité sera sujette aux aléas de l'altérité et de l'altération.

En comparant les personnages ayant quitté leurs îles pour y revenir plus tard, avec d'autres qui y sont restés, nous pourrions observer le degré de variation de l'identité antillaise en fonction des contacts avec les autres peuples. Bien avant de considérer le cas de ceux qui ont choisi de faire le long voyage pour aller soit en Europe (notamment en France), soit en Amérique (au Canada et aux

États-Unis) nous pourrions observer des changements dans la personnalité des gens qui ont migré des villes de provinces aux capitales de leur pays respectifs. Déjà nous pouvons commencer à mieux concevoir l'altérité et l'altération comme corollaires des voyages aller-retour du paysage littéraire antillais, même s'il existe d'autres facteurs qui ont influencé le degré de variation de l'identité aux Antilles. Le rêve identitaire antillais se joue entre deux rives. Puisqu'ils ne parviennent pas à s'identifier par rapport à leurs voisins Antillais, car chacun s'attache à son bout d'île, beaucoup auront recours au voyage tout en restant dans leur pays ; d'autres choisiront de partir loin des territoires antillaises. Entre le flux et le reflux transatlantique, certains choisiront l'exil, d'autres feront le va-et-vient entre leurs îles natales et ces contrées étranges où même après plus de trente ans ils resteront étrangers. La quête identitaire aux Antilles passe souvent par l'exil et le retour.

Pour mieux comprendre le tiraillement entre l'aller et le retour que vit l'Antillais, il faudrait considérer cet exil comme un voyage initiatique où ce dernier part à la recherche d'un ailleurs qui ne pourra pas remplacer « l'avant » perdu. Cette déchirure se vit comme un arrachement irréversible à la terre ancestrale. Comme c'en

est le cas dans *La Rue case-nègre*<sup>27</sup>, pour l'Antillais de souche noire le seul voyage qui pourrait l'assouvir de sa condition passée et présente serait un voyage vers « l'Afrique Guinée ». Il est clair que ce retour est tout à fait impossible, vu déjà que cette terre-mère qu'il chérit n'est qu'une terre sortie de l'imaginaire l'imaginaire. Ce doux rêve à la fin de sa carrière dans les champs de canne de la Martinique et de la Guadeloupe, c'est dans sa tête que Médouze, un des personnages de ce roman, l'accomplira. En général l'Antillais ressent le besoin de mieux se sentir dans sa peau, et à sa place chez lui, ce qui n'est pas le cas très souvent. Alors il prendra le vent du large quitte à revenir à la terre ferme des Antilles dont il peut se réclamer lorsque l'exil se fait trop déboussolant.

Ce n'est qu'en scrutant la réalité antillaise dans son contexte socioculturel qu'on sera à même d'interpréter le rôle crucial que joue l'ailleurs dans la formation individuelle de gens d'origines souvent si diverses, comme certaines données statistiques le prouve. Il est, de ce fait, nécessaire de parvenir à l'autre pour se retrouver tout simplement. La quête d'identité aux Antilles est toujours plus attrayante lorsqu'elle est inassouvie, car au moment où l'on réalise ce rêve, on se rend compte que

l'image reflétée par le miroir laisse beaucoup à désirer. La complexité des altérités dans cette zone de l'Amérique fait qu'on haït parfois ce qui fait partie de son propre être : par exemple le mulâtre haïtien va manifester du dégoût pour le type négroïde, souvent pour sa propre mère même, tout en étant en partie, Noir. Le narrateur du « *Cahier* » constate cette autodérision du nègre face au nègre en ces vers :

Il était COMIQUE ET LAID,

COMIQUE ET LAID pour sûr

J'arborai un grand sourire complice...

Ma lâcheté retrouvée ! (Césaire, *Cahier* 41)<sup>28</sup>

La réalité antillaise étant toujours attachée à un passé pas si nettement défini, cela rend difficile la tâche de s'identifier à ceux qui sont proches, tout comme elle inhibe les rapports entre des gens de souches différentes. Pour expliquer ce phénomène, considérons le cas des nationaux d'un même pays qui sont plus à l'aise à s'ouvrir l'un à l'autre quand ils se rencontrent à l'étranger, tandis qu'une fois de retour dans leur patrie l'un serait tout à fait indifférent envers l'autre. Tout comme il serait plus aisé pour deux Antillais qui se retrouvent en terre étrangère de s'identifier volontiers comme

compatriotes, tandis que de retour chez eux ils s'évitent volontiers, parce qu'ils sont de couleur différente. C'est peut-être le rôle de l'écrivain antillais de servir comme conscience collective à tout un groupe d'êtres humains en manque de repères. Il importe de placer les Antilles dans leur contexte spatial, c'est-à-dire : un archipel située dans la mer baptisée (mer des Antilles) ou encore (mer des Caraïbes), pour mieux en définir les normes sociolinguistiques et ethniques. Il est nécessaire de prendre en ligne de compte cette dernière appellation « mer des Caraïbes » pour sa connotation ethnologique, les Caraïbes<sup>29</sup> désignant les premiers habitants, de nos jours disparus, qui peuplaient ces lieux. Donc définir l'Antillais dans son contexte spatial équivaut aussi bien à le placer dans des paramètres temporels. On conviendra que la date du 5 décembre 1492, date officielle de la découverte d'Haïti par Christophe Colomb, va mettre en mouvement tout un processus de dés-identification et de ré-identification des habitants qui peuplaient les îles de la mer des Antilles. Il faut aussi mentionner l'identification erronée de ces premiers habitants des Caraïbes que Colomb avait baptisés Indiens pour s'être cru dans une autre partie du monde.

Le phénomène d'altération identitaire dans les Caraïbes, a commencé d'abord au gré de ceux qui écrivaient ou même qui faisaient l'Histoire, ensuite par la dépossession identitaire de ceux qui n'avaient pour ultime recours que leur soumission aux nouveaux venus. Le processus d'identification étant toujours parti du plus fort en direction du plus faible, l'altération commence donc à partir du moment où un groupe choisit d'imposer à un autre une dénomination quelconque. Nous sommes confrontés *ipso facto* au dilemme que pose l'identification des origines pour ce qui relève de la genèse de la société antillaise telle qu'on l'a jusqu'ici définie, un processus de domination. On en arrive parfois à même délocaliser des populations pour en implanter à leur place une nouvelle ; les exils se vivent dans plus d'une seule direction. L'impact de l'exil est souvent évident chez certains personnages de la tapisserie romanesque des îles de la Caraïbe, dont le rôle crucial qu'ils ont joué dans leurs sociétés est souvent précédé par un départ hors du pays natal. Il y a aussi le lien entre certains auteurs et les personnages de leurs romans qu'on peut démontrer à travers la similitude qu'on remarque entre leurs parcours. L'effet miroir entre le vécu de ces écrivains et celui de leurs personnages est en quelque sorte symptomatique d'un besoin

d'auto-découverte qui ne peut s'accomplir que dans l'errance, quitte à couper ses racines pour pouvoir s'observer de là-bas. Il importe de faire le voyage au-delà du connu pour mieux appréhender ce qu'est l'identité antillaise pour soi-même. Le sillage délimitant de l'insularité, tel que Maryse Condé la décrit, une « île prison »<sup>30</sup>, donne lieu au sentiment d'une vie inachevée où les rêves deviennent irréalisables. Ces états de causes forcent l'Antillais à vouloir briser les barrières qui le séparent du monde extérieur et par conséquent limitent l'évolution de son identité. Il est difficile de vouloir être le meilleur de « soi-même » quand ce « soi-même » n'est qu'un reflet d'un autre qui sans cesse s'érige en modèle, soit sciemment ou involontairement. Aux Antilles, une vie accomplie se résume à ce qu'on a réussi non seulement financièrement mais aussi socialement aussi. Ainsi a-t-on certaines familles noires exhiber de la fierté lorsque leurs enfants se marient à des blancs ou des mulâtres car leurs petits-enfants, disent-ils, auront la 'peau chappée'<sup>31</sup>. L'élément étranger sert parfois de catapulte, ayant le pouvoir de propulser un individu en haut de l'échelle sociale antillaise. Ceci est une autre raison pour laquelle le voyage vers l'étranger est si prisé aux Antilles. Cela peut aussi expliquer pourquoi les

séjours tendent à durer si longtemps car celui qui part n'aime pas revenir les mains vides. Nombreux sont les personnages qui peuplent le monde littéraire antillais dont la trajectoire en dehors du pays natal est au centre de leur histoire. Des auteurs comme que Jacques Roumain, Aimé Césaire et Maryse Condé ne cachent pas eux-mêmes la déchirure qui résulte de la séparation d'avec le pays natal. Le retour à la terre natale ne se présente pas toujours sous de bons auspices pour celui qui quitte les Antilles. La problématique du retour tient du fait qu'il est quasiment impossible de revenir au pays qu'on a connu avant son départ. Manuel, à son retour à Fonds-Rouge ne s'est pas tout de suite rendu compte du changement qui s'y était opéré, mais au fil du chemin qui le conduisait à la case de ses parents, il n'avait trouvé « nulle part, la fraîcheur verte qu'il espérait » (Roumain, *Gouverneurs* 26). Francis Sancher de sa part avait essayé plusieurs endroits comme terre d'amarre, mais en sortait toujours manquant d'un port d'attache où il pouvait se sentir chez lui. Au bout du compte il a choisi Rivière au Sel, mais son parcours laisse sous-entendre que c'était le sort qui avait choisi ce village comme son dernier lieu de repos. Et que dire de Dany pour qui le retour semble avoir été effacé de ses plans au point où le paysage nordique du Québec lui

semblait plus accueillant que sa propre patrie ? Même lorsqu'il se résigne à son exil, le besoin de s'identifier à quelqu'un de semblable à lui reste néanmoins inassouvi pour l'Antillais, même dans un pays francophone comme le Canada ou la France. La langue a beau être familière mais cela n'arrive pas à effacer le désir de revoir les tropiques et ses visages familiers. Ce besoin viscéral de tout quitter pour rentrer chez soi, auquel succombent plus d'un, met le voyageur dans une situation difficile à cerner puisqu'il ne sait pas vraiment quel accueil lui sera réservé à son retour. L'Antillais n'est pas étranger à la condition d'exil car souvent il vit dans cette condition même lorsqu'il est dans son pays. Même lorsqu'il se trouve à l'étranger, le choix n'est pas toujours clair au dire de Dany Laferrière : « Je me suis échappé de l'île qui me semblait une prison pour me retrouver enfermé dans une chambre à Montréal » (Laferrière 54). En se référant à l'aspect linguistique de la vie antillaise, on peut constater la prépondérance d'une littérature en langue française aux Antilles majoritairement créolophones. Cette situation n'est pas seulement un fait littéraire, mais elle engendre des millions d'exilés linguistiques, c'est-à-dire des gens qui sont forcés à parler une langue qui n'est pas la leur. Tout comme certains sont obligés de choisir entre

la vie aux Antilles et celle en terre étrangère, d'autres ont le choix de vivre en français ou en créole. Pour ceux qui aspirent à une éducation, le choix leur est imposé ; car aux Antilles l'éducation se fait en français. Cela peut créer un fatalisme identitaire, et pour celui qui doit choisir entre les deux rives, le choix est ambivalent car quoi qu'il soit l'exil persiste. Le roman antillais permet de forger un dénominateur commun en réunissant sur un même plan linguistique des gens d'origines et de classes sociales disparates, tout en faisant se côtoyer des langues autrefois en compétition sur le même plan social antillais. On se moque gentiment dans *Traversée de la mangrove*, des Antillais qui ont perdu de leur parlure créole après avoir vécu en métropole, comme on pardonne à ceux qui ont un peu perdu des coutumes du pays après leur longue absence, dans *Gouverneurs de la rosée*. Manuel semble amusé lorsque son père le gronde : « Tu as oublié l'usage... Tu es sans égard pour les morts ; eux aussi ont soif. » (Roumain, *Gouverneurs* 37). Chez Fanon cependant la critique est plus virulente envers les Antillais qui deviennent souvent des aliénés identitaires une fois qu'ils partent pour la métropole.

Le territoire antillais est l'aimant qui attire vers son centre les éléments épars de l'identité antillaise dispersés à l'étranger par l'attachement qu'on lui voue. Cette identité, beaucoup la revendiquent à travers leurs luttes quotidiennes, mais c'est surtout par le biais de la littérature qu'elle s'exprime plus clairement. Le thème du malaise identitaire est récurrent dans la littérature tout comme dans la réalité antillaise. Les questionnements sur les origines restent un aspect important d'une société qui pourtant fait de son mieux pour laisser derrière elle un passé douloureux. Alors les gens choisissent de partir pour s'inventer une nouvelle identité, mais une fois à l'étranger, ils pensent à rentrer aux Antilles qu'ils ont fuies, même si beaucoup n'y retourneront jamais. Aujourd'hui on pourrait avoir l'impression que les altérités ne posent plus de problèmes à l'identité antillaise, car à peine évoque-t-on ses composantes africaines, amérindiennes, européennes. Mais pour la personne qui revient aux Antilles, son horloge est vite remise à l'heure par l'accueil qu'il reçoit selon son appartenance sociale.

L'analyse de la différence entre la vie aux Antilles et à l'étranger permet de comprendre le changement psychologique engendré par le déracinement. De là, on peut

expliquer les degrés d'évolution identitaire des deux styles de vie. Le rôle que joue l'altérité, dans le confinement des territoires antillais et à l'étranger, n'est jamais stable, car dans les deux cas l'identité subit un tissage-retissage permanent au fur et à mesure que les éléments s'y ajoutent et s'en soustraient. L'Antillais est à jamais altéré une fois qu'il a quitté son pays, et cela complique d'erechef le processus du retour. La société antillaise est constamment en train de se renouveler à travers les métissages entre les Antillais et d'autres peuples, sur des registres multiples. Pourtant en ajoutant l'aspect de voyage à l'étranger on y voit plus clair sur la dichotomie créée par la fracture identitaire que vivent les Antillais en diaspora ou chez eux, et du changement qui s'ensuit due à l'altérité comme élément basique de la fabrique identitaire antillaise.

L'altération chez les Antillais qui partent en terre étrangère s'affiche souvent en un produit dérivé de la rencontre d'altérités irréconciliables. La rencontre des Antillais avec le monde extérieur n'est pas toujours bien gérée par eux, et le mal-être qui en résulte s'amplifie par le constat de l'écart qui existe entre les deux sociétés. Dans *Le Cœur à rire et pleurer*, roman intime de Maryse Condé, l'auteur aborde le sujet de l'altération comme le

fruit de son séjour à Paris, mais bien plus loin encore, du rêve parisien qu'elle vivait déjà avant même d'avoir quitté sa Guadeloupe natale<sup>32</sup>. Frantz Fanon n'est pas non plus étranger à ce concept comme on peut le constater dans *Peaux noires, masques blancs*. Aimé Césaire dans son « *Cahier d'un retour au pays natal* » a mis en évidence l'incidence de l'auto-questionnement au moment où l'Antillais se décide à rentrer chez lui. Mais c'est ce roman hautement acclamé par la critique littéraire, de Dany Laferrière, qui viendra mettre en lumière les réflexions tant philosophiques que poétiques d'Aimé Césaire, en montrant comment ce retour peut avoir lieu, tout en laissant des éléments d'espoir pour l'Antillais.

*L'Énigme du retour* se lit comme roman et autobiographie par son traitement de la réalité haïtienne vue par le narrateur, sous une couverture romanesque. Celui-ci offre des observations détaillées à la première personne et la voix narrative se mêle à l'expérience vécue de l'auteur puisque que celui-ci inclut des données historiques dans son roman. Dany Laferrière y continue la pensée de Césaire, dont il cite quelques vers d'ailleurs, à travers un carnet exhaustif du voyage aller-retour du personnage principal de son roman, tout en capitalisant sur les diverses migrations effectuées entre Haïti et

l'étranger. Il y boucle ainsi un périple entamé par Jacques Roumain dans *Gouverneurs de la rosée*, il y a plus de soixante-dix ans, et offre d'autres issues possibles pour un retour qui ne se solderait pas toujours en malheur pour celui qui l'entreprend, comme ce fut le cas pour Manuel Jean-Joseph et Francis Sancher.

Aujourd'hui encore l'Histoire se joue aux Antilles entre ceux qui restent, ceux qui partent et ceux qui reviennent. La question linguistique y reste un point de contention majeure de l'altérité dans l'identité. Outre Haïti, qui est considéré comme un pays dont la langue officielle est le Créole, les Antilles françaises s'identifient linguistiquement par la langue française, quoique la majorité de ses habitants parlent une forme ou une autre de la langue créole. Il faut rappeler à la mémoire que lors de leur processus de « créolisation », pour rester dans le cadre défini par Glissant, l'Espagne, la France, l'Italie et le Portugal ont dû opter pour leur propre « langue créole » : l'espagnol, le français, l'italien, et le portugais.

La dissension entre la langue parlée et écrite reste un point important dans l'établissement de la nomenclature d'une identité antillaise universelle. On n'a qu'à étudier les phénomènes linguistiques qui ont eu lieu lors du

passage du latin comme langue officielle aux différentes étapes linguistiques de chacun de ces pays pour comprendre la complexité de l'identité antillaise. Dans le cas de la France par exemple, les conversations dans les hauts fonctionnements ainsi que dans les communications du clergé étaient en latin, tandis que le tiers-état s'exprimait en langue vernaculaire, et cela a continué même après que la langue française est devenue la langue officielle de la France. Ce phénomène se joue encore aux Antilles où il existe un standard de communication officielle qui se fait en français tandis que la majorité des Antillais s'exprime quotidiennement en créole. Aujourd'hui beaucoup d'Antillais sont linguistiquement enclavés, bien qu'ils soient à l'intérieur de leur propre société. L'exil semblerait être la condition permanente pour eux alors qu'on prône l'effacement des barrières territoriales au bénéfice de la mondialisation. Les enjeux ont certainement changé pour les Antilles en fonction des nouvelles frontières de la francophonie comme vocable unificateur des régions autrefois isolées, et la langue française continue d'être le trait d'union des anciennes colonies françaises. Le retour à une identité antillaise telle qu'envisagée par les experts de l'antillanité est peut-être à jamais compromis par le rapprochement des peuples et la disparition des

frontières idéologiques. Pour une fois, la littérature antillaise semble traîner le pas derrière les Antillais eux-mêmes qui par leurs séjours prolongés à l'étranger prouvent qu'être Antillais dépasse les frontières.

## CHAPITRE 5

UNE FOIS DE RETOUR : CONFRONTER LES DÉFIS POSÉS PAR  
L'ALTÉRITÉ ET LES ALTÉRATIONS.

On retrouve parfois certaines tensions qui menacent de défaire les tissus identitaires déjà fragiles de la société antillaise. La cohabitation est parfois problématique entre les habitants qui sont restés et ceux qui reviennent de leurs longues absences. Le déficit de cohésion, qui est souvent la résultante d'un manque de compréhension entre gens de souches différentes, peut être exacerbé par le retour d'habitants ayant vécu hors des territoires antillais et qui veulent se réintégrer à leur société. Une fois de retour, l'Antillais doit s'accommoder aux exigences locales et il doit prendre garde à ne pas être vu comme une menace à la stabilité sociopolitique. Même dans un pays démocratique comme la France, celui qu'on croit être un agitateur peut être mis en résidence surveillée, comme dans le cas d'Édouard Glissant. Une personne ayant vécu à l'étranger peut être victime de l'opinion publique lorsqu'il tente de réinvestir la scène sociopolitique de son pays d'origine. Hilarion, le chef de police avait bien compris que les autorités locales le soutiendraient plus

facilement s'il étiquetait d'agitateur Manuel, le nouveau venu qui par son parcours inspirait déjà la méfiance aux leaders politiques du pays. Le retour crée parfois un danger pour ceux qu'on croit altérés à jamais à cause de leur expérience à l'étranger. Le cas Manuel atteste ce fait et rappelle un peu celui de Francis. Sans doute le protagoniste de *L'Énigme du retour* aurait pu subir un sort similaire s'il n'avait pas entièrement embrassé sa nouvelle identité d'étranger dans son propre pays. Pour ceux qui auront compris comme Dany que l'exil est une situation permanente, le retour se vit comme une escale et donc un retour temporaire au pays natal.

Il faudrait peut-être lier le sort de Manuel et de Francis à une mauvaise interprétation de leur statut au sein d'une société qu'ils connaissaient moins bien qu'ils ne se l'imaginaient. Le rôle d'arbitre assumé par l'Antillais qui revient peut sembler consolider les relations entre certains groupes désunis, mais il peut tout aussi être au détriment de celui-ci. L'expérience à l'étranger sert souvent d'élément unificateur permettant le dépassement des mentalités sectaires qu'on note chez certains personnages. Il est parfois nécessaire de faire intervenir un agent extérieur ayant une origine antillaise quelconque. Mais le prix à payer est parfois ultime pour

certains qui, à leur retour aux Antilles, y laisseront leur vie, tandis que d'autres repartiront continuer leur exil. Mais peu importe leur provenance ou leur destination, ils auront laissé un impact sur la terre des Antilles par la nature-même de leur identité altérée.

En revanche l'insertion de l'élément extérieur pousse à des changements dans les rapports entre les Antillais eux-mêmes. Ce nouvel apport leur sert d'exutoire et diminue les tensions internes. En dépit de la réticence à accepter comme siens les nouveaux venus, la société antillaise incorpore l'expérience acquise par ces derniers au point d'en oublier leurs origines et leurs parcours ne serait-ce que temporairement. Maryse Condé ne fournit pas assez d'informations sur Francis Sancher pour savoir où il est né, mais il est clair qu'il vient d'ailleurs, et cette conversation qu'il entretient avec Moïse le facteur confirme ces données : « Tu es le facteur, pas vrai? Ce n'est donc pas la peine que je te raconte des histoires. Je m'appelle Francisco Alvarez-Sanchez. Si tu reçois des lettres à ce nom-là, ce sont les miennes. Autrement, pour tout le monde ici, je suis Francis Sancher » (Condé, *Traversée* 33). L'aspect identitaire ne requiert pas toujours une appartenance au port d'attache. On peut

décrier l'altérité d'une personne tout en célébrant le patrimoine étranger qu'il apporte avec lui.

La littérature antillaise hérite en termes de leitmotiv, du passé historique des Antilles. Pour ce qui a trait aux personnages historiques qui viennent d'ailleurs pour finir leur vie aux Antilles, on connaît leur lieu d'origine pour la plupart. Certains viennent d'un peu partout, mais il y a de particulier chez eux, qu'en dépit de leurs origines ils ont su faire des Antilles leur patrie, et c'est leur nouvelle terre d'accueil qui est devenue le principal élément unificateur. Si l'on s'en tient au cas d'Haïti, où les habitants sont parvenus à unir les différentes factions de leur société, les Noirs venant d'Afrique, et les Mulâtres qui eux étaient nés à Saint-Domingue<sup>33</sup>, pour donner naissance à la nation haïtienne, on peut conclure qu'une entente entre groupes hétérogènes est possible si leur cause est digne. Le fait d'avoir en commun le même territoire est déjà un premier pas pour créer une adhésion entre des gens d'origines différentes. On peut dire que dans certains cas, l'ici et l'ailleurs peuvent se donner la main pour renforcer l'unité identitaire aux Antilles.

Du premier voyage des côtes africaines vers les Antilles, les changements de longitudes allaient entraîner

des changements d'attitudes, sur le plan historique. Les groupes ethniques qui vivaient souvent sous la menace de la guerre avaient fini par oublier leurs différences et le voyage outre-Atlantique donna naissance à de nouvelles alliances. La condition servile des Africains transplantés aux Antilles, les obligeait à se faire une nouvelle identité pour remplacer celle qu'ils avaient perdue durant la traversée transatlantique. Le voyage sans retour, selon Dany Laferrière<sup>34</sup> caractérise la fondation d'un idéal identitaire basé sur désir d'un retour auquel on a renoncé dès les premières instances du voyage. L'exilé rêve au pays natal auquel il ne peut désormais appartenir tout en s'inventant une identité dont il n'a pas tout à fait droit. Dany rêve d'Haïti lorsqu'il se trouve à Montréal, mais ses pensées voyagent à travers le paysage québécois lors même qu'il se trouve physiquement à Port-au-Prince. Dany Laferrière prend en exemple le cas de Frankétienne comme l'exception au cas de la majorité des intellectuels de son pays forcés à s'exiler pour échapper à la répression politique. Ce grand écrivain haïtien, malgré les dictatures continues de papa Doc à son fils baby Doc, a choisi de rester dans son pays, comme l'écrit Laferrière: « Frankétienne est un artiste si prolifique qu'il peut ruiner un collectionneur...L'ogre n'a jamais vécu ailleurs

que dans cette turbulence urbaine » (Laferrière 239). Son cas s'inscrit en faux contre la thèse des personnages romanesques qui sont forcés de partir ou qui reviennent au pays pour y trouver la mort, comme c'en est le cas dans *Gouverneurs de la Rosée*.

En tenant compte des conflits internes, le choix de revenir pour rester aux Antilles une fois de retour semble peu évident. Derrière cette motivation personnelle se trouve un désir sous-jacent d'en finir avec l'exil en plus d'un amour patriotique. Manuel avait peut-être une meilleure chance de gagner sa vie à Cuba, mais il a choisi de répondre à l'appel de son pays qui avait grand besoin de lui. En ce sens il fait preuve de courage, car la répression dans les campagnes haïtiennes par les forces de l'ordre était monnaie courante à son époque. Selon la tradition aussi, toute personne ayant séjourné à Cuba était gardée de près à cause des penchants communistes de ce pays. Manuel et Sancher y ont vécu tous les deux, mais ce sera Manuel qu'Hilarion sous un faux prétexte, cherchera à inculper de subversion. C'est là l'exemple d'une altérité qui pose problème par sa nature, à cause du climat politique d'Haïti sous le gouvernement d'Élie Lescot<sup>35</sup> qui, au dire de Roumain « était sous la solde du gouvernement américain ». Manuel et Francis représentent les Antillais

qui après un séjour prolongé à l'étranger voulaient se forger une place au sein de la société locale. Ainsi ils ont trouvé plus de résistances sur leurs passages à cause des implications futures de leur réinsertion dans la vie active de leur village respectif.

Le retour de Dany semble fortuit, puisque ce n'est pas de son propre gré mais à cause de la mort de son père qu'il sera forcé de rentrer au pays après une absence de trente ans. En plus de rentrer au pays pour les funérailles de son père déjà enterré à New York, il y va pour reconforter sa mère qu'il n'a pas vue depuis trois décennies. C'est peut-être à cause de cela qu'il échappe au sort des deux autres personnages au destin tragique, qui eux ont choisi de leur propre gré de revenir s'installer en permanence. Dany a déambulé dans les rues de Port-au-Prince et de Pétion-Ville sans une égratignure, pourtant il a entendu, de gens fiables lui raconter des histoires affreuses au sujet de locaux et d'étrangers qui ont osé visiter ces villes où la mort peut frapper à chaque coin de rue. Il en profite surtout pour visiter la campagne haïtienne où il constate combien peu de chose ont changé, et les images qu'il décrit ramènent au roman de Jacques Roumain. Le narrateur ne cache pas son émerveillement devant l'atmosphère pittoresque des lieux. Dans le roman de

Laferrière, c'est dans la capitale qu'avait lieu la déchirure, au sein d'une communauté qui avait résisté aux pires adversités. Mais là où la dictature les avait soudés les uns aux autres, la liberté retrouvée avait presque effacé toute trace de dignité humaine jusqu'à les voir s'en prendre même à leurs proches pour des bagatelles.

En faisant le bilan à son retour, Manuel a pu constater combien la dynamique avait changée pour le pire entre les habitants de Fonds-Rouge. Pendant son absence l'inimitié s'était installée et les anciens amis étaient devenus ennemis. En dépit des liens de parenté qui existaient entre les habitants, ce village était devenu le théâtre d'affrontements sanglants qui, depuis lors avaient coupé toutes collaborations entre les villageois. Le retour de Manuel était l'élément nécessaire pouvant rapprocher les clans opposés, mettant fin à des années de luttes intestines à Fonds-Rouge. Dans la ville de Port-au-Prince cependant, la chute de la dictature, au lieu d'apporter paix et unité avaient engendré de nouveaux types de sauvageries, et le retour forcé de gens qui avaient émigrés aux États-Unis, apportant d'autres altérités, n'avaient fait qu'empirer la situation. À son retour dans son pays, c'est une ville de Port-au-Prince où il était

plus dangereux de vivre qu'au temps des dictatures que Dany avait retrouvée.

Rivière au Sel est témoin d'une discorde beaucoup plus complexe, dans la mesure où il y avait plus de disparités entre ses habitants, qui s'étaient installées au fil des ans. Les défis pour tout nouveau venu dans ce maelstrom humain seraient, de ce fait, plus difficiles à surmonter comme l'exemplifie les situations dans lesquelles se retrouvent Sancher, Désinor et d'autres gens venant d'un peu partout de la Caraïbe: Cuba, Dominique, Haïti, Saint-Martin. Certes les Antilles ne sont pas étrangères aux implantations de personnes venant d'ailleurs pour s'y établir définitivement, et cela encore plus en Martinique et en Guadeloupe, scène de la *Traversée de la mangrove*. Malgré le rapport antagoniste qui régissait les relations entre les Blancs et les Noirs, des liens s'étaient tout de même formés pour donner naissance un kaléidoscope de couleurs en la présence des mulâtres, nés des colons blancs d'origine européenne, et de leurs esclaves noirs venus d'Afrique. D'autres groupes raciaux sont venus ajouter leurs pigments à ce tableau multicolore, entre autres les Sud-asiatiques, venus aux Antilles pour suppléer à la main-d'œuvre décroissante due à l'abolition de l'esclavage<sup>36</sup>. Ce dernier groupe figure en grande prépondérance dans le roman

de Condé. La mentalité sera différente suivant qu'une personne ou un groupe vienne s'installer ou soit de passage. Dany n'a pas à s'inquiéter de trouver sa place dans son pays d'origine où à son retour il s'est senti aliéné, tandis que Manuel et Francis, qui essayaient de se faire une place parmi des gens qu'ils croyaient leurs, doivent composer avec les exigences d'une société qui ne les accueillait pas toujours à bras ouverts.

L'aller-retour crée chez les personnages de la littérature antillaise un contexte particulier qui lui donne son caractère unique par sa tendance à l'extériorisation. Pour un pays comme Haïti coupé du reste du monde pendant plus d'un siècle, le décalage est plus important que pour la Guadeloupe et la Martinique. Le va-et-vient entre les Antilles françaises et la métropole avait continué avec quelques interruptions mineures, de l'implantation des colonies jusqu'à son présent, tandis que la réalité haïtienne n'a permis les grands échanges entre les milieux locaux et étrangers que vers la seconde moitié du vingtième siècle. Néanmoins lorsque ce fut permis, les émigrations ont eu lieu en masse et même lorsque les retours n'eurent pas été propices, les échanges entre Haïti et les pays étrangers ont continué bon train, grâce à sa diaspora intellectuelle de Montréal, New York et Paris. Ce

n'est donc pas un hasard que le paysage romanesque haïtien contienne tant de références étrangères comme son homologue guadeloupéen. Cela peut être attribué au parcours et séjours à l'étranger de plusieurs auteurs Antillais.

Roumain a séjourné en Espagne, en France, à Cuba, aux États-Unis entre autres ; Condé, en France, en Guinée, au Ghana, au Sénégal et aux États-Unis ; et Laferrière, lui, a vécu près de trois décennies au Canada après un bref séjour à New York.

Les personnages principaux des trois romans semblent avoir parcouru un circuit semblable à celui de leurs auteurs respectifs, et leur réinsertion à la population locale variera en degré selon le palmarès de ces auteurs. Manuel a acquis un grand savoir pendant son séjour à Cuba, ce qui va lui être très utile lors de son retour à Fonds-Rouge ; les expériences de Roumain à l'étranger notamment à Cuba où les fausses idées qui circulent sur le compte de ses compatriotes vont le pousser à établir, dès son retour en Haïti, le Centre d'Ethnologie dont le but principal était de défaire les mythes raciaux qui existaient à son époque. Francis Sancher « avait roulé sa bosse en Afrique où il était médecin » (Condé, *Traversée* 75), à l'instar de Maryse Condé qui y avait œuvré pendant dix ans en qualité d'enseignante. Dany Laferrière, tout comme le narrateur de

son roman, s'était enfoncé dans le paysage nordique du Québec et la voix du narrateur-personnage se confond avec celle de l'auteur.

La tendance à l'évasion qui pourrait s'attribuer à la condition d'insularité de l'Antillais lui a souvent valu l'épithète d'aliéné culturel. Aussi taxe-t-on, souvent à tort, la littérature antillaise de trop valoriser tout ce qui est extérieure à elle-même aux dépens de ses propres valeurs. Selon Jean Barnabé, Patrick Chamoiseau et Raphael Confiant, dans leur *Éloge de la Créolité*, cette tendance s'expliquerait ainsi :

Une des entraves de notre créativité fut le souci obsessionnel de l'Universel. Vieux syndrome de colonisé : ce dernier craint de n'être que ce lui-même dévalorisé, tout en étant honteux de vouloir être ce qu'est son maître. Il accepte donc - suprême subtilité - de penser les valeurs de ce dernier comme celles de l'idéal du monde. D'où l'extériorité à nous-mêmes. (Bernabé et al. 50)

Si on décèle un besoin naturel de savoir ce qui se passe à l'étranger chez l'Antillais, on peut voir une fascination toute aussi grande des étrangers pour la société antillaise. Cela s'explique en partie par l'attitude chez les écrivains antillais d'écrire en langue française,

tandis que la langue majoritairement parlée aux Antilles est le créole. Le thème de l'aller-retour fait bon ménage avec la littérature antillaise, et les variations des retombées de ce va et vient donnent sujet à dissserter. Toujours est-il que les enjeux dépassent le cadre littéraire qui fournit cependant un terrain pour l'analyse de l'interaction entre ceux qui n'ont jamais quitté leur pays et ceux qui y reviennent, ou qui y viennent s'installer pour la première fois.<sup>37</sup>

Que des écrivains antillais choisissent de créer des personnages qui reviennent aux Antilles après leurs longs départs, est peut-être un signe que le retour au pays est inscrit dans le voyage dès les premières instances du départ même si parfois il n'aura pas lieu. L'un des obstacles à l'implantation définitive de l'Antillais dans les sociétés occidentales est la différence des rapports entre les races et les classes sociales chez lui et ailleurs. Francis bénéficie d'une plus grande considération de la part des habitants de Rivière au Sel à cause de sa couleur de peau, tandis que Désinor a dû s'enfuir à cause du contrôle systématique de la police. Bien que les deux personnages soient d'origine étrangère, le premier a pu se réclamer de la descendance d'un patriarche Guadeloupéen dont personne n'arrivait à en

corroborer la véracité. Le deuxième un Haïtien d'origine est derechef pointé du doigt à cause de sa couleur. Dans ce cas aussi, comme dans celui indiqué par Gontran-Damas, la couleur noire est le premier indice identificateur des altérités indésirables au sein d'une société où les préjugés de couleur sont loin d'avoir disparu.

Il existe des éléments identitaires propres à chaque île qui font que l'Antillais ne se sent bien que dans sa propre patrie. Pour certains endroits il importe aussi d'accentuer l'importance du rôle que les traditions et les croyances religieuses ont joué et continuent de jouer aux Antilles. Qu'il s'agisse du Christianisme, du Vaudou ou d'un syncrétisme des deux, ou du Quimboiseur et son rôle dans les croyances populaires, le monde des Esprits fait partie intégrale de la vie antillaise, et cela est apparent dans beaucoup de romans antillais explicitement ou en filigrane. Les trois romans en font référence. Manuel, après son arrivé devrait recevoir les bénédictions des loas Africains qui ont fait le déplacement depuis l'Afrique pour honorer de leur présence la cérémonie. Francis Sancher est le seul qui ait pu habiter une vieille maison familiale que plusieurs croyaient ensorcelée. Dany dans ses voyages dans les villes de province avait été reçu favorablement parce que les maîtres des lieux le croyait soit Hogou<sup>38</sup> soit

accompagné par ce dieu du panthéon vaudou. Dans d'autres œuvres haïtiennes le thème principal est centré autour d'histoires où les superstitions ont un effet tellement paralysant qu'elles contrôlent le déroulement de la vie de tous les habitants d'une région déterminée.

Bien que les habitants des Antilles soient séparés par des étendues marines, ils se rejoignent en plusieurs points. Même si selon Maryse Condé : « Even the most superficial study of literature from the West Indies demonstrates that every writer keeps to his or her Island »<sup>39</sup>. Cela n'empêche que les personnages des différentes îles des Caraïbes partagent une réalité similaire par leurs origines et leur vécu. Pascale De Souza fait remarquer dans un article combien « Rivière au sel rappelle superficiellement le Fonds-Rouge de *Gouverneurs de la rosée* » (De Souza 824). Il est possible de croire que les villes de province décrites par Dany Laferrière dans ses promenades portent une certaine ressemblance avec Rivière au Sel aussi. En dépit des différences qui existent entre leurs villages, Manuel Jean-Joseph, Francis Sancher et Dany Laferrière sont des personnages très similaires en ce sens qu'ils représentent l'élément « autre » au sein d'une société peu accoutumée aux interactions étrangères. Tous les trois sont forcés à

constater leur degré d'altérité par rapport aux autres personnages qui n'ont jamais quitté les Antilles. Ils incarnent un dénominateur commun qui met en évidence la précarité de la vie insulaire. En somme ils démontrent l'importance que joue la part de l'extériorisation dans le roman antillais.

L'identité antillaise peut aussi se définir par l'attachement aux racines ancestrales issues pourtant d'origines diverses. Si on rêve de partir, c'est souvent pour pouvoir mieux revenir, car il existe aux Antilles une certaine solidarité et parfois c'est dans l'adversité qu'elle se fait le plus remarquer. Ce n'est pas étonnant que partout où il passe à travers les villes de province, Dany reçoit un accueil chaleureux, parce que c'est dans la nature de ces gens de partager avec joie ce qu'ils ont avec un inconnu sans rien attendre en retour. À défaut de pouvoir faire le périple en deçà des eaux tropicales, les habitants aiment entendre comment les gens vivent dans ces pays « de l'autre bord de l'eau », ce qui rend d'autant plus captivantes les paroles de quelqu'un venant de l'étranger. Manuel et Francis sont les conduits par lesquels la majorité des habitants de Fonds-Rouge et de Rivière au Sel respectivement ont pu se connecter avec le monde extérieur, et Dany fournit à son neveu le matériel

intellectuel nécessaire pour alimenter ses rêves d'écrivain.

Le voyageur qui revient aux Antilles a le privilège d'apporter un dépassement aux croyances et attitudes locales. Les anciennes mœurs qui peuvent parfois entraver la bonne marche du progrès social aux Antilles sont remises en cause à la lumière des pensées progressistes nées des rencontres avec d'autres cultures. Manuel a apporté de Cuba sa nouvelle logique qui défie les anciennes croyances de ses parents. Pour lui, « il y a les affaires du ciel et il y a les affaire de la terre » (et si la situation de Fonds-Rouge, son village empire), « ce n'est pas Dieu qui abandonne le nègre, c'est le nègre qui abandonne la terre et il reçoit sa punition : la sècheresse, la misère et la désolation » (Roumain, *Gouverneurs* 37). Lorsque Francis Sancher, à son arrivée décide de vivre dans cette maison que tous croyaient hantée, par ce geste, il pousse les habitants de Rivière au Sel à remettre en valeur leurs croyances superstitieuses qui remontent au temps de la colonie, comme nous le fait remarquer Raphaël Confiant dans *Mémoires d'un fossoyeur* :

Au temps de l'esclavage, en effet, certains grands Blancs qui craignaient les révoltes des nègres faisaient enterrer leurs richesses dans des jarres en

des lieux connus d'eux seuls et de l'esclave chargé de fouiller le trou. Cet esclave-là était toujours sacrifié pour qu'il ne parle pas. Il recevait une balle dans la tête et était enseveli par le béké tout à côté de la jarre. Le nègre devenait alors le gardien du trésor. (Chalumeau et al. 83)

Pour celui qui a vécu à l'étranger, les superstitions qui font peur aux gens locaux n'ont pas la même ampleur. Tout comme pour Manuel et Sancher, on voit un Dany, dans une certaine mesure peu ébranlé par les croyances bien ancrées dans le Vodou, de la paysannerie haïtienne. Il nous fait lier connaissance avec un ancien ami de son père qui se moquait d'un dénommé Antoine, un intellectuel qui a choisi d'aller vivre à la campagne pour devenir prêtre du vaudou. Si les superstitions ont perduré sur le territoire antillais, le roman a joué un rôle émancipateur en offrant d'autres issues aux relations entre les détenteurs de la pensée mystique et les habitants qu'on pouvait facilement garder dans la peur. Les personnages comme Manuel, Francis et Dany jouent le rôle de démystificateurs dans des sociétés où la peur de l'inconnue paralyse parfois.

Jacques Roumain met en évidence la situation difficile dans laquelle évoluent les habitants de Fonds-Rouge qui sont forcés de partir vers d'autres pays antillais (Cuba,

République Dominicaine), pour échapper à la misère. Maryse Condé fait intervenir une caste multiethnique et multinationale provenant des autres îles antillaises (Cuba, Dominique, Haïti, Saint-Martin) pour montrer la précarité des relations entre Antillais : « les Dominicains et les Haïtiens vivant sous pression avec une menace constante d'expulsion » (Condé, *Traversée* 200). Elle retrace les pas de Désinor, l'Haitien qui « avait pris la fuite » afin d'éviter le contrôle de la police guadeloupéenne, pour enfin se retrouver à Rivière au Sel. Le narrateur de *l'Énigme* lui-même n'est pas non plus étranger aux péripéties de l'exil, vivant dans une petite chambre à Montréal. Les défis à surmonter une fois de retour aux Antilles sont parfois si grands que certains vont choisir de vivre ailleurs. Mais pour ceux qui veulent rentrer vivre dans leur pays d'origine, il faut s'attendre encore plus à l'inconnu à cause du double changement ; chez celui qui revient et du pays vers lequel il revient.

Les conséquences probables de la confrontation des nouveaux venus avec les gens établis aux Antilles, sont parfois graves, car les Antillais forment une société très hétérogène où certains s'accrochent aux notions sentimentales du passé. Même si elles appartenaient à la communauté à un moment donné, les personnes qui reviennent

sont en un sens en compétition avec la population locale qui se sent maître des lieux pour n'avoir jamais quitté leur pays. L'un des personnages du roman de Roumain, « L'hérisson était parti travailler du côté de la Croix-des-Bouquets »<sup>40</sup>, mais il n'avait pas perdu sa place au sein de la communauté, parce que les migrations à l'intérieur d'un même pays n'étaient pas aussi mal vues que le voyage hors du pays. Mais « celui qui va en exil perd sa place » (Laferrière 111) comme l'indique Dany. Le facteur de dépaysement joue un double rôle dans l'incidence des allers-retours aux Antilles. Dans la mesure où le degré de ressemblance entre le pays d'accueil et le pays natal varie, l'exilé sera affecté différemment. Dans une correspondance adressée à sa femme, Jacques Roumain relate son état d'âme en rapport avec la similitude entre les paysages cubain et haïtien : « J'ai fait dernièrement une promenade à une heure environ de la ville avec un ami et j'ai été bouleversé. Depuis mon exil, c'est la première fois que je retrouvais un paysage 'Haïtien.' (La Martinique malgré sa beauté est très dissemblable de notre pays) »<sup>41</sup>.

Il est paradoxal que bon nombre d'Haïtiens qui partent travailler en République Dominicaine choisissent d'y rester. Les deux pays quoiqu'ils partagent la même île

sont en effet très dissimilaires, non seulement par la langue mais aussi par la culture. Le même paradoxe s'observe dans les cas nord-américain et européen. Le roman de Laferrière exemplifie le cas de deux générations d'Haïtiens qui depuis leur départ du pays se sont intégrés définitivement à la vie newyorkaise et québécoise, vie qui est diamétralement opposée à celle de Port-au-Prince. Même si le motif principal du départ est l'amélioration financière, il existe toutefois ceux qui hésitent à quitter leur pays : « Erzulie, la madame de Saint-Julien, répète qu'ils vont passer la frontière du côté de Grand Bois pour essayer de trouver du travail en Dominique<sup>42</sup> » (Roumain, *Gouverneurs* 100), mais ils ont choisi de rester à Fonds-Rouge tout de même.

Les racines acclamées par les Antillais sont étrangères de nature et par conséquent propre à les propulser hors de leurs îles s'ils veulent retrouver leur identité. Même pour ceux qui y ont vécu toute leur vie, les Antilles resteront une terre d'accueil en vertu des rapports d'implantations en ces lieux pour les Antillais. La transplantation dans le nouveau monde allait pour toujours changer les colons français tout comme les esclaves africains. Pour bon nombre des colons, le but primaire n'était pas de couper le lien avec la France, mais

de trouver d'autres moyens d'améliorer leur situation financière, et beaucoup caressaient le rêve du retour à la terre natale. Tandis que certains s'étaient enrichis vite et pouvaient quitter les colonies, d'autres ont vu leur séjour se prolonger jusqu'à l'implantation définitive. Le même procédé se reproduit aujourd'hui dans le cadre des migrations hors des Antilles. Il est impossible de prévoir qui reviendra de son exil ou qui choisira de le poursuivre.

Celui qui revient doit aussi confronter les préjugés locaux auxquels il n'est peut-être plus habitué. Le rôle joué par l'esclavage aux Antilles a engendré de la haine de part et d'autre. Si les Antilles ont changé au niveau administratif, elles évoluent lentement dans les mentalités comme signalé ici : « On ne se lassait pas de regretter le bon vieux temps de la canne, quand, bon an mal an, de pleins cabrouets cahotaient vers l'Usine. Ce n'était pas de bon gré que Sylvestre lui avait tourné le dos » (Condé, *Traversée* 136). Le ressentiment de toute une population lésée par des siècles d'abus et un partage inéquitable des biens après l'abolition de l'esclavage, exige presque un abandon des racines individuelles si les Antillais doivent créer des liens basés sur un avenir commun. Il est déplorable que dans un pays tel qu'Haïti, les préjugés de couleurs persistent encore en dépit de l'alliance faite

entre les Noirs et les Mulâtres durant la guerre de l'indépendance qui a abouti à la création du pays en 1804. Certains méfaits du passé ont laissé des empreintes indélébiles sur le présent. On aura beau rejeter dans la fiction les actes ignobles de certains colons, comme ici décrit: « Le premier Lameaulnes, Dieudonné Désiré, qui avait une Habitation-sucrerie dans la région du Marin en Martinique, prenait la tête de ses esclaves pour cible et y logeait les balles de son fusil, se tordant de rire devant leur dernier rictus » (Condé, *Traversée* 124), mais les rapports entre les races restent encore tendus aux Antilles. Tandis qu'il serait plus facile pour un Antillais vivant en France métropolitaine d'oublier les méfaits de la colonisation, la vie aux Antilles est un constant rappel que l'évolution vers une société antillaise harmonieuse est loin d'être une réalité. Le voyage hors des îles permet en quelque sorte l'acceptation d'altérités qui y restent encore tabous.

L'Antillais qui part vivre en Europe ou en Amérique du Nord porte le stigmate du colonisateur quand il revient vivre chez lui. En plus d'embrasser les coutumes françaises ou nord-américaines, il emporte avec lui les symboles de domination associés à ces pays. Francis et Dany sont dépositaires de ressources financières qui les

placent en situation de privilégiés par rapport aux habitants locaux. Cela peut engendrer des ressentiments capables de faire surface à n'importe quel moment. Francis Sancher mourra de façon douteuse. Et bien qu'il ait engendré assez d'animosité chez les habitants de Rivière au Sel contre lui à cause de son comportement, son assassinat si c'en est le cas, pourrait tout aussi avoir des motifs pécuniaires. L'Histoire se confond avec la fiction dans *l'Énigme du retour* ; au moment où le kidnapping<sup>43</sup> fait rage dans la capitale haïtienne, la mère du protagoniste vit dans la peur que les sorties nocturnes de son fils ne lui soient fatales. Manuel est le seul parmi les trois dont l'argent peut être écarté comme motif de haine contre lui. Il débarque de Cuba sans grande fortune si ce n'est que le savoir qu'il avait emporté de ce pays. Avec pour tout bagage une machette et un sac à dos, les habitants de Fonds-Rouge auraient en effet très peu à lui envier financièrement.

Le maintien des écarts sociaux aux Antilles est soutenu dans une plus grande mesure en Haïti par le rôle des superstitions. Le célèbre écrivain haïtien Franck Étienne qui s'intéresse aussi au Vaudou tant pour son côté esthétique que religieux, décrit le rôle paralysant que joue cette religion dans la vie de ceux des villes de

province d'Haïti. Dans *Les Affres d'un Défi*, il met en évidence la situation des habitants de campagnes exploités par les leaders religieux. L'auteur y décrit une scène typique de la vie dans les provinces, similaire à Fonds-Rouge. Dans le village de Bois-Neuf, Saintil le hougan et son assistant du nom de Zofer font régner la terreur, tandis les habitants sont forcés de s'avouer vaincus : « Nous avons tout accepté, tout avalé, tout avalisé. Muraille, poutrelles, échafauds et barbelés dans un décor monté pour la barbarie et la peur. Usant de prudence dans le jeu terrible du silence, nous faisons le mort, pour ne pas être happés par la machine broyeuse » (Frankétienne 58). Le choix de revenir vivre aux Antilles passe par l'acceptation ou le refus des croyances peut-être démodées. Chaque île possède sa réalité mais le choix reste le même; s'aligner pour, ou contre cette réalité.

En jetant un coup d'œil plus profond sur la représentation du vaudou dans l'identitaire haïtien on note un décalage entre la représentation qu'en fait Dany Laferrière de son effet sur la population, et la représentation qu'en fait Frankétienne. Le dernier démontre le lien qui existe entre cette religion et le maintien en place des gens et par les idéologies, tandis que le premier présente cette religion comme faisant partie

intégrante de la vie campagnarde en Haïti, sans qu'il y ait de heurt entre les deux. On peut faire le rapprochement entre Saintil, le prêtre du Vaudou, et Hilarion, le chef de section du village de Fonds-Rouge. Ce dernier utilise le pouvoir et l'intimidation pour garder les habitants dans l'effroi, ce qui consolide son emprise sur eux, et il en profite pour s'accaparer de leur terre, tandis que Dorméus le prêtre vaudou utilise son pouvoir pour rassembler les gens de Fonds-Rouge. En plus, les hougans<sup>44</sup> locaux sont vénérés pour leur rôle de leaders spirituels, mais aussi pour leur influence générale sur la vie des habitants dans les romans de Roumain et Laferrière. Dès son retour de Cuba, Manuel a eu droit à une cérémonie qui devait servir de remerciement, où son père lui déclare, « C'est lui, Papa Legba, qui t'a ouvert le chemin du retour. Clairemise l'a vu en songe, Atibon-Legba, le maître des carrefours. Il nous faut le remercier »<sup>45</sup>. L'élément religieux est moins évident chez Maryse Condé qui toutefois présente le protagoniste de son roman sous le jour d'un personnage capable de transcender les barrières de la superstition.

Parmi d'autres aspects déterminants de l'identité antillaise, l'élément migratoire exerce une grande influence sur le développement social. Il a façonné les attitudes, forgé les alliances et continue d'exercer sa

force d'attraction sur les Antilles à prépondérances africaines et européennes. Mais c'est dans les contours des îles caribéennes que se sont tournés les enjeux qui allaient faire naître une société à part entière dans le monde, unique par sa composition et ses relations internes. L'Histoire retient les noms des personnalités ayant laissé, par leur migration, des impacts aux Antilles. Boukman a fait son cheminement de la Jamaïque vers Haïti où il a été l'instigateur de la Révolte Générale des esclaves de Saint-Domingue<sup>46</sup>. Delgrès était le chef des insurgés contre la colonisation française en Martinique et en Guadeloupe où il a connu la mort. Le parcours des personnages suit cette lancée. Manuel est né en Haïti mais a séjourné à Cuba. Sancher vient de Cuba (du moins presque tous le croient sauf Moïse le facteur, qui se vante d'être le seul à savoir que Sancher était né en Colombie), puis vient finir ses jours en Guadeloupe. Dany quitte son Haïti natale, fuyant la dictature des Duvalier pour s'exiler au Québec où il allait passer 30 ans de sa vie.

## CHAPITRE 6

## ALTÉRATIONS À DES NIVEAUX MULTIPLES.

Avec le prolongement du séjour à l'étranger, le retour aux Antilles devient de moins en moins probable à cause des changements qui s'opèrent dans la mentalité par le côtoisement d'autres cultures. Parfois même ceux qui partent faire des études dans le but de rentrer au pays avec un diplôme finissent par prolonger indéfiniment leur séjour. *L'Énigme du retour* fait état de la situation de pères Haïtiens qui « ont construit (des) maisons en espérant que leurs enfants qui étudient à l'étranger reviennent prendre en main les affaires familiales. Comme ces derniers refusent de retourner..., ce sont les parents qui se rapprochent d'eux » (Laferrière 132). Ceux qui partent s'installer en terre étrangère ont souvent caressé le rêve de rentrer au pays à la fin de leur carrière pour y prendre leur retraite, mais ce rêve ne se matérialise pas toujours. Et comme le père de Dany, ils finissent leurs jours sans jamais revoir leur terre natale.

En incluant des éléments de la vie quotidienne dans leurs romans, les écrivains antillais arrivent à créer l'illusion d'un monde réel. Cela permet de voir l'étendu

de l'altération à tous les niveaux de la société antillaise. Certaines scènes s'apparentent soit à des endroits, soit à des personnes vivant ou ayant vécu des circonstances similaires. En ce qui concerne Maryse Condé, Françoise Lionnet déclare qu'elle « enracine le texte de *Traversée* dans le réel antillais pour permettre au lecteur de s'investir dans la vie quotidienne d'un petit village, Rivière au Sel, qui figure ici comme un microcosme de la société guadeloupéenne »<sup>47</sup>. Maryse Condé elle-même affirme que l'écrivain antillais « écrit pour un Autre dont la réalité, l'histoire, la formation sociale et les pulsions collectives sont radicalement différentes. C'est peut-être pourquoi il ne parvient à ses fins que dans la mesure où il a fait certaines concessions à son public » (Condé, *Le Cœur* 20). Par-là, elle admet aussi que l'identité antillaise se joue sur des territoires autres que les Antilles dont elles subissent les influences.

Il existe une différenciation dans la façon dont l'Antillais s'identifie chez lui et à l'étranger. Aux Antilles, certains revendiquent un statut identitaire qui les place à distance de leurs compatriotes. C'est souvent dans les grandes villes étrangères que les Antillais sont forcés de faire face à leur antillanité et c'est souvent là que le travail de désaliénation s'opère plus facilement.

Il existe en parallèle un phénomène d'identification au pays natal qui a lieu chez le citoyen qui vit hors de chez lui et de désapprobation pour les liens identitaires uniques, soit africains, soit européen. À Fonds-Rouge, les habitants semblent avoir perdu tous liens communautaires et vivent en ennemis, tandis que Manuel en débarquant de Cuba comprend tout de suite l'importance de l'unité nationale pour avoir vécu si longtemps hors de sa patrie, à Cuba particulièrement. Les habitants de Rivière au Sel, eux ne se ressemblent guerre, bien qu'ils partagent le même territoire, pourtant Francis l'étranger se cherche un lien commun avec eux. Et s'ils sont majoritairement issus d'une même souche ancestrale, les citoyens de Port-au-Prince se vouent une guerre sans merci. De retour du Québec où il avait vécu en étranger, Dany comprenait mieux qu'eux la valeur de l'appartenance communautaire. Il existe cependant des solidarités qui enjambent les frontières de l'antillanité pour se confondre dans l'union identitaire des peuples. Les Antillais se réfèrent entre eux à une entité dont ils cherchent à créer un dénominateur commun. L'inclusion de ceux qui ont jadis été membres des communautés antillaises et qui manifestent le désir d'y revenir n'est donc pas sans des retombés positives pour ces sociétés et devrait être considérée dans son ensemble, tant

pour le bien qu'elle puisse y apporter que pour les situations néfastes à éviter.

Alors que vivre dans un pays étranger présente des défis difficiles à surmonter, avec le temps la solitude s'estompe pour faire place à l'acceptation du sort. L'accoutumance même d'une vie en aliénation remplace parfois la perspective du retour qui se fait de moins en moins favorable jusqu'à en effacer le désir. Les changements s'opèrent sur plusieurs niveaux, tant pour celui qui part que pour les pays d'origine et d'accueil. Certaines sociétés gagnent en main-d'œuvre ce qu'elles perdent en humanité, tandis que d'autres échangent chaleur humaine pour progrès social. Manuel relate aux habitants de Fonds-Rouge ce proverbe cubain: "Matar a un Haitiano o a un pero"<sup>48</sup>. Dans le roman de Condé c'est encore l'Haïtien qui est poursuivi par la police rurale, alors qu'à Port-au-Prince, le cadre-même du roman de Laferrière, la vie de l'Haïtien dans son propre pays se joue selon la volition des bandits de grand chemin. Le plus désolant dans cette situation, c'est que « la plupart des kidnappings se passent parmi des gens qui se connaissent bien, ou qui sont parfois de la même famille » (Laferrière 157), au dire de Dany Laferrière.

Par le contact avec l'autre, certains personnages du roman antillais se définissent comme une nouvelle entité et par conséquent changent l'ensemble de l'identité antillaise en y ajoutant l'élément extérieur. Celui qui vient d'ailleurs apporte un point de vue neuf, et met les Antilles en contact avec le reste du monde. Manuel explique le concept de la grève, terme inconnu des habitants de Fonds-Rouge, comme l'acte de réunir les cinq doigts de la main pour former un poing, illustrant ainsi la force que donne l'union. Ce même mot, dans son contexte anglophone, se traduit par "syndicat" en français, un concept pas encore familier aux habitants de Fonds-Rouge. Par cette notion même il va altérer la réalité des habitants de son village en apportant un élément nouveau à leur mode de vie. De retour à son île il a œuvré en faveur d'un changement progressiste dans son village, dû à l'expérience acquise à l'étranger.

Le cas de Francis Sancher démontre que les gens peuvent être solidaires ne serait-ce dans le malheur. Et si ses expériences personnelles ne sont d'aucun service particulier aux habitants, elles leur ouvrent une fenêtre qui leur permet de regarder au-delà de la mer qui les entoure et les garde prisonniers. Francis apporte une nouvelle dimension à la réalité des habitants de Rivière au

Sel et leur fournit de quoi alimenter leurs esprits avides d'histoires fascinantes venant d'ailleurs. Il a même écrit un livre mystérieux mais inachevé, titré « Traversée de la mangrove »<sup>49</sup>. Le petit Dany, neveu de Dany Laferrière, nommé ainsi par sa mère qui ne croyait plus au retour de son frère, est plein de questions pour son homologue exilé et insiste pour que ce dernier lui raconte comment sa vie se déroulait là-bas au Québec :

J'étais en train de lire Césaire à l'ombre (« terre grand sexe levé vers le soleil »<sup>50</sup>) quand mon neveu s'est approché de moi avec la délicatesse d'un chat. Comment c'est? Me demande-t-il à brûle-pourpoint. Quoi? Vivre ailleurs. Oh, là-bas c'est devenu pareil jusqu'ici pour moi. Pourtant ce n'est pas le même paysage. J'ai perdu la notion du territoire (Laferrière 256).

En même temps il est fasciné par les romans que Dany Laferrière a écrits ou est en train d'écrire sur les terres inconnues du bout du monde et aussi sur les romans écrits à l'étranger au sujet de son propre pays où il se dit « être étranger dans sa ville natale ». (Laferrière 158) Cette curiosité tient de la fascination pour les gens venus d'ailleurs. Et le petit Dany lui aussi rêve de devenir écrivain à cause de l'expérience de son oncle à l'étranger.

La motivation du départ est parfois indicative du signe sous lequel s'inscrira le retour. Pour quelqu'un qui est forcé de quitter son pays à cause d'une dictature ou à cause de besoins financiers, la fin du voyage à l'étranger se soldera par un retour aléatoire ou anticipé. Mais le rêve de s'enrichir pour pouvoir rentrer au pays devient vite désillusion en fonction du différent style de vie entre les Antilles et les pays occidentaux. Certains échappent au sort d'exilés permanents et choisissent le retour avec tout ce qu'il contient de périls, au sort de leurs compatriotes vivant à l'étranger dans des situations précaires. D'autres devront attendre la chute d'une dictature pour avoir le choix du retour. Pour Manuel, ce retour devra attendre quinze pénibles années, mais il aura été l'un des plus chanceux à échapper au sort ultime: « J'ai laissé des milles et des milles d'Haïtiens du côté d'Antilla. Ils vivent et ils meurent comme des chiens » (Roumain, *Gouverneurs* 50). Francis parcourra les villes de l'Amérique latine pendant une errance qui dura on ne sait combien d'années, et Dany même après la chute de la dictature attendra le prétexte de la mort de son père pour rentrer au pays.

L'entrave au retour éventuel repose parfois sur la non-transférabilité des compétences acquises en terre

étrangère. Le décalage technologique entre le pays d'origine et celui vers lequel on part peut être trop grand à surmonter. Même dans le cas de Cuba et Haïti où la culture de la canne à sucre y était encore prédominante du temps de Roumain, la différence des méthodes agricoles avaient rendu la production plus rentable dans le second pays, tandis qu'en Haïti la culture vivrière de subsistance avait remplacé les champs de canne devenus moins rentables à cause de la compétition cubaine et dominicaine. En Martinique et en Guadeloupe, la main-d'œuvre abondante des Indiens avait remplacé celle des anciens esclaves. Pour ceux qui avaient choisi de faire le saut vers la France, la réalité de la vie en métropole prohibait souvent le retour vers une société antillaise encore en développement. Le voyage vers l'Amérique du Nord est prometteur d'un Eldorado et les chercheurs d'or moderne s'y ruent dès les premières chances, pour se rendre compte de la rudesse de la vie aux États-Unis et au Canada, pour ceux qui ne sont pas munis d'un diplôme et parfois même pas d'un permis de séjour.

Dans *Gouverneurs de la rosée*, le mot altération prend son sens propre et ceci à double titre, c'est à dire chez les gens et dans le paysage même. Manuel avait quitté Fond-Rouge et quand il y est revenu, c'était pour trouver une terre sèche « altérée », de son limon fertile à cause

de l'exploitation à outrance qu'en ont fait les habitants. Lui le « gouverneur de la rosée » qui avait enjambée les eaux était celui-là même qui devrait trouver la source dont ses compatriotes avaient besoin pour se désaltérer. On peut dire que l'altération de la terre avait aussi engendré un effet similaire sur les gens, de leur constitution physique jusqu'à leurs traits moraux. Cette dégénérescence dans les mœurs est apparente dans le comportement des « inspecteurs de marchés, postés aux abords de la ville, (qui) s'appâtaient sur les paysannes et les volaient sans pitié » (Roumain, *Gouverneurs* 83).

Les trois personnages principaux ont été exposés à des climats sociaux différents et en sont sortis transformés pour le meilleur mais aussi pour le pire. Manuel a connu de longues années dans les champs de cannes à Cuba, mais il a conservé les meilleurs souvenirs de sa ville natale, jusqu'à y revenir. Sancher a dressé la liste de ses guerres qui l'ont conduit de la Colombie jusqu'en Afrique pour finir en Guadeloupe dont il réclame les liens ancestraux. Il boucle ainsi la plus longue période de voyage parmi les trois, pour terminer des générations plus tard ce que ses ancêtres avaient commencé. Dany à son tour s'est tellement habitué aux paysages hivernaux du Québec qu'il en a fait sa demeure jusqu'à ce que la mort de son

père lui intima l'ordre du retour à son « pays natal », trente ans plus tard. C'est dans le roman de Dany Laferrière, toutefois, qu'on verra clairement combien l'exil en coûte à ceux qui partent tout comme à ceux qui restent. Parfois même ceux qui restent, comme la mère du protagoniste souffrent encore plus que ceux qui partent<sup>51</sup>.

Francis Sancher fait irruption dans le panorama de Rivière au Sel sans que les habitants de demandent de quel droit cet inconnu est venu s'approprier une habitation que nul jusqu'ici n'avait réclamée. Dans ce roman on voit encore comment on pardonne à l'étranger, car même si Francis Sancher se réclame de la région par ses ancêtres, il n'en reste pas moins un inconnu. La patience que les habitants de Rivière au Sel démontrent envers Francis tient au rôle de dépositaire historique que détient le nouveau venu. Ils ont supporté ses écarts moraux en échange de ce qu'il pouvait leur apporter de nouvelles d'outre-mer. À une époque où les communications étaient encore lentes entre les Antilles et le reste du monde, Francis avait servi d'intermédiaire suppléant aux courriers et les quelques journaux périmés venant de la métropole que leur apportait Moïse le facteur. La méfiance envers les étrangers qu'ils soient originaires du coin ou pas peut être attribuée à la différence qu'ils affichent par leurs

habitudes vestimentaires et parfois leur langage comme dans le cas de Francis au sujet duquel Moïse affirme: « car même les négropolitains (c'est-à-dire les Guadeloupéens) qui depuis des années jaunissaient leur cuir par l'hiver dans soleil de la banlieue parisienne, savaient quelques mots créoles, vu que l'étranger paraissait ne pas avoir compris les salutations locales » (Condé, *Traversée* 31).

L'exil prolongé se traduit aussi par la rentrée au pays de générations nées en Métropole de parents Antillais, et qui font connaissance pour la première fois avec le pays de leurs parents, eux-mêmes restés en France. Ces nouvelles générations, succombées sous le charme des tropiques oublient pour un instant l'hiver rigoureux de ces climats nordiques pour venir s'étaler au soleil des Antilles. C'est une nouvelle forme d'altérité qui vient s'ajouter à la population tropicale, qui voit mal l'opulence dans laquelle ces nouveaux venus se parquent, un peu à la Francis Sancher. Le phénomène inverse se produisait aussi créant encore d'autres formes d'altération à travers les enfants nées aux Antilles qui choisissent de partir pour l'Hexagone pour ne plus revenir qu'une fois leurs parents décédés. Les altérations se jouent sur différentes partitions suivant l'orientation des migrants. Pour ceux dont le voyage se fait en direction

de la France métropolitaine on parlera d'aliénation, tandis pour que ceux qui entreprennent le voyage retour vers les Antilles il sera question d'altération.

L'importance de l'expérience acquise à l'étranger est mise en valeur dans le roman de Roumain. L'influence de Manuel sur les groupes d'hommes avec qui il s'entretient les rallie à sa cause, en grande partie parce qu'ils avaient confiance en sa qualité de leader. Cette expérience, Manuel l'avait acquise en travaillant à l'étranger. Pour ceux qui voulaient l'entendre, il était une source de sagesse en dépit de son jeune âge. Et pour ceux, jaloux de lui, ils ont sans doute été touchés par un aspect de Manuel qui méritait sinon leur respect, du moins leur méfiance. Francis n'en n'était pas moins victime de sa fameuse réputation. Là où certains voyaient un fauteur de trouble, d'autres voyaient en lui un adversaire formidable. Dans un article publié dans *The French Review*, Pascale de Souza réitère l'importance de la provenance étrangère de Francis en ces termes : « Ce n'est pas tant parce qu'il est associé à la classe des planteurs que Mira, Vilma et Dinah recherchent sa compagnie mais parce qu'il venait d'Ailleurs » (De Souza 63). Dany est tout de suite accueilli par les résidents de Pétion-ville, et les anciens

amis de son père se mettent volontiers à sa disposition surtout parce qu'il venait d'ailleurs.

Manuel exhibe le changement qui s'est opéré en lui à travers un discours qui défie les croyances bien établies chez les habitants de Fonds-Rouge. « Le Seigneur, dit-il, c'est le créateur, pas vrai? - Eh bien, la terre est dans la douleur, la terre est dans la misère, alors, le Seigneur c'est le créateur de la douleur, c'est le créateur de la misère »<sup>52</sup>. Il remet en question la part de responsabilité de l'homme dans l'altération de son milieu, forçant les gens de Fonds-Rouge à confronter leurs anciennes croyances. L'approche scientifique selon lui doit remplacer les superstitions: « L'expérience est le bâton des aveugles »<sup>53</sup>. L'élément divin ou surnaturel est enlevé de l'équation pour être remplacé tout simplement par le collectif humain. Manuel diffère des deux autres héros antillais par sa façon de concevoir son rôle de leader. Parmi les trois, il est le seul à accepter ce rôle. Francis se contente de charmer les filles de Rivière au Sel y laissant des femmes veuves et des enfants orphelins. Pour sa part, Dany est impuissant face à l'extrême désolation qu'il constate dans la ville de Port-au-Prince et le dénudement des cimes des montagnes dans les villes de province partout où il passe. En fin de compte il se voit forcé de rentrer au Québec ne

pouvant rien apporter comme élément de changement à son pays.

Parmi les trois aussi, seul Manuel avait pu apporter un changement conséquent, pourtant il ne se considérait pas comme un meneur d'hommes en dépit de sa grande stature et son grand bagage d'expérience: « Les enfants suivaient sa haute taille avec des regards fascinés. Pour eux, il était l'homme qui avait traversé la mer, qui avait vécu dans ce pays étrange de Cuba : il était auréolé de mystères et de légendes » (Roumain, *Gouverneurs* 76). Il nie qu'il soit fort de par lui-même, mais dit qu'il a foi dans la vie; « la foi que les hommes ne peuvent pas mourir...Parce que chaque nègre pendant son existence y fait un nœud : c'est le travail qu'il accomplit et ça qui rend la vie vivante dans les siècles des siècles : l'utilité de l'homme sur la terre » (Roumain, *Gouverneurs* 113).

Manuel à son retour de Cuba où il a été actif dans la lutte syndicale contre les dirigeants de l'industrie sucrière, a choisi la voie pacifique pour résoudre le conflit qui avait divisé son village. Même pendant les dernières minutes de sa vie, après avoir été grièvement blessé d'un coup de poignard, il prêchera « la réconciliation pour que la vie recommence » (Roumain, *Gouverneurs* 194), car le sang amène le sang. Cette

attitude est en rupture avec ce héros physiquement et mentalement fort qui choisira d'offrir sa vie ou sa mort dans ce cas-ci comme élément de paix. L'expérience de Manuel s'inscrit aussi en faux contre celle de l'auteur de la plume duquel il est sorti. Jacques Roumain était surtout connu pour sa lutte contre le gouvernement du président Lescot<sup>54</sup>. Léon-François Hoffman salue en ces termes ses efforts émancipateurs: « Il aide ses anciens camarades, comme lui rescapés des combats nationalistes, à reformuler dans la presse la nouvelle donne de la lutte démocratique » (Roumain, *Œuvres* XXIX).

Francis identifie sa vie à un lutte continue dont il savait qu'il n'allait pas sortir vainqueur, d'où son désenchantement : « Je n'ai plus ni arc, ni lance, ni flèche. J'ai perdu tous mes combats. Bientôt, je vais perdre celui de la vie » (Condé, *Traversée* 107). Il était en prise avec une vingtaine de personnages qui avait quelque chose à lui envier ou à lui en vouloir. Son altérité à elle seule avait fait de lui le bouc émissaire pour les habitants de Rivière au Sel, pourtant il était semblable en bien des égards à bon nombre la population qui comme lui était d'origines mixtes. Francis a apporté le présage de ce que la société antillaise serait forcée de devenir. L'altération est la conséquence inévitable de la

collusion des peuples de cultures et de niveaux disparates, et Maryse Condé suggère que ce sera au détriment des peuples antillais :

Avec l'exode des peuples du Sud pour essayer de survivre dans le Nord, avec ce que nous voyons par exemple aux États-Unis où se mêlent tous les gens d'Amérique latine, des Caraïbes même des Sénégalais ou des Maliens. J'ai voulu prouver qu'étant donné notre position de faiblesse dans le monde, nous sommes obligés de subir la loi du plus fort. Il faut s'y résigner ou bien alors essayer de la vaincre<sup>55</sup>.

La résultante de cette rencontre forcée sera non seulement une altération de la vie antillaise, mais aussi une remise en question de la pensée occidentale en fonction des rapports avec les pays en voie de développement.

Dany revient au pays pour constater qu'après trente ans d'absence, « les choses n'ont pas bougé d'un iota » (Laferrrière 145). Pourtant ce pays a connu tellement d'événements qu'il serait peu concevable qu'il n'y ait eu de progrès social. Cependant en dépit des grandes villas qui se multiplient sur les hauteurs de Port-au-Prince, la vie de la masse populaire du centre-ville, où plusieurs millions d'humains s'entassent dans une ville aux allures post-apocalyptiques après le tremblement de terre qui en a

étouffé deux-cent cinquante mille des leurs<sup>56</sup>, reste pénible. Dany ne trouvait plus sa place dans cette ville où il avait pourtant grandi et où vivaient encore sa mère, sa sœur et son neveu. L'empreinte de trois décennies vécues au Québec l'avait marqué jusqu'au point de non-retour. Au terme de sa visite il conclut que chez lui désormais c'était là-bas et qu'il lui fallait y rentrer. Son retour s'est opéré au pays natal auquel il avait tant rêvé pendant son exil et il admet : « toutes ces choses que j'avais évacuées de mon esprit là-bas pour éviter d'être ligoté par la nostalgie ont une présence concrète ici » (Laferrière 151), mais c'est la terre de son exil qu'il avait fini par adopter comme son pays. Manuel et Francis se différencient de Dany, par le fait que celui-ci s'est contenté de n'être qu'un simple observateur dans son propre pays. Son rôle d'écrivain dans le roman lui confère ce droit d'inaction, lui permettant de rester objectif par rapport avec une situation désolante et qu'il ne pouvait pas changer.

Le grand défi auquel l'écrivain antillais fait face est de présenter la réalité sous un jour divertissant tout en restant objectif ; le but du roman étant de paraître vrai tout en retenant ses éléments de fiction. Mais le romancier est souvent forcé de paraître insouciant du sort

de ses personnages. Dany Laferrière rejoint Maryse Condé à cet égard. Leurs personnages principaux débarquent dans une situation de faits accomplis et restent impuissants quant à la modification du climat présent. Les changements se font très lentement aux Antilles car elles sont isolées du reste du monde, du moins elles entretiennent des relations restreintes avec. Dans un autre roman, Condé commente ainsi sur cette condition : « Les chanceux bravaient la mer jusqu'à la Martinique. Fort-de-France était de l'autre côté du monde et l'on rêvait de l'or jaune de Guyane » (Condé, *Le Cœur* 139). Le climat sociopolitique étant différent de celui qui régnait du temps de Roumain, cela se comprend que Manuel a réussi là où les deux autres paraissent avoir échoué. Tout de même lorsque quelqu'un comme Francis Sancher arrive, les habitants lui donnent beaucoup plus de considérations qu'ils en donneraient à ceux qu'ils connaissent déjà. Cependant cette hospitalité se transforme en haine et ressentiment quand Francis se met à commettre des actes indignes de la confiance qu'on lui avait faite. Par sa propre confession il avoue : « Je ne suis pas venu ici pour planter des enfants et les regarder marcher sur cette terre. Je suis venu mettre un point final, terminer, oui, terminer une race maudite » (Condé,

*Traversée* 87). Sa présence n'avait rien d'héroïque et même présageait toutes sortes de malheur.

Il n'est pas étonnant que l'attitude des habitants de Rivière au Sel soit passée d'admiration en aversion pour le nouveau venu. Ce dernier avait bénéficié de l'hospitalité antillaise mais s'en était révélé indigne. Il avait tout fait pour provoquer la colère, la jalousie voire la haine chez la majorité de la population. Contrairement à Manuel qui avait le bien de sa communauté à cœur, le protagoniste de *Traversée de la mangrove* n'avait que ses propres intérêts en tête. Manuel finira dans des conditions injustes à sa vocation de sauveur d'une société en péril, mais sa mort aura pour résultat la réconciliation chez des gens qui étaient connus pour leur courtoisie. C'est le constat qu'en fait Dany Laferrière lors de son passage dans la province haïtienne : « Je ne m'habituerai jamais à l'extrême courtoisie de ces paysans qui vont jusqu'à vous offrir leur lit avec un drap blanc immaculé pour coucher eux-mêmes à la belle étoile » (Laferrière 260).

Le phénomène d'altération est peut-être plus évident à travers la différence qu'affichent les habitants de province de ceux des grandes villes antillaises. Tandis que pour l'Antillais qui vit à l'étranger la première catégorie peut avoir des attraits romantiques, ces

provinciaux sont souvent traités avec condescendance par leurs concitoyens citadins. Comme le montre le cas d'Anaïs qui « s'arrêtait pour prendre et donner des nouvelles, car c'est en pays d'Haïti coutume de bon voisinage » (Roumain, *Gouverneurs* 31), ce qui passe pour bonnes mœurs dans les villes de province est vu dans la capitale comme signe d'arriération sociale. Maryse Condé met en évidence la solidarité antillaise qui n'a pas disparu chez la paysannerie guadeloupéenne. Les habitants de Rivière au Sel se sont réunis pour dire un dernier adieu à Francis, en dépit du sentiment d'antipathie que certains d'entre eux éprouvaient pour lui. Même s'il n'avait aucun lien de parenté avec eux, ces gens ont cru nécessaire de lui donner des funérailles convenables. Vestiges des anciennes croyances dont l'origine remonte jusqu'à l'Afrique mère, le respect pour les morts dépasse parfois celui pour les vivants. Lorsque Léocadie découvre le cadavre de Francis, sa réaction fut en quelque sorte inattendue, comme on peut le voir ici : « Comme tous les habitants de Rivière au Sel, elle avait haï celui qui gisait à ses pieds. Mais la mort est la mort. Quand elle passe, respectez-la! Elle fit trois signes de la croix, baissa la tête et récita la prière des défunts » (Condé, *Traversée* 14).

Le narrateur de *l'Énigme du retour* admet « être étranger dans sa ville natale » (Laferrière 158), une condition qu'il partage, dit-il, avec un petit nombre qui grossit. Après la chute de la dictature duvaliériste (père et fils), les lignes de démarcations entre bons et mauvais citoyens se faisaient de plus en plus minces et ceux qui rentraient de l'étranger devenaient la cible de divers groupes non-désignables. Les altérations s'étaient opérées de façon si rapide et anarchique qu'il était devenu difficile de distinguer les bons des mauvais citoyens. Déjà le régime qui avait fait fuir Dany et son père, avait éradiqué en Haïti le système de castes basé sur la couleur de la peau, où les mulâtres qui étaient au nombre de 10% possédaient 90% des richesses du pays. La redistribution tant rêvée par la masse populaire haïtienne ne s'était pas déroulée comme ils l'auraient souhaité. De la domination des mulâtres, ils étaient passés à celle des gens armés, notamment les « tontons-macoutes<sup>57</sup> ». Aujourd'hui la société haïtienne vit encore une autre vague d'altérations identitaires basées sur le modèle occidental, grâce à la mondialisation. Et le nombre de rapatriés volontaires ou forcés vient déborder les rues d'une capitale déjà surchargée, en partie à cause de phénomène constaté par Dany Laferrière : « les paysans qui vont à Port-au-Prince

ne font plus le trajet inverse. Ils sont tout d'abord aspirés par le centre de la métropole pour être repoussés tout de suite vers une périphérie déjà peuplée » (Laferrière 242).

Du roman de Jacques Roumain à celui de Dany Laferrière certaines choses ont changé tandis que d'autres n'ont pas tellement évolué. De l'occupation américaine, Haïti a passé sous tutelle onusienne. En dépit de la présence des Casques bleus les choses n'ont fait qu'empirer. Avec un tremblement qui a ravagé le pays, les derniers piliers de la décence se sont effondrés. De même que la présence des soldats « Yankees » ne laissait que l'empreinte de leurs bottes dans la mémoire de Roumain, Dany Laferrière ne semble point impressionné par tout cet envahissement étranger de son pays. Il note la corruption jusque dans la presse étrangère qui va se mettre de connivence avec les petits bandits à moto qui opèrent en toute impunité en présence d'une police incapable d'assumer la protection des habitants de la capitale.

Le principal rapprochement qu'on puisse faire entre le héros du roman de Condé et celui de Laferrière, est que tous les deux ont choisi la campagne comme lieu de prédilection pendant leur retour aux Antilles. On ne saurait dire si c'est pour la même raison. Francis admet

que ses pas lui ont tout bonnement conduit à Rivière au Sel pour y finir sa vie, mais sa façon d'agir et celui de Dany démontrent clairement une différence au niveau du respect pour les villageois. D'un côté Francis agit sans considération pour les gens de son village d'accueil, d'un autre, Dany est très révérencieux face aux coutumes traditionnelles des gens de Petit-Goave et des autres recoins de la paysannerie haïtienne qu'il visite. Pour lui la tradition de ses ancêtres se poursuit à travers celle de ces paysans. Et même s'il ne partage pas forcément leurs croyances, ayant vécu trente ans à l'étranger, il s'efforce de les respecter. L'auteur de *L'Énigme* fait allusion au roman de Roumain<sup>58</sup> pour le courage des habitants de Fonds-Rouge devant la sécheresse qui pourtant n'a pas pu annihiler leur humanité et leur solidarité a prévalu à la fin.

Dany Laferrière prône un retour à la vie simple de la campagne mais en même temps se désole de l'état chaotique de la capitale. À l'encontre de Pétion-ville où il grandit, c'est le Petit-Goave de sa grand-mère, où il allait passer ses jours de vacances, qui l'aura plus marqué. Il fait un bref survol sur le pays, le temps d'un retour à son pays d'adoption qui finalement ne lui semble guère différent de son pays natal et il nous confia : « En fait, la véritable

opposition n'est pas entre les pays, si différents soient-ils, mais entre ceux qui ont l'habitude de vivre sous d'autres latitudes (même dans une condition d'infériorité) et ceux qui n'ont jamais fait face à une culture autre que la leur » (Laferrrière 40).

## CHAPITRE 7

## CONCLUSION

Dans les trois romans que nous avons étudiés, leurs auteurs respectifs se sont aventurés à exposer des faits contemporains par le biais des principaux personnages de ces œuvres de fiction, tout en y incorporant des scènes de la vie antillaise. Nous avons aussi démontré comment Jacques Roumain ressemble à son personnage, par son parcours et par ses idéologies. De même, Maryse Condé a participé, tout comme le héros de son roman, à ce qu'elle appelle « la grande dérive », qui se réfère à l'errance dont sont sujets les Antillais à la recherche d'une identité commune. Dany Laferrière de son côté présente un roman à triple facettes où l'auteur, le narrateur et le personnage principal sont indéchiffrables l'un de l'autre. La réalité dépeinte dans ces romans conspire à démontrer la problématique de l'identité antillaise en fonction de ses composantes d'altérité et d'altérations dues aux voyages des Antillais à l'étranger. De plus le retour de ces individus complique la dynamique déjà mouvementée des interactions au sein-même des Antilles.

Le fil de l'histoire romanesque antillaise rejoint parfois des faits ou des lieux historiques, vestiges d'une littérature française qui se mettait au service de l'affirmation identitaire. À la différence du roman moderne, la littérature du moyen-âge, en plus de servir de divertissement se donnait pour rôle d'insuffler du courage ou de la fierté dans le cœur des patriotes ou des guerriers de cette époque. À cet égard, on peut se référer à *La Chanson de Roland*<sup>59</sup>. Aux Antilles, la littérature servait aussi comme un outil de relèvement moral pour aider les peuples naissants à se remettre des longues années de domination et de subjugation. Le roman antillais nous donne une fenêtre ouverte sur les commencements de ce genre littéraire. On a pu constater la marque de patriotisme dans les romans haïtiens. Les exploits des héros de l'indépendance sont maintes fois proclamés à travers des personnages fictifs, avec pour toile de fond des scènes inspirées de fait historiques. Les haut-faits guerriers de l'un des principaux généraux de la guerre de l'indépendance, du nom de Capois LaMort, ont été présentés avec une telle pompe qu'il est difficile d'en distinguer la part de vérité de la fiction, et ceci même lorsqu'elle est présentée dans les livres d'Histoire.

La recherche des racines qui ennoblissent ne se limite ni à une période donnée, ni à un endroit particulier. Maryse Condé par exemple, a fait de l'Afrique le cadre de plusieurs de ses romans. Les récits de la vie de certaines familles de la noblesse africaine sont pour elle une façon de donner de la fierté à ses compatriotes, et pour leur rappeler qu'ils ne sont pas simplement des descendants d'esclaves. Dans *Ségou*, elle se fait éducatrice en enseignant une leçon d'Histoire. Elle y raconte l'histoire des Traoré et leurs déboires, suite à l'arrivée des premiers Européens. C'est toute l'Afrique qui est représentée à travers cette famille tout comme les villageois de Rivière au Sel sont un microcosme de la société guadeloupéenne. Ce n'est pas clair si c'est intentionnel, mais il y a un parallèle qui se dresse entre les deux romans. L'arrivée de l'étranger va se révéler catastrophique dans les deux cas. Dans *Ségou*, ce sont deux frères, Omar et Ahmed qui deviennent victime de l'intrusion étrangère. Le premier mène la résistance contre la colonisation française, tandis que le second se rallie du côté ennemi. Francis dont le nom évoque curieusement la France est celui qui vient mettre l'inimitié entre les habitants de Rivière au Sel. Il s'interpose entre voisins, parents et amis et crée de la discorde entre eux.

L'histoire de Manuel semble contredire la théorie de l'étranger dont la présence est souvent néfaste pour la population locale. Au lieu de créer la division entre les membres de Fonds-Rouge, il va plutôt les réconcilier même si cet acte lui coutera la vie. Les liens qu'il entretient avec ces gens ne sont pas aussi distants que dans le cas de Francis. Il connaît assez bien leurs traditions, leurs us et coutumes pour les respecter même lorsqu'il ne les voit pas d'un même œil. Lorsque l'étranger détient des liens plus proches avec sa société d'accueil, comme dans le cas de Dany, on apprend beaucoup sur la vie intime de tout un groupe d'habitants. Comme par exemple un oncle fait souvent figure de père quand ce dernier est absent, dans la société haïtienne.

Le plus grand dilemme du roman antillais est de ne pouvoir s'affirmer ni en littérature indigène à part entière, ni en une littérature universelle. Ce statut en quelque sorte fragile tient de l'amalgame des cultures et Les écrivains tels que Jacques Roumain, Maryse Condé, Dany Laferrière se font le devoir de mettre en évidence la réalité antillaise, en portraiturant des personnages d'origines diverses évoluant sous fonds de couleur locale. Toutefois, par la nature même de son mode d'expression : le français, le roman antillais privilégie l'évasion comme

véhicule identitaire. Quoique défini comme francophones, les Antillais pour la plupart ne le sont que dans la mesure où l'on attribue une définition plus large à ce terme, pour inclure les différents dialectes propres aux Antilles. Il est évident que le français détient le monopole comme langue d'écriture et de publication. Rares sont les écrivains, comme Raphael Confiant (*Eau de café, Le Nègre et l'Amiral*) qui écrivent en langue vernaculaire, bien qu'on puisse voir une montée en force de dialogues créoles au sein des romans antillais comme l'indique ce passage tiré de *Commandeur du sucre* de Raphael Confiant : « Sé wou ki koupé sé patjé kann tala? Sé'w ki maré yo?<sup>60</sup> ». Il est nécessaire de publier en français pour être lu par un plus vaste lectorat, et ce n'est qu'après la traduction en français que certains romans antillais seront acclamés par le public et les critiques. Cela modifie l'identité antillaise qui doit s'affirmer créole mais ayant la langue française pour armature.

On comprend le besoin d'insérer des personnages qui jouent le rôle d'agents identitaires ne serait-ce pour montrer comment l'altérité peut faire partie intégrale de l'identité antillaise. La solidarité des habitants de Fonds-Rouge est remise en question par une dispute banale au départ mais qui finira en drame. Bienaimé résume pour

son fils Manuel le résultat d'une dispute de terre en ces mots:

Mon frère, défunt Sauveur Jean-Joseph, le bon Dieu ait pitié de son âme, n'étant pas capon, s'approche le premier : Compère Dorsica, il dit, tu n'agis pas dans ton droit. Mais Dorsica lui répond : Ote-toi de ma terre, ou je vais te hacher en morceaux que même les chiens vomiront. Alors tu m'injuries, fait défunt Sauver. La merde répond Dorsica et ta maman ceci et ta maman cela. Tu n'aurais pas dû dire ça, fait Sauveur et il tire sa machette avant l'autre et l'étend raide mort. (Roumain, *Gouverneurs* 64)

Là où les adultes avaient échoué, un jeune homme venant d'ailleurs allait mettre fin à des années d'amertume. Francis Sancher est introduit avec adresse dans une société avec laquelle il ne s'apparente pas, pourtant il finira par s'y intégrer, et il va même y apporter de la solidarité. S'il représente cet élément autre bien qu'il soit natif de la région, le héros de *L'Énigme du retour* est plein d'intrigue et représente une nouvelle forme d'altérité face aux autres Haïtiens. Il n'a rien de différent avec eux dans l'apparence, pourtant il se sent irréconciliablement séparé d'eux par l'altération qu'il a subie pendant son séjour au Québec. Il fait le pont entre son pays et les

terres étrangères et son rôle d'intermédiaire sert de lucarne à travers laquelle les habitants peuvent entrevoir ce qui les attend s'ils choisissent le même chemin que Dany.

La quête identitaire a passé par plusieurs étapes pour aboutir à une impasse, car il n'existe pas toujours une définition finale sur l'antillanité. On a débuté avec l'indigénisme de Jean Price Mars, pour passer à la négritude d'Aimé Césaire. Il y a aussi eu des collaborations entre Bernabé, Chamoiseau, Confiant et Glissant, qui ont donné naissance à l'appellation de Créolité. Plus tard Glissant se démarquera du groupe ci-mentionné pour donner l'Antillanité terme plus inclusif. L'auteur annoncera une nouvelle ère idéologique en fruition dont il ne verra pas l'aboutissement, car il mourut le 13 février 2011, et la Mondialité qu'il a préconisé comme issue du cheminement identitaire des Antillais restera en suspension. Mais bien avant cela, Glissant dans son génie avait concocté le vocable «Tout-monde » d'abord le titre d'un de ses romans. Ensuite il a poussé plus loin ce vocable créole qui veut dire 'tout le monde'<sup>61</sup>, en une philosophie toute-inclusive dans sa *Traitée du tout-monde*, pour référer à une identité globale compte non tenue des exclusions dues aux altérités. À travers ce concept,

l'Antillais vivant à l'étranger ne se sentirait plus si isolé de sa propre terre natale, car partout où il se trouve, il ferait donc partie intégrale d'un même monde.

Tant qu'on s'évertuera à afficher une identité antillaise, ces trois membranes de l'enclos triangulaire : identité, altérité et altération, ne cesseront de retenir ce groupe de gens que l'on nomme Antillais en otage. La question suivante : (quelle est votre origine ?) n'est rarement posée que lorsque celui qui la pose connote une certaine altérité, soit par rapport à lui-même, soit de la part d'autres groupes ethniques. Même si la personne qui pose la question est parfois munie de bonnes intentions, la question elle-même crée un malaise car on ne peut pas toujours garantir la bonne foi de l'interlocuteur. La personne à qui on pose la question peut avoir une de deux réactions possibles. Soit qu'il va afficher son identité altéritaire, s'acceptant avec ses différences, ou bien il tentera de s'assimiler à sa nouvelle société d'accueil, tachant ainsi d'étouffer cette partie qui la rend différente des autres membres de la société où elle évolue.

Dans le cas de l'Antillais qui part et qui revient, le mot « revenant » revêt en effet une double signification. C'est un revenant par le fait qu'il revient chez lui après souvent une longue absence, et dans un sens figuré il est

considéré comme socialement mort, dès son départ à cause de cette longue tradition de compatriotes qui partent pour ne plus revenir. À travers les divers maillons littéraires de la pensée antillaise, on retrouve en filigrane, une volonté d'anéantissement du vocable identitaire unique. On dénote aussi une volonté de créer un territoire autour des paramètres géographiques des Antilles. Maryse Condé fait remarquer la nature problématique de l'identité antillaise à travers le mal de vivre des Antillais qui vivent aux Antilles tout en rêvant à la métropole. Selon elle, le rêve antillais ressemble à un leurre et l'apparence d'une société civile et civilisé n'est exhibée que pour la quiétude des touristes « Européens, Français principalement, mais aussi des Canadiens et des Américains, (qui) venaient en flots serrés chercher le soleil et la plage d'hiver, le casino et la boîte de nuit toute l'année » (Condé, *Le Cœur* 47).

Les premiers écrivains antillais avaient pour modèles les écrivains français qu'ils essayaient d'émuler le plus que possible. Cela produisait une littérature calquée sur les chefs-d'œuvre français à cause du décalage culturel entre les sociétés et leur littérature. Écrire un roman antillais avec des personnages ou des lieux français, était donc considéré comme un signe d'aliénation. Cependant, la

grande majorité de ces écrivains étaient éduqués en France, et certains étaient même peu familiers avec le monde antillais. Tout comme ils essayaient de réconcilier les différentes parties de leurs êtres, il était nécessaire d'en faire autant pour cette littérature naissante. Ce qui a donné un compromis pour le moins intéressant d'où est née quelque chose de tout à fait original : une littérature universelle où l'on essaie d'intégrer le plus grand nombre d'entités. Au fur et à mesure que la transition se faisait, les personnages étrangers s'estompaient pour laisser place au monde antillais y compris le terroir et les habitants.

On a assisté à une transition d'une littérature exotique à une vision réaliste du monde antillais où les personnages étrangers ont été remplacés par des personnages antillais ayant vécu à l'étranger. Leur vie de tous les jours est faite de joie, de tristesse et de désenchantement dû à un mal-être identitaire. On serait porté à croire que les romans antillais est pessimiste de nature puisqu'on y retrouve assez souvent les péripéties des personnages. Il n'en est rien! En étalant les déboires des Antillais, ces romanciers montrent leur résilience face aux vicissitudes de la vie. Ils prouvent aussi que la force qui réside en eux n'est jamais éteinte, et c'est peut-être ce qui finira

par forger une nouvelle identité antillaise qui transcenderait les défis imposés par la mondialisation. La complexité du monde antillais est mieux mise en évidence par le biais de l'homme ayant vécu des deux bords de l'océan. Ce dernier a une vision plus élargie des altérités qui constituent l'identité antillaise. Il comprend mieux mais ne respecte pas toujours les règles locales ce qui entraîne une résurgence des difficultés inhérentes à la cohabitation de gens parfois diamétralement opposés. Avoir vécu dans un pays étranger (occidental) fournit d'autres éléments à celui qui, quand il était chez lui était le « commandeur », et qui devient l'autre que l'on regarde bizarrement à son retour, parce qu'il est altéré.

Comme ce fut le cas dans l'histoire de la Guadeloupe, les gens de souches opposés étaient parfois hostiles les uns envers les autres. Pourtant on a vu les blancs, les mulâtres et les noirs se rallier sous une même bannière pour défendre l'île contre l'envahisseur Anglais comme l'atteste Henri Bangou dans *La Révolution et l'Esclavage à la Guadeloupe 1789-1802* : « Le fait le plus important dans ces bouleversements que va connaître l'armée traditionnelle au lendemain des événements de 1789, c'est la place que prendront les Hommes de couleur libres et esclaves noir

dans cette armée » (Bangou 100). Un phénomène semblable avait eu lieu à Saint-Domingue présentement Haïti. Face à la même réalité, les altérités des Antillais s'estompent pour faire place à des unions bénéfiques, à même d'unir ceux qui s'enorgueillirent de leurs différences avec ceux-là même qu'ils méprisaient. Cependant, c'est un peu ironique que près de deux cents ans plus tard, le sujet de l'identité soit encore d'actualité, quand par plusieurs occasions il a été démontré que les différences entre les Antillais n'avaient pas prévalu lorsqu'il était question d'une cause plus grande. Tout comme on l'a vu dans *Gouverneurs de la rosée* et *Traversée de la mangrove*, la solidarité est souvent le plus fort dans le malheur, tandis que la liberté recouvrée par les Haïtiens dans *L'Énigme du retour* a défait leurs liens de fraternité.

Un autre défi que doit relever le roman antillais est de s'établir aux yeux du lectorat francophone tout en restant suffisamment authentique. Mais comment définir l'authenticité identitaire d'une littérature dans un monde qui tend de plus en plus vers l'universel; les deux n'étant pas toujours compatibles ? Les temps ont certainement changé, et le nouveau roman antillais doit refléter ces changements tout en tenant compte des nouvelles altérations apportées aux sociétés antillaises par le biais des

échanges transocéaniques. En Haïti où l'on se vantait souvent d'avoir été le premier pays francophone de l'Amérique, l'identité s'est changée, au cours des quinze dernières années, en un assemblage de gens divers : les anciens, et ceux qui sont fraîchement débarqués, parmi eux, les indésirables qui ont vécu toute leur vie aux États-Unis et qu'on a refoulés vers leur terre natale pour enfreintes au code pénal américain<sup>62</sup>. Ces nouveaux Antillais ont souvent du mal à s'insérer à la vie active de leur pays qui est régi par une réalité autre que celle à laquelle ils étaient habitués. Dans ce cas particulier les barrières linguistiques sont les premiers indicateurs des altérités. Ces nouveaux arrivés souvent ne parlent que l'anglais dans une société dite créole d'expression mais qui juge toujours ses membres par leur maîtrise de la langue française.

Le contexte linguistique a depuis longtemps influencé l'évolution identitaire aux Antilles. Les écrivains antillais ont longtemps confronté cet obstacle ou opportunité que représente la langue française dans la classification de leurs œuvres. Maryse Condé commente la prépondérance du français dans la littérature antillaise : « Lucien Evariste, ce roman-là est-il bien guadeloupéen? Il est écrit en français. Quel français? As-tu pensé en l'écrivant à la langue de ta mère, le

créole? As-tu comme le talentueux Martiniquais, Patrick Chamoiseau, déconstruit le français-français? » (Condé, *Traversée* 228). Cette brève parenthèse qu'ouvre l'auteure de *Traversée de la mangrove* à propos du statut de la langue et de son rôle dans les œuvres littéraires antillaises témoigne d'un souci de départir avec l'hégémonie de la langue française en territoire antillaise. Son besoin de s'affirmer en entité autonome pousse l'Antillais à briser les barrières que lui impose son île natale tout en gardant l'essence antillaise.

Pour rentrer vivre chez lui, l'Antillais doit faire certaines concessions qui lui seront difficiles. Il doit faire le bilan de sa vie dans le présent pour la comparer à celle d'avant tout en tenant compte des altérations qui auront lieu dans les deux cas. En plus il doit anticiper les perturbations que son retour risque d'apporter à l'équilibre déjà fragile des altérités aux Antilles. Il n'est pas clair si le protagoniste de *Gouverneurs de la rosée* était bien imbu du rôle que son retour allait le forcer à jouer, mais à la fin de sa carrière il semblait prêt à en assumer les conséquences. Dans *Traversée de la mangrove*, la voix de Condé résonne ainsi à travers celle d'Emmanuel Pélagie, un des personnages du roman :

C'est une erreur de croire qu'Africains et Antillais ont quoi que ce soit en commun hormis la couleur de la peau. Notre société est une société métisse. Je rejette le mot « créole » que certains emploient. J'ai travaillé cinq ans en Côte-d'Ivoire dans une plantation d'okoumé, vous savez ce bois précieux! Et pour parler à mes gens, j'avais besoin d'un interprète (Condé, *Traversée* 207).

Le processus de réintégration des membres qui ont longtemps été absents de leurs sociétés s'avoue une besogne ardue. Dès lors même qu'on se sépare de ses racines on s'en crée d'autres. Et dans le cas antillais ces racines vont dans des directions souvent incompatibles avec leur vie d'avant. Pour l'Antillais, sa destinée a bifurqué de celle de l'Africain qui reste derrière dès son embarcation sur le bateau négrier. Déjà a commencé ce métissage dont parle Emmanuel Pélagie dont la première étape fut le métissage linguistique des différents dialectes africains. Les altérations se produisaient déjà dues à la rencontre de tant d'altérités sans même un échange de mots.

Avec l'arrivé de l'ère informatique, le monde vit aujourd'hui un revirement à nul autre pareil et la circulation presque instantanée des idées permet des collaborations jusqu'ici inouïes entre les membres de la

communauté globale. Aujourd'hui, même un avant-gardiste tel qu'Édouard Glissant ne pourrait anticiper ce flux d'informations disponibles aux gens de toute la planète par le biais de l'internet. Le facteur humain cependant rend encore d'actualité les romans de Jacques Roumain et de Maryse Condé, car les protagonistes de leurs romans peuvent être encore homologués dans une société aussi technologiquement avancée que la nôtre. Le roman de Dany Laferrière bien plus récent que les deux précédents, tombe dans une période d'ajustement et le protagoniste lui-même sur le coup est pris par surprise. On a aussi l'impression qu'Haïti elle-même, toutes classes confondues s'efforce de son mieux à gérer des libertés nouvellement acquises et pas toujours bien comprise par la population.

On en est arrivé loin, un peu plus de cinq siècles après le croisement entre deux mondes à modes de vie différentes. La transformation était inéluctable du contact entre les peuples du vieux continent et ceux du nouveau monde. Aujourd'hui la jungle urbaine a remplacé les canopées forestières de l'Amérique et les îles du bassin des Caraïbes n'ont pas été épargnées. Leurs enfants qui reviennent de leurs voyages transformatrices dans les grandes métropoles occidentales rêvent de villes et de gratte-ciels. Mais les Antilles bien trop paresseuses

préfèrent dormir à l'ombre des cocotiers. Aujourd'hui, les anciens caciquats caraïbes n'ont survécus que dans la mémoire de l'Histoire qui persiste et signe, mais c'est justement cette ténacité de la race humaine à s'en remettre de ses blessures historiques les plus indélébiles qui lui donne toute sa force vitale. Dans les dérives temporelles, à travers les méandres des courants philosophiques et idéologiques de l'humanité il n'y a qu'une seule chose de constant aux Antilles, c'est la résilience de la race humaine. Oui race humaine puisqu'il ne saurait avoir de race antillaise, oxymore par définition.

Ceux qui se réclame de l'identité antillaise partagent de gré ou de force une histoire que s'ils la font leur les implique à tous les niveaux des altérités antillaises, des premiers habitants avec tout ce qu'ils avaient de bonté et de tares. Comme les Européens avec leurs deux Grandes Guerres, les Africains et leurs guerres tribales et les Antillais modernes et leurs guerres mélaniques. L'humanité de la race humaine, qu'on pardonne ce pléonasme, a toujours été la bouée de sauvetage, une sorte de garde-fou contre les fanatiques de tout âge de toutes sectes - religieuses, idéologiques ou autre. C'est toujours vers elles que l'on revient pour dénoncer les barbaries commises au nom de quelque courant idéologique. Le danger à vouloir créer une

identité antillaise c'est qu'en le faisant on court le risque d'enfanter des Manuel et des Francis, enfants du pays au sort tragique, et des Dany forcé d'accepter deux vérités contraires : on peut devenir citoyen du monde une fois qu'on a connu celui-ci, mais on ne peut plus revenir vers son pays pour y rester, une fois qu'on a quitté ce dernier.

Alors obligé se voit-on de se conformer à la « mondialité » glissantienne car le monde n'a jamais été en devenir, il a toujours été ce qu'il est. Passent les gens, les vents philosophiques, les marées idéologiques s'efforçant d'oblitérer tout ce qui a été accompli avant ; le monde demeure. On monte des frontières, on les brise. On crée des peuples, on les débaptise, il prend la force d'un cataclysme pour changer les frontières qu'impose la terre à elle-même. Les « gouverneurs de la rosée » se reposent en son sein tout comme les fauteurs de troubles à la Sancher, et même quand on choisit de s'enfuir dans la brousse nordique, on ne vit qu'en sursis en attendant son appel. On aura quand même appris grand-chose dans cette longue « traversée » ; ce sont les hommes pas les idées qui forgent la vie. Après avoir : « dérivé dans les pays étrangers » (Roumain, *Gouverneurs* 38) pendant quinze ans,

Manuel revient chez lui, et sa voix résonne à travers le désert qu'est devenu sa terre natale de Fonds-Rouge :

La vie c'est un fil qui ne se casse pas, qui ne se perd jamais et tu sais pourquoi ? Parce que chaque nègre pendant son existence y fait un nœud : c'est le travail qu'il accomplit et c'est ça qui rend la vie vivante dans les siècles des siècles : l'utilité de l'homme sur cette terre. (Roumain, *Gouverneurs* 232)

Ces paroles prophétiques n'ont rien perdu de leur pertinence, encore aujourd'hui où les moyens technologiques permettent à l'homme, Antillais ou autre de faire son nœud dans la vie. C'est à lui de choisir où et comment il veut le faire, mais n'empêche, il doit en assumer les conséquences. Vivre ou mourir en héros ou en paria de la société, choisir d'élargir ses frontières, c'est travail de l'homme et l'Histoire se chargera plus tard de décerner les appellations après avoir distribué les rôles. Ce n'est pas l'Histoire qui fait l'homme mais ce dernier qui laisse le soin de cataloguer au premier, en poursuivant son bonhomme de chemin.

## BIBLIOGRAPHIE

- Alexis, Jacques Stephen. *Compère Général Soleil*. Paris: Éditions Gallimard, 1955.
- "Antilles." Larousse, <http://www.larousse.fr/encyclopedie/autre-region/Antilles/105692>.
- Antoine, Régis. *La Littérature franco-antillaise*. Paris: Éditions Karthala, 1992.
- Bangou, Henri. *La Révolution et l'esclavage à la Guadeloupe, 1789-1802*. Paris: Éditions L'Harmattan, 2002.
- Bénédictine, Paul, Alix Dameus et Michel Garrabe. *La Tertiarisation de l'économie haïtienne. Études Caribéenes*. Vol. 16: Revues.org, 2010.
- Bernabé, Jean, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant. *Éloge de la créolité*. Paris: Éditions Gallimard, 1993.
- "CARICOM Member States." Caribbean Community Secretariat, [http://caricom.org/jsp/community/member\\_states.jsp?menu=community](http://caricom.org/jsp/community/member_states.jsp?menu=community).
- Césaire, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris: Présence Africaine, 1983.

—. "Culture et civilisation." *Présence Africaine*, no. 8-9-10 (juin-novembre) (1956).

Condé, Maryse. *Le Cœur à rire et à pleurer*. Paris: Robert Laffont, 1999.

—. "Notes sur un retour au pays natal." *Conjonction*, no. 176 (1987).

—. "The Role of the Writer." *World Literature Today* 67, no. 4 (1993).

—. *Traversée de la mangrove*. Paris: Éditions Gallimard, 1989.

Confiant, Raphaël. *Eau de café*. Paris: Éditions Grasset, 1991.

—. "Mémoires d'un fossoyeur." In *Noir des Îles*, edited by Raphaël Confiant Fortuné Chalumeau, René Depestre, Ernest Pépin, Gisèle Pineau, Christiane Taubira-Delannon, 73-93. Paris: Éditions Gallimard, 1995.

Couffon, Claude. *Visite à Édouard Glissant*. Paris: Éditions Caractères, 2001.

De Souza, Pascale. "Traversée de la mangrove": éloge de la créolité, écriture de l'opacité. *The French Review* 73.5 (2000): 822-29.

Fanon, Franz. *Les Damnés de la terre*. Paris: Éditions Gallimard, 1961.

- Frankétienne. *Les Affres d'un défi*. Paris: Vents d'ailleurs, 2010.
- François, Jorel. "Gouverneurs de la rosée lu avec Michel Serres." *Moun - Revue de philosophie*, no. 6 (2007) (2007): 41-70.
- Glissant, Édouard. *Pays rêvé, pays réel*. Paris: Éditions du Seuil, 1985.
- . *Traité du tout-monde*. Paris: Éditions Gallimard, 1997.
- Graffigny, Françoise de. *Lettres d'une Péruvienne*. New York: Modern Language Association of America, 1993.
- Jean, Eddy Arnold. *Le 20ième Siècle haïtien*. Port-au-Prince: Éditions Haïti-Demain, 2002.
- Laferrière, Dany. *L'Énigme du retour*. Québec: Boréal, 2009.
- Lionnet, Françoise. "Traversée de la mangrove" de Maryse Condé: vers un nouvel humanisme Antillais. *The French Review* 66.3 (1993): 475-86.
- Memmi, Albert. *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur*. Paris: Éditions Gallimard, 1985.
- Montequieu. *Les Lettres persanes*. Paris: L'Aventurine, 2000.

Ouédraogo, Jean. *Maryse Condé et Amadou Kourouma, griots de l'indicible*. New York: Peter Lang Publishing, Inc., 2004.

Pfaff, François. *Entretiens avec Maryse Condé*. Paris: Éditions Karthala, 1993.

Rosello, Mireille. *Littérature et identité créole aux Antilles*. Paris: Éditions Karthala, 1992.

Roumain, Jacques. *Gouverneurs de la rosée*. Fort-de-France: Éditions Daniel Desormeaux, 1977.

—. *Œuvres complètes*. edited by Léon-François Hoffman. Paris: Université de Paris X, 2003.

Sartre, Jean-Paul. "Orphée noir." In *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française*, edited by Léopold Senghor. Paris: Presses Universitaires de France, 1948.

"Sur le chômage aux Antilles-Guyane: des éléments d'explication." Institut national de la statistique et des études économiques,  
[http://insee.fr./fr/themes/document.asp?ref\\_id=13855&page=antiane/AE68/AE68\\_art04.htm](http://insee.fr./fr/themes/document.asp?ref_id=13855&page=antiane/AE68/AE68_art04.htm).

Talahite-Moodley, Anissa. *Problématiques identitaires et discours de l'exil dans les littératures francophones*. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 2007.

Zobel, Joseph. *La Rue Cases-Nègres*. Paris: Présence  
Africaine, 2000.

## NOTES

---

<sup>1</sup> Aimé Césaire, Édouard Glissant, Jacques Roumain, Maryse Condé, Patrick Chamoiseau.

<sup>2</sup> Selon l'*Éloge*, la Créolité est l'agrégat interactionnel ou transactionnel, des éléments culturels caraïbes, européens, africains, asiatiques, et levantins que le joug de l'Histoire a réunis sur le même sol. Jean Barnabé, Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, *Éloge de la créolité* (Paris: Éditions Gallimard, 1993).

<sup>3</sup> « Recevoir les différents, leurs rencontres, et où la beauté infiniment s'élève, et d'où la beauté jaillit infiniment, c'est enfin en venir à des diversités qui sont les dimensions de les matières (en même temps) du Tout-monde » Édouard Glissant, *Philosophie de la relation*, Paris, Éditions Gallimard, 2009, p. 30.

<sup>4</sup> Coolie Malabar. Ce pays n'est pas le vôtre. Maryse Condé, *Traversée de la mangrove* (Paris: Éditions Gallimard, 1989), , 20.

<sup>5</sup> CARICOM: Ensemble de 15 pays de la Caraïbe formant une communauté d'échange : Antigua-et-Barbuda, Bahamas, Barbade, Belize, Dominique, République Dominicaine,

---

Grenade, Guyana, Haïti, Jamaïque, Montserrat, Saint-Kitts-et-Nevis, Sainte-Lucie, Saint-Vincent-et-les-Grenadines, Suriname, Trinité-et-Tobago. "CARICOM Member States," Caribbean Community Secretariat, [http://caricom.org/jsp/community/member\\_states.jsp?menu=community](http://caricom.org/jsp/community/member_states.jsp?menu=community).

<sup>6</sup> Si vous vivez la mondialité, déclare Glissant, vous êtes au point vraiment de combattre la mondialisation. Édouard Glissant, "La Cohée du Lamentin." Dans *Poétique V*. Paris: Éditions Gallimard, 2005, 139.

<sup>7</sup> Selon le site de l'Institut Haïtienne de Statistique et d'Informatique, "30.5% des ménages du pays ont au moins un parent émigré, établi à l'étranger" "Sur le chômage aux Antilles-Guyane: des éléments d'explication," Institut national de la statistique et des études économiques, [http://insee.fr./fr/themes/document.asp?ref\\_id=13855&page=antiane/AE68/AE68\\_art04.htm](http://insee.fr./fr/themes/document.asp?ref_id=13855&page=antiane/AE68/AE68_art04.htm).

<sup>8</sup> Selon Jacques Stephen Alexis, les « coumbites » sont d' « antiques coopératives venues d'Afrique. » Jacques Stephen Alexis, *Compère Général Soleil* (Paris: Éditions Gallimard, 1955), , 177.

<sup>9</sup> Selon leurs penchants politiques, les habitants de l'île de Puerto-Rico s'identifient soit à leur héritage

---

hispanique, ou soit à l'identité américaine.

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Politique\\_%C3%A0\\_Porto\\_Rico](http://fr.wikipedia.org/wiki/Politique_%C3%A0_Porto_Rico)

<sup>10</sup> "Depuis la Guinée les nègres ont haï les nègres, »  
proverbe haïtien.

<sup>11</sup> Les mots « chabin » et « mulâtre » désignent des  
degrés de mélanges ethniques aux Antilles (référence).

<sup>12</sup> Jean-Paul Sartre, « Orphée noir », dans *L'Anthologie  
de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue  
française*, Léopold Senghor, directeur, Paris Éditions  
Presses Universitaires de France, 1948, p. XX.

<sup>13</sup> Les suffixes ajoutés à ces termes font montre d'une  
quête d'identité; indication d'un vide à combler.

<sup>14</sup> Édouard Glissant, "Le Cri du monde." dans *Traité du  
tout-monde*, édité par Édouard Glissant. Paris: Éditions  
Gallimard, 1997, p.

<sup>15</sup> En se référant à la colonisation de la  
Martinique, Édouard Glissant, *Le Discours antillais*.  
Paris: Éditions du Seuil, 1981, p.188.

<sup>16</sup> Haïti a connu une forte migration de sa population  
vers l'étranger après la montée au pouvoir de François  
Duvalier en 1957 par la dictature qu'il imposera à son  
pays.

<sup>17</sup> Paul Bénédictique et al. ont calculé l'accélération de cet exode dans une table qui montre d'une part la croissance de la population totale d'Haïti et d'autre part celle de la population urbaine relative à celle de la population rurale :

Accroissement de la population rurale et urbaine de 1950 à nos jours.

Année	1950 <sup>+</sup>	1971 <sup>+</sup>	1982 <sup>+</sup>	1989	2003 <sup>+</sup>	2009 <sup>++</sup>
Population rurale	2.797.593	3.528.881	3.752.584	4.142.912.	4.957.260	5.179.932
Population urbaine	299.627	801.110	1.301.208	1.600.217	3.416.490	4.743.311
Population totale	3.097.220	4.329.991	5.053.792	5.743.129	8.373.750	<b>9.923.243</b>
Taux moyen annuel d'accroissement		1,6%	1,4%	1,4%	1,9%	3,1%

Paul Bénédictique, Alix Dameus et Michel Garrabe, *La Tertiarisation de l'économie haïtienne*, vol. 16, Études Caribéennes (Revue.org, 2010).

<sup>18</sup> Selon Glissant les sociétés composites n'ont pas la conception excluante du secteur de l'identité contrairement aux cultures ataviques européennes. Les propos de Glissant étaient recueillis par Andrea Schwieger Hiepko, lors d'une conférence donnée à Berlin en mai 1998.

<http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP898ash.html>

---

<sup>19</sup> Cette situation semble paradoxale, puisque l'Antillais s'accroche tant à ses racines africaines lorsqu'il est aux Antilles.

<sup>20</sup> Le facteur économique reste un sujet de contentieux majeur entre les groupes ethniques. Selon Michaud, la collecte de fonds pour subventionner l'Église est l'une des sources premières des dissensions entre Italiens et Irlandais. Marie Christine Michaud, *Les Italiens aux États-Unis 1918-1929: Progrès et limites d'une assimilation*. Paris: Éditions l'Harmattan, 1998. P.149)

<sup>21</sup> Le paradoxe de la situation est que Césaire est lui aussi Français en dépit de sa couleur de peau et par conséquent sa maîtrise du français ne devrait étonner quiconque.

<sup>22</sup> Selon le site de l'Institut de la statistique et des études économiques.

[http://insee.fr./fr/themes/document.asp?ref\\_id=13855&page=antiane/AE68/AE68\\_art04.htm](http://insee.fr./fr/themes/document.asp?ref_id=13855&page=antiane/AE68/AE68_art04.htm).

<sup>23</sup> Selon le site du ministère des affaires étrangères d'Haïti, plus de la moitié des Haïtiens sont sans emploi. Ministère des Affaires Étrangères. "Présentation de Haïti." <http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/haiti/presentation-de-haiti/>.

---

<sup>24</sup> Terme employée par Maryse Condé pour classifier les errances des Antillais à travers le monde.

<sup>25</sup> *L'épiderme noir*, nous dit Léon Gontran Damas, fonctionne toujours et partout comme 'label'. Léon Gontran Damas, 1956, p.14.

<sup>26</sup> Les Antillais ne sont ni Européens, ni Africains selon les auteurs de *l'Éloge de la créolité*.

<sup>27</sup> Dans le roman *La Rue Cases-Nègres* de Zobel, le vieux Médouze dit à José le jeune protagoniste du roman, que son âme fera le voyage retour vers l'Afrique-Guinée de ses Ancêtres Joseph Zobel, *La Rue Cases-Nègres* (Paris: Présence Africaine, 2000)..

<sup>28</sup> À travers ces vers résonnent ceux Baudelaire dans *l'Albatros*.

<sup>29</sup> Avant l'arrivée de Colomb, les Antilles étaient peuplées par les Arawak et les Caraïbes. Toutefois le nom des derniers sera adopté pour nommer cet archipel.

<sup>30</sup> Maryse Condé, *Le Cœur à rire et à pleurer*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1999, p. 10.

<sup>31</sup> Expression employée aux Antilles voulant dire que plus un enfant est pâle de peau, plus il a une meilleur chance d'ascension sociale.

---

<sup>32</sup> Dans ce roman l'auteur explique comment son frère la taxait d'aliéné parce qu'elle s'identifiait trop, selon lui aux Parisiens.

<sup>33</sup> Saint-Domingue était le nom de la plus riche colonie française des Antilles avant qu'elle ne devienne Haïti.

<sup>34</sup> Selon le narrateur, seul le voyage sans billet de retour peut sauver de la famille, du sang et de l'esprit de clocher. (Laferrière, 2009, 41)

<sup>35</sup> Élie Lescot était président d'Haïti durant l'occupation américaine d'Haïti.

<sup>36</sup> Après l'abolition de l'esclavage aux Antilles françaises, on a fait appel aux Indiens pour travailler les champs de canne que les esclaves émancipés ne voulaient plus défricher.

<sup>37</sup> La femme d'un ami de Dany est Irlandaise mais choisit de faire d'Haïti son pays. *L'Énigme du retour*, op. cit., p. 167.

<sup>38</sup> Dieu de la guerre dans le panthéon des dieux vaudous.

<sup>39</sup> Maryse Condé, "The role of the writer." Cité dans: *World Literature Today*, Vol. 67, No. 4, Focus on Maryse Condé, (Autumn, 1993), p. 697.

---

<sup>40</sup> La Croix-des-Bouquets est un village situé aux environs de Port-au-Prince. Jacques Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, *op. cit.*, p. 109.

<sup>41</sup> Cité par Léon-François Hoffmann dans *Jacques Roumain Œuvres Complètes*, Nanterre, Université Paris X, 2003, p. 896.

<sup>42</sup> Beaucoup d'Haïtiens partent en République Dominicaine pour ne plus revenir dans leur pays.

<sup>43</sup> Le kidnapping compte parmi les crimes les plus fréquents en Haïti depuis deux décennies.

<sup>44</sup> Appellation des prêtres du Vaudou en Haïti.

<sup>45</sup> Jacques Roumain souligne la permanence du vaudou dans tous les aspects de la vie paysanne à Fonds-Rouge, *Gouverneurs de la rosée*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>46</sup> Boukman est le prêtre vaudou qui avait présidé à la cérémonie du Bois-Caïman qui devait conduire à l'indépendance d'Haïti. Baubrun Ardrouin, *Études sur l'Histoire d'Haïti*, Port-au-Prince, Deschamp, 1989, p. 229.

<sup>47</sup> Cité dans *The French Review*, *op. cit.*, Vol. 66, No. 3, p. 478.

<sup>48</sup> Tuer un Haïtien ou un chien, c'est la même chose. (Roumain 1977, p. 50)

---

<sup>49</sup> L'auteur fond ensemble intertextualité et mise en abyme en donnant au roman de Francis Sancher le même titre que le sien. (Condé, 1989, 192)

<sup>50</sup> Dany Laferrière fait appel à plusieurs reprises au texte de Césaire, *L'Énigme du retour*, *op. cit.*, p. 273.

<sup>51</sup> Le narrateur déclare que sa mère « a fait pendant trente-deux ans sur un calendrier Esso une croix sur chaque jour passé sans (le) voir ». (Laferrière 2009, 39)

<sup>52</sup> Encore une fois Manuel remet en question les croyances religieuses, après le Vaudou, il s'en prend au Christianisme. Jacques Roumain, *Gouverneurs de la rosée*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>53</sup> Ici le discours scientifique de Manuel le place clairement au rang de ceux qui ne veulent plus accepter la fatalité prônée par certaines religions. *Ibid.*, p. 84.

<sup>54</sup> Roumain faisait partie du groupe d'intellectuels responsables pour la chute du dictateur haïtien Élie Lescot.

<sup>55</sup> Maryse Condé avait fait la déclaration dans une entrevue accordée à Jean Ouédraogo, qui figure dans *Maryse Condé et Amadou Kourouma, griots de l'indicible*, New York, Peter Lang Publishing, Inc., 2004, p. 163.

---

<sup>56</sup> Le séisme du 12 janvier 2010 a frappé l'ouest d'Haïti d'une magnitude de 7.5 mais a fait un nombre disproportionné de morts à Port-au-Prince à cause de la surpopulation de cette ville.

<sup>57</sup> Nom donné à la police secrète sous le régime des Duvalier.

<sup>58</sup> Laferrière mentionne *Gouverneurs de la rosée* comme le grand roman haïtien par son traitement du thème de la faim. (Laferrière 2009, 142)

<sup>59</sup> Dans cette épopée la littérature servait à rehausser les haut-faits du peuple français pour insuffler de la fierté et du courage.

<sup>60</sup> (C'est toi qui as coupé ces paquets de canne? Et toi, tu les as attachés? (Confiant 1991, 156))

<sup>61</sup> Le mot est employé dans son contexte créole dont la prononciation est proche de 'toute moun'.

<sup>62</sup> Au cours des deux dernières décennies des milliers d'Haïtiens qui ont vécu toute leur enfance aux États-Unis pourtant en conditions illégales, sont rapatriés en Haïti où leur intégration semble parfois impossible.